

**GUÉRIR DU
PASSÉ Tome 1 / 2
(Roman) (Guérir
du passé : Changer**

Lise Bellavance

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Lise Bellavance

Guérir du passé

Tome 1 / 2

Roman



Guérir du passé

Tome 1 / 2

Lise Bellavance
Ebook-Gratuit.co

Les productions luca
ISBN 978-2-89735-511-1

Sommaire

Introduction
Leur rencontre
C'était hier
Chez le gynécologue
Valérie, bien décidée
Vincent rejoue l'entretien
Tante Madeleine
Chez Valérie
Rosaire avait vendu sa ferme
Son cauchemar
Au cimetière
Chez Madeleine et Rosaire
L'Auberge La Mitonnée
Jouer à la patronne
Saluer les clients
Tu regrettes ce mariage à la con ?
Qui est Vincent ?
Vincent adolescent
Arrivée la veille
Une nouvelle étape commence
Son esprit de combativité à l'oeuvre
Apaiser Marie-Ève
Un invité ce soir
Après le souper
Un recul te fera du bien
Marie-Ève disparue !
À Expo Québec
Valérie revient avec Vincent
Le lendemain
Une rencontre non recherchée
Quel est son problème ?
Je n'ai plus 17 ans
Les cinq ans de Marie-Ève
Une promenade
Oncle Miville se présente à la porte
Le réconfort de Jean-Pierre
Comment Marie-Ève réagira-t-elle ?
Une escapade
Des confidences
Maman, qu'est-ce que tu as ?
Comment peut-il comprendre ?

Un téléphone bien bouleversant
Valérie ne veut pas savoir
Des livres captivants

Note à propos de la couverture : Grange située à la Malbaie près du fleuve Saint-Laurent. De Rixie, Dreamstime.com

Introduction

Si Valérie Morin eût été une mante religieuse, à cet instant précis, elle dévorerait son mâle rageusement, non parce qu'elle était affamée, mais pour lui faire mal, pour le blesser, pour qu'il disparaisse, pour qu'il n'existe plus. L'extinction. La mort. L'anéantissement.

— Vincent Gagné, tu n'as pas osé ? grommelle entre ses dents la jeune femme furieuse.

La colère qui l'habitait était si vive, qu'elle cherchait en vain l'air qui semblait ne plus vouloir atteindre ses poumons. Sa gorge était obstruée par une grosse boule et ses yeux voilés entrevoyaient des étincelles. Nulle colère de sa vie n'avait été aussi destructrice.

Celle-ci la consumait jusqu'à la moelle, brûlant toute son énergie, hurlant dans sa tête et dans son ventre. Elle s'attendait à tout de Vincent, c'était un homme qui aimait les surprises, l'insolite, le danger. Mais elle n'aurait jamais soupçonné qu'il puisse oser lui faire subir une telle infamie.

Valérie était une femme énergique de 32 ans et elle n'était pourtant pas coléreuse de nature. Mais cette journée torride de juillet lui apportait plus qu'elle n'en pouvait supporter. Encore aujourd'hui, la trahison s'abattait sur elle comme un arbre coupé qui s'écrase sur la végétation d'alentour.

Qu'allait-elle faire maintenant ? Continuer à vivre avec Vincent lui apparaissait impossible désormais. Il avait enfreint la règle. La seule, l'unique règle qui était nécessaire à Valérie. Elle ne pourrait plus jamais être dans la même maison, la même pièce, le même lit que lui sans étouffer.

Leur rencontre

Elle le détestait tellement ! Était-il possible d'haïr autant après avoir éprouvé de l'amour ? Ou avait-elle simplement cessé d'aimer Vincent, il y a plusieurs années ?

Pourtant, tout les avait rapprochés Vincent et elle. Ils étaient deux enfants orphelins, meurtris, abandonnés, les deux « V ». Ils s'étaient rencontrés un soir d'octobre pluvieux, au Complexe sportif de la ville voisine.

Alors que Valérie était à la piscine et effectuait sa douzième longueur, elle avait changé involontairement de couloir et s'était frappé à Vincent Gagné. Celui-ci avait ri pendant qu'elle s'excusait de sa méprise. Puis, rapidement, elle avait quitté la piscine, un peu mal à l'aise de sentir son regard insistant sur elle.

Sortant du vestiaire, elle l'avait aperçu à nouveau. Son sac de sport par terre, il était appuyé contre les portes d'entrée. Son apparence l'avait surprise. Alors qu'elle-même portait un simple jogging marine et des espadrilles, le jeune homme était vêtu d'un ensemble pantalon et d'un jacket en jersey, une chemise blanche avec une cravate classique et des souliers vernis. Ce conformisme la surprit. Levant les yeux vers lui, elle fut très surprise de s'entendre dire :

— Où vas-tu déguisé comme ça ?

Et lui, de répondre, du tac au tac :

— C'est mon déguisement d'Halloween, un peu à l'avance.

Et elle avait éclaté de rire. Cet aplomb avait plu à Valérie.

— Et si on allait prendre un café ? lui avait-il demandé.

Enchantée, elle avait accepté. Elle ne comprenait pas ce qui lui arrivait, elle, habituellement si méfiante, était prête à partir avec un inconnu pour boire un café. Mais c'est ainsi que tout avait commencé.

Vincent travaillait en informatique. C'était ce qu'on pouvait appeler un maniaque. Premier finissant en informatique du Cégep Limoilou, il avait été repêché, avant même la session d'examen, par une entreprise prometteuse de Québec : la Eastern Télécom. Il était

passionné d'informatique, lisait toutes les revues et les livres disponibles partout. Un soir, il lui avait dit, très sérieusement :

— Un jour, je serai riche et ce monde de misère qui a englouti ma jeunesse n'existera plus. Bientôt, plus personne ne me dira ce que je dois faire.

Valérie comprenait cette rage qui habitait Vincent et le poussait à changer la vie décevante qui était la sienne : trop simple, monotone, miséreuse. Sa propre vie ressemblait étrangement à celle de Vincent. Ensemble, ils se comprendraient, se soutiendraient et s'amèneraient mutuellement au sommet du monde. Ils avaient tous les deux la fougue de la jeunesse et croyaient que tout leur était permis.

À l'instar de Vincent, Valérie aussi nourrissait un grand rêve. Elle n'était pas aussi gourmande que Vincent qui ne voulait rien de moins que la richesse. Mais elle voulait posséder une auberge qui aurait une grande réputation pour sa gastronomie et son accueil exemplaires, comme elle en connaissait plusieurs dans Charlevoix.

Depuis sa plus tendre enfance, elle avait fait de fréquents séjours chez sa tante Madeleine qui y habitait. La nature et l'harmonie de cette région l'avaient totalement conquise. Mais elle avait surtout découvert les auberges, ce concept fabuleux du « chez soi, ailleurs ».

Elle aussi, elle allait conquérir son monde. Ses études en administration et à l'Institut d'hôtellerie à Montréal l'avaient préparée pour mener à bien son projet. Présentement, elle travaillait comme maître d'hôtel au Château Frontenac. Son travail était très satisfaisant et lui permettait de se faire des contacts qui pourraient lui servir bientôt. Valérie et Vincent étaient donc amoureux, ambitieux et avaient décidé de partager leur vie.

C'était hier

Mais tout cela, c'était hier. Il semblait à Valérie que ces grands rêves appartenaient à une autre vie. Pourquoi aujourd'hui ne pouvait-elle rien trouver dans son coeur, en souvenir du passé, qui puisse l'amener à penser à une autre solution, moins destructrice, moins définitive ? Mais voilà, Valérie savait que quelque chose était cassé, à tout jamais.

Après toutes ces années, le sommet du monde qu'ils voulaient gravir ensemble, ressemblait plutôt à un volcan qui crachait sa lave démente, trop longtemps retenue au tréfonds de ses entrailles. Il détruisait tout sur son passage et rien ni personne ne pourrait arrêter son vomissement.

Valérie repensait aux dernières paroles qu'elle avait échangées, quelques minutes plus tôt, avec son gynécologue :

— C'est tout Docteur ?

— Oui, Valérie. Mais laissez-moi vous donner un dernier conseil.

— Si vous voulez... lança sèchement Valérie, exaspérée par la nouvelle que venait de lui apprendre le Docteur Garnier.

— Laissez retomber votre colère avant de prendre des décisions que vous regretteriez.

— Docteur, avait-elle répondu, il y a certaines décisions que l'on ose prendre uniquement quand la colère nous ronge.

Et dans un geste plein de dignité, elle avait quitté le bureau de son médecin, sans ajouter un mot.

Maintenant, sa voiture lui donnait l'impression d'une armure. Vue de l'extérieur, elle semblait maîtresse d'elle-même et de la situation, mais elle se consumait de rage.

Elle aurait voulu hurler, griffer, frapper. Et c'est lorsqu'elle vit ses mains blanches accrochées au volant de sa voiture et son corps secoué de haut-le-coeur qu'elle comprit qu'elle allait craquer. Et les larmes se bousculèrent sur ses joues, roulèrent et mouillèrent ses joues, ses mains. Et elle laissa libre cours à sa frustration.

Elle ne sut pas combien de temps s'écoulèrent dans cette averse de rage, de honte et de désolation. Mais peu à peu, à travers sa confusion, elle pensa à leur petite fille. À ce moment où elle avait su qu'elle était enceinte. Une tout autre situation que celle d'aujourd'hui. Une compagne de travail lui avait parlé du Docteur Garnier :

— Ce gynécologue traite les femmes enceintes comme des pierres précieuses. Ce médecin adore les bedaines. Aucune crainte qu'il ne te traite comme un numéro. Tu vas adorer sa gentillesse, son attitude paternelle et respectueuse. Avec lui, on se sent unique, importante, merveilleuse.

C'était exactement ce dont Valérie avait le plus besoin à ce moment-là. Qu'on renforce sa décision de garder en son sein l'enfant qu'elle portait. Car cette grossesse n'avait pas été planifiée. Mais elle espérait que Vincent l'aurait acceptée comme un cadeau surprise. Mais elle avait vite désenchanté. Vincent avait été catégorique :

— Valérie, je ne veux pas d'enfants. Je t'ai toujours dit que je n'avais pas la fibre paternelle et il n'y a rien de changé. Je ne veux pas d'enfants. Le rôle de parents n'était pas prévu dans notre contrat.

Alors Valérie avait été déçue, blessée. Parce qu'elle ne voulait pas envenimer la situation, elle n'avait pas répliqué et avait gardé pour elle son ressentiment.

Oui, avait pensé Valérie ce jour-là. Tu as bien raison Vincent. Le rôle de parents n'était pas prévu dans ton contrat. Le mien, mon contrat, il n'a jamais existé. Nous avons toujours vécu selon tes règles.

Et pour la première fois, elle avait choisi ses propres règles du jeu. Cette fois-ci, c'était dans son corps que se jouait la partie. Et Vincent devrait s'y faire. Valérie avait passé des semaines à se battre contre les nausées et les étourdissements.

Mais plus elle analysait la situation et ce qui poussait dans son ventre, plus elle devenait convaincue qu'elle désirait cet enfant. Et c'est en fixant son rendez-vous chez le Docteur Garnier qu'elle avait franchi le premier pas vers sa décision finale.

Chez le gynécologue

Toutefois, ce jour-là, dans la salle d'attente de son gynécologue, le doute la tenaillait. Elle avait regardé avec envie les femmes accompagnées de leur conjoint. Si elle persistait dans cette voie, elle devrait vivre sa grossesse seule. Vincent lui ferait payer sa décision, elle n'en doutait pas.

C'est donc une Valérie bien perturbée et inquiète qui rencontra le Docteur Garnier la première fois. Mais c'est une toute nouvelle Valérie qui ressortit du bureau, quelques minutes plus tard.

Elle avait pris sa décision : si cet enfant était là, et c'était maintenant une certitude, il y resterait. Il grandirait tranquillement, en sécurité au creux de son ventre. Elle le protégerait maintenant, demain et toujours, envers et contre tous. Sa décision d'alors avait aujourd'hui quatre ans, et se nommait Marie-Ève.

Vincent ne lui avait jamais pardonné ce choix qu'elle avait fait sans lui, d'accueillir un enfant dans son corps. Et aujourd'hui, c'était au tour de Vincent : il lui refilait cette maladie vénérienne. Et la colère de Valérie traduisait toute la frustration qu'elle ressentait d'être sa victime.

— Qu'ont-ils tous à vouloir me trahir ? J'avais pourtant essayé de reconstituer la famille que je n'avais plus. J'ai vraiment essayé, mais tu n'as pas voulu Vincent. Il m'a fallu tant d'années pour retrouver mon équilibre, je ne vais pas tout perdre de nouveau. Je ne veux plus me retrouver en mille miettes. Désormais, je vais contrôler ma vie. Plus jamais un homme, ni qui que ce soit, ne réglera mon existence. C'est fini.

Déterminée, Valérie s'essuya le visage, prit une grande respiration et mit le contact. Elle avait l'esprit clair et vif. Elle savait maintenant ce qui allait advenir de sa vie. Heureusement, Marie-Ève était chez sa tante Madeleine, dans Charlevoix. Elle pourrait tout régler, maintenant, sans troubler sa fille. Car Valérie devait protéger Marie-Ève de cet être détestable qui lui faisait office de père.

Valérie, bien décidée

Face au grand bâtiment de la Eastern Télécom, Valérie fulminait. La mante religieuse était furieuse et elle dévorerait la réputation surfaite de Vincent, pour qu'il ne lui reste plus rien, comme elle maintenant. Il était fini ce temps où elle était celle qui donnait et Vincent, toujours celui qui prenait.

Ayant stationné l'auto le plus loin possible derrière le bâtiment où travaillait son mari, elle se donna tout le temps de penser à ce qu'elle dirait ou ferait pour bien faire sentir à Vincent qu'elle était décidée à ne plus se laisser utiliser de la sorte.

Elle entra dans le grand hall, opulent et désert, ou presque désert, car debout devant l'ascenseur qui atteignait le quatrième étage, elle aperçut Miville Leblond, l'*alter ego* de Vincent. Celui-ci, surpris, la regarda et lui lança :

— Quel bon vent t'amène Valérie ?

— La tornade du siècle, mon cher. La tornade du siècle!

Curieux, Miville sourit étrangement et flaira les ennuis pour son meilleur ami, alors que la cloche de l'ascenseur annonçait le moment d'embarquer.

— Ça ne va pas Valérie?

— Laisse faire veux-tu Miville ? Tu le sauras bien assez tôt. Vincent est à son bureau ?

— Oui Madame, comme un seul homme !

— Parfait.

Dans l'ascension vers le lieu des saints, Valérie se sentit prise au piège. Elle aurait dû prendre l'escalier, les espaces clos comme cet ascenseur lui faisant toujours perdre ses moyens.

Ça ne finira donc jamais, pensa Valérie inquiète, en avalant vite cette boule dans la gorge qui l'étranglait. *Pauvre idiot, après toutes ces années, il serait temps de clore tes angoisses de petite fille. Tu as des problèmes d'adultes à régler aujourd'hui.*

Miville regardait Valérie à la dérobée. Grande et élancée, elle affectait souvent cet air de mépris envers lui. Vincent lui avait déjà expliqué qu'elle était peu liante et qu'elle aimait garder ses distances avec les gens.

Il voyait ses sourcils froncés qui ajoutaient encore plus de sévérité à son visage et confirmaient son attitude austère. Comme d'habitude, ses cheveux bruns, mi-longs, étaient attachés à l'arrière par un ruban. Elle ne portait pas de bijoux et avait opté pour un maquillage très léger.

Son costume tailleur noir complétait l'allure austère de Valérie. Elle choisissait toujours des teintes marines, noires ou beiges pour ses vêtements. D'ailleurs, Miville avait toujours jugé Valérie très quelconque et s'était constamment questionné sur le choix de Vincent.

Mais aujourd'hui, Miville sentait qu'il y avait feu aux poudres. La venue de la jeune femme au bureau de son mari cet après-midi était vraiment inhabituel et bizarre.

Le visage de Valérie trahissait un étrange inconfort, et même davantage. On pouvait croire qu'elle allait s'évanouir tellement elle blanchissait à vue d'oeil. Comme pour narguer Valérie et étirer son supplice, l'ascenseur s'arrêta à tous les étages pour avaler autant de passagers qu'il pouvait en contenir.

La respiration de la jeune femme commença à s'accélérer alors qu'elle fixait le petit chiffre qui s'allumait après chaque palier : six, sept... Valérie était certaine qu'elle ne pourrait se rendre jusqu'au douzième étage sans hurler. C'est pourquoi, quand la porte s'ouvrit au huitième étage, elle cria :

— Laissez moi passer, je dois sortir ! en poussant toutes les personnes qui lui barraient la route et en se lançant dans le corridor, sous l'oeil ahuri de Miville et des autres passagers.

Blanche de peur, Valérie dut s'appuyer au mur pour reprendre son souffle et retrouver son aplomb. Elle s'engouffra ensuite dans l'escalier en haletant encore. Elle devait retrouver ses esprits au plus tôt, sinon elle deviendrait la risée de tout l'étage et ne pourrait mener à bien ce qui l'amenait ici cet après-midi.

Miville la suivit, sans hâte, trop intrigué par ses réactions bizarres. C'est au niveau du dixième étage que Valérie perçut le bruit des pas

qui la suivaient et qu'elle se retourna promptement. Miville lui sourit platement en lui disant :

— Peut-être devrais-tu t'asseoir un peu Valérie, on dirait que tu viens de voir le Fantôme de l'opéra.

— Laisse Miville, tout va bien. Tu n'as donc rien d'autre à faire que de me suivre ?

— Mais Valérie, tu vas au même endroit que moi. Vincent me remercierait sûrement de mater un peu sa douce moitié alors qu'elle semble si perturbée en ce moment.

Valérie ne répondit pas. Ce genre de discours condescendant lui mettait toujours les nerfs à vif. Elle comprit qu'il ne la lâcherait pas et continua son ascension sans plus se préoccuper de son chevalier servant.

Quelques minutes plus tard, ayant retrouvé tous ses esprits et sa colère bien revenue, elle ouvrit la porte du bureau de Vincent avec désinvolture, enchantée de trouver celui-ci en réunion dans son bureau avec quatre autres collègues. Son mari releva la tête et la surprise laissa sa bouche entrouverte.

— Bonjour Vincent. Qu'on me pardonne cette intrusion, mais c'est une chose urgente qui ne peut attendre.

Les visages se tournèrent vers Vincent qui reprit contenance en une seconde et se leva nonchalamment pour s'avancer vers Valérie.

— Val, quelle surprise ! Tu ne m'avais pas dit...

— Non, mon cher Vincent, je ne t'ai rien dit parce que je n'en savais rien. Je viens juste te remercier pour le cadeau puant que tu m'as refilé.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? rétorqua Vincent un peu trop abruptement.

Les visages commencèrent à errer de Valérie à Vincent pendant que Miville, sur le pas de la porte, sentant la tornade sur le point d'aboutir, tenta de faire diversion.

— Vincent, on te demande au bureau de Georges. C'est urgent !

Valérie se retourna et en apercevant Miville, retrouva toute sa frustration d'il y a quelques heures. Poussant de la main le partenaire complice de son mari, elle prit la situation en main :

— Miville, ça attendra ! Et d'abord tu n'as rien à faire ici.

Et elle fit reculer Miville en lui fermant la porte au nez. Vincent, resté debout, sentit le moment délicat. Il fit un geste pour entourer les épaules de Valérie de ses bras, pour tenter de la calmer, mais celle-ci fit volte-face et explosa :

— Ne me touche pas, espèce de salaud. Écoute-moi bien. Tu m'as fait suer pendant trois ans, depuis la naissance de Marie-Ève et j'ai marché comme une pauvre idiote. Mais aujourd'hui, nous sommes le 12 juillet 1996 et c'est fini. Je t'ai fait confiance et tu t'es foutu de ma gueule. Alors, maintenant, arrête ton cirque !

Alors que Vincent, mal à l'aise et n'y comprenant rien tentait de faire bonne figure devant les spectateurs avides de tout savoir, Valérie sortit de sa poche une boîte de pilules qu'elle brandit devant les yeux de son mari. Celui-ci regarda intensément le petit récipient et ses yeux oscillaient entre Valérie et la petite boîte.

— Qu'est-ce que ça veut dire, Valérie ?

— Tu oses le demander ?

Malgré lui, Vincent commençait à comprendre. Mais il ne savait que dire.

— Ces petites pilules, mon cher Vincent, viennent de sonner le glas à notre vie commune. J'aurais dû faire ça il y a trois ans, quand tu m'as laissé accoucher seule comme une bête. Mais mieux vaut tard que jamais. Salut !

— Attends Valérie, laisse-moi t'expliquer.

Vincent pris de panique tenta de lui barrer le chemin, mais les yeux de Valérie, furibonds, arrêtaient son geste et elle sortit du bureau. Mais avant de fermer la porte, elle se retourna et ajouta :

— Oh ! une dernière chose. N'oublie pas d'avertir tes *petites amies*, mon cher. Il faut sans doute qu'elles se procurent ces petites pilules,

elles aussi.

Et elle claqua la porte, sans rien ajouter.

Vincent rejoue l'entretien

20h00.

Seul dans son bureau, Vincent revivait, pour la centième fois, chaque instant de la visite de Valérie dans son bureau et ressentit une grande frustration. Il avait toujours été maître de la situation avec sa femme. Que s'était-il passé pour qu'aujourd'hui tout dérape ?

Il aimait Valérie. Ou à tout le moins, il l'avait choisie pour épouse et lui réservait tous les privilèges que conférait, dans sa vie, ce statut. Mais il ne pouvait s'empêcher de folâtrer ici et là, de vivre intensément le moment présent et de ne rien laisser passer dans sa vie qui pourrait lui plaire.

Comme disait son ami Miville : « Ce n'est pas parce que tu es au régime que tu ne peux pas regarder le menu ». Il est vrai qu'il faisait plus que *regarder* ce menu. Il était notoire qu'il dégustait et se délectait de chaque nouveau plat lui étant offert, comme un enfant devant un nouveau jouet.

Vincent avait toujours su plaire. Très mince et élancé, il offrait une apparence d'homme actif et en forme. Sans être véritablement musclé, aucun gramme de graisse n'épaississait sa silhouette et il en était très fier.

Bel homme souriant aux yeux verts rieurs, il affichait un air charmant et aimable. Toujours bien mis, à la toute dernière mode, il apportait un soin méticuleux à chaque détail de son allure. Quoique ses manières soient un peu guindées, il était sympathique et on aimait toujours se retrouver en sa compagnie.

Vincent avait toujours été maître de sa vie et il gardait la main haute sur ses aventures. Mais que Valérie eut pu soupçonner ses sauts de clôtures, cela il en était médusé. Rien n'avait pu lui faire présager une telle chose.

Valérie avait une façon bien à elle de gérer ses émotions, sans jamais devenir émotive et hystérique comme bon nombre des épouses de ses compagnons de travail ou de loisir. Mais tout avait changé quand Valérie avait su qu'elle était enceinte. C'est à ce moment que l'univers de Vincent avait basculé.

Le jeune homme se promenait de long en large dans son bureau. Il avait fermé les stores des fenêtres communiquant avec la salle des programmeurs pour se donner l'intimité nécessaire pour analyser la situation.

La réunion de cet après-midi avait été ajournée très rapidement, compte tenu la visite impromptue de Valérie. Et depuis, chacun le regardait avec un drôle d'air et il entendait chuchoter derrière son dos.

Cette journée avait pourtant si bien commencée. On avait capté l'attention de la compagnie d'aéronautique APM de Montréal qui cherchait une offre alléchante pouvant leur permettre de sauver du temps dans leurs essais informatiques de performance de nouveaux moteurs.

Eastern Télécom avait été très agressif sur ce contrat, et ce matin, on lui avait affirmé qu'ils étaient pressentis sérieusement pour devenir maître d'oeuvre de leur projet. C'était le résultat acharné de Vincent depuis les onze derniers mois, et au moment où il aurait eu besoin de tous ses moyens, voilà que la soupape sautait chez lui.

Valérie n'avait jamais créé de situations houleuses, si ce n'est il y a trois ans quand Marie-Ève était née. Ça, il le savait, Valérie ne lui avait jamais pardonné de n'avoir pas bondi de joie à l'idée de jouer au papa. Ce qu'elle n'avait pas compris, c'est que le projet de sa vie ne comprenait pas la vie de famille.

Ce qu'il en avait vécu dans son enfance, lui avait enlevé à tout jamais le désir de perpétuer cette farce sociale. Pourtant, lorsqu'ils s'étaient connus tous les deux, leurs idées de la famille s'étaient rejointes : l'amour, le couple oui, mais les enfants, non merci.

Valérie, tout comme lui, était blessée, meurtrie, amère de ses propres relations familiales cahoteuses. Elle ne voulait pas d'enfant non plus quand ils s'étaient rencontrés.

Et il avait fallu que Valérie devienne subitement enceinte et remette tout en cause. L'appel de la nature ! On l'avait pourtant bien averti dans son entourage que la plupart des femmes n'y échappaient pas. Mais jamais il n'aurait soupçonné que Valérie s'y eut laissé prendre.

Leur relation avait alors pris des allures de confrontation, de duel parfois. Valérie si conciliante, autonome dans sa vie et fière de leur relation indépendante avait tout à coup voulu créer avec lui un tout

nouveau rapport : celui d'un couple collé, relié en son centre par un enfant fragile et dépendant qui viendrait boire à eux sans les laisser vivre indépendamment. Non ! Il n'avait pu s'y résoudre. Et malgré tout cela, Valérie avait choisi, seule, de garder son bébé.

Aujourd'hui Marie-Ève faisait partie de leur vie. Il devait l'avouer, il en avait besoin aussi, mais il y avait une part de sa liberté qu'il n'avait jamais troquée à son nouveau rôle. Valérie avait alors commencé à lui reprocher ses absences, ses activités sportives, ses sorties avec les copains. Il se souvint de ce soir du mois de février, où les couteaux volaient bas, pour la première fois :

— Tu ne fais jamais rien avec Marie-Ève. Pourquoi ne pas l'emmener quand tu fais la course. Il y a des poussettes spécialement conçues...

— Non, Valérie. Ne commence pas. Il n'en est pas question.

— Tu ne m'as pas pardonné n'est-ce pas Vincent ? Et tu fais payer à ta fille ma propre décision ?

— Ça n'a rien à voir. Moi je suis égal à moi-même. Je n'ai pas la fibre paternelle, je le savais, tu le savais. Et ça ne pousse pas dans le jardin. Alors tu vis avec ta décision. Elle est ma fille. Je l'aime bien. Mais ne me demande pas de faire les papas gâteaux, guiliguili. OK ?

— Et moi, là-dedans, tu ne pourrais pas, de temps en temps, m'alléger un peu, en prendre la responsabilité quelques heures, juste par amour pour moi ?

— Arrête tout de suite Valérie. Si tu veux jouer le rôle de victime de ta mère, libre à toi.

— Ne parle pas de ma mère comme ça ! Sa vie fut un enfer !

— Valérie, on est une victime quand on décide de l'être. Moi je me refuse de jouer ce jeu-là avec toi. C'est un jeu de perdant. Et je suis un gagnant !

— Parfois, Vincent tu es d'une méchanceté catastrophique.

Et les scènes de ce genre, s'étaient succédées, lentement, doucement, semaines après semaines. Et il s'était senti pris au piège. Alors Christine était survenue dans sa vie, et Manon, Aline et les autres.

Jamais longtemps chacune. Car le pouvoir des femmes sur un homme lui était insupportable.

Il avait toujours été clair et honnête avec ses maîtresses. C'était sa force. Et tout était orchestré de façon ordonnée. Mais aujourd'hui, son monde s'écroulait. Que devait-il faire ? Laisser partir Valérie ? Car il n'en doutait pas un instant, Valérie ne reviendrait pas sur sa décision. Elle partirait.

Vincent le savait. Le concept d'exclusivité pour Valérie était une condition absolue dans leur relation. Et il avait failli. Mais la vie est si bête et si courte. Chaque moment vaut qu'on le vive maintenant, pour ce qu'il est et non au regard de considérations oiseuses de demain, de l'avenir.

L'avenir ! Quel frein, quel piège ! L'important dans la vie c'est la joie, l'expérience, la passion. Maintenant.

Si je n'avais pas décidé, il y a si longtemps de vivre à tout prix pour moi, je ne serais pas ici, bien vivant, sain d'esprit et fier de mes exploits. J'ai dû choisir : la vie ou la mort. Et j'ai choisi la vie. Et dans nos choix, il y a toujours quelque chose ou quelqu'un qu'on heurte ou qu'on perd.

Tante Madeleine

— Tu as fait ça Valérie ?

— Oui Madeleine. Et avec une grande satisfaction !

La marraine de Valérie était au téléphone avec celle-ci. Sa nièce lui racontait ce qui s'était passé avec Vincent et lui expliquait la situation telle qu'elle était.

— Vincent a osé se rire de moi, m'humilier, me bafouer. À lui maintenant de ramasser les pots cassés.

Madeleine était secouée de ce virage imprévu dans la vie de Valérie. Elle aurait tant voulu que leur relation amoureuse perdure et crée une harmonie si nécessaire à Valérie et à Marie-Ève.

— Alors, tu arrives demain ?

— Exactement. Je devrais être rentrée en début de soirée. Marie-Ève va bien ? Elle ne s'ennuie pas trop ?

— Elle t'attend avec impatience. Je t'avoue que cette semaine lui a paru bien longue. Mais Rosaire l'a emmené sur la plage, à plusieurs reprises. Elle a aussi hâte que nous de te revoir.

— Pauvre chouette. Dis-lui bien que je l'embrasse et qu'on ne se quittera plus, dès que j'arriverai.

— Valérie, ma douce...

— Et ne m'appelle plus jamais ma douce ! Cette douce-là, elle est morte, comme toutes les autres Valérie d'antan. Maintenant, il n'y a que l'avenir devant moi. Je ne veux plus m'attarder au passé Madeleine. C'est fini.

— Très bien, comme tu voudras Valérie. À bientôt.

— À bientôt, Mado. Embrasse Rosaire pour moi.

— Je n'y manquerai pas.

Je sais Valérie combien tu as souffert, méditait Madeleine, la

conversation téléphonique terminée. *Combien de portes tu as dû fermer avant même d'en avoir franchi le seuil. Toute ta jeunesse contient la souffrance et la désillusion de la vieillesse. Toutefois, je sais combien ton coeur garde une immensité d'amour qui ne demande qu'à s'épanouir. Mais est-ce que ta vie en permettra l'éclosion ? Je t'y aiderai ma douce... je t'y aiderai.*

Quelques heures plus tard, Madeleine était dans sa chambre avec Rosaire. Assise à sa coiffeuse, elle brossait ses cheveux pendant que son mari était allongé au lit avec un livre. Elle brossait sa chevelure depuis déjà quinze bonnes minutes, trop absorbée par les inquiétudes qui lui tenaillaient le coeur. Valérie lui avait semblé beaucoup plus ébranlée, au téléphone, qu'elle avait bien voulu le laisser paraître.

— Qu'est-ce que tu penses de tout ça Rosaire ?

— Tu parles de Valérie ? Qu'importe ce qu'on en pense, Mado. C'est sa vie. Nous n'avons pas vraiment droit de réplique.

— Je sais bien. Mais je la trouve si impulsive parfois. Si elle regrettait sa décision et qu'il soit trop tard ?

— Tu sais ma belle, une décision comme celle-là, il y a plein d'événements avant-coureurs. Il me semble que c'était peut-être la goutte qui a fait déborder le vase.

— Tu crois que ça n'allait plus ? Elle semblait pourtant l'aimer sincèrement, son Vincent.

— L'un n'empêche pas l'autre. Elle l'aimait peut-être encore, effectivement. Mais le prix à payer en valait-il la peine ?

— Tu n'as jamais aimé Vincent, n'est-ce pas Rosaire ?

— La question n'est pas de savoir si je l'aimais ou pas. C'est un homme très particulier et j'avais un peu de difficultés avec sa façon de voir les choses. Il y a une espèce de morbidité dans la façon dont il appréhende la vie. Et c'est cette attitude qui me mettait mal à l'aise. Je l'aimais bien. Mais, je l'aurais probablement mieux apprécié s'il n'avait pas été le mari de Valérie.

— Tu as sans doute raison. Le fait qu'il fasse partie du bonheur de Valérie, nous étions méfiants et peut-être plus intolérants envers lui.

Madeleine avait l'impression de mieux respirer du fait que Rosaire semblait ressentir, comme elle, un mélange de crainte et de satisfaction face à ce qui arrivait à Valérie et Vincent. Elle rangea sa brosse à cheveux et passant devant la grande glace de sa garde-robe, se regarda à la dérobée, lissant de sa main ses hanches rebondies.

— Tu ne me trouves pas trop grosse, Rosaire ?

— Tes rondeurs font partie de toi Mado. Je t'aime ainsi depuis des années et rien n'y changera rien.

Madeleine mesurait cinq pieds et deux pouces et était ronde partout. Ses cheveux gris et longs étaient toujours ramassés dans un chignon. Elle avait souvenir de toujours avoir été boulotte. Pourquoi aujourd'hui, se demandait-elle si Rosaire en trouvait ombrage ? Peut-être parce que la séparation de Valérie l'amenait à craindre de perdre cet être fabuleux qui avait fait de sa vie, une si belle aventure.

Elle regarda tendrement cet homme qu'elle avait choisi. C'était un colosse de plus de six pieds, presque chauve depuis l'âge de 30 ans. Ses mains toujours douces et gentilles, étaient poilues et grosses comme des massues. Mais son regard contenait tant de douceur qu'on avait, à son contact, la certitude qu'aucune méchanceté ne pouvait sortir de ce gros nounours.

Rosaire sentit le regard de Madeleine sur lui. Il leva la tête et lui sourit. Il considérait toujours Madeleine comme un merveilleux cadeau de la vie. Chaque jour, il se disait qu'il était un homme béni des dieux d'avoir dans sa vie le privilège de partager son existence avec une femme aussi extraordinaire que Madeleine.

Leur relation avait toujours été teintée d'un respect et d'une tendresse sans cesse renouvelés. Le début de leur mariage n'avait pas été très facile pour sa femme.

Madeleine avait soigné sa belle-mère malade pendant dix ans. Quand elle avait épousé Rosaire, la famille Tremblay pensait à trouver une maison de repos pour leur mère, car elle était très malade, demandait des soins constants et personne ne se résignait à en prendre la responsabilité.

Madeleine avait réglé la situation en quelques minutes : il n'était absolument pas question de *placer* cette femme et de l'arracher à ses racines. Et Madeleine l'avait soignée, lavée, nourrie, patiemment, jour

après jour, semaine après semaine, année après année.

Cette lourde tâche n'avait jamais entaché sa bonne humeur. Rosaire la questionnait souvent à ce sujet, lui demandant comment elle faisait pour trouver toute cette patience, cette énergie et ce courage. Mais Madeleine lui répondait toujours :

— Mais Rosaire, ce n'est pas un sacrifice. Ta mère est adorable et je l'aime beaucoup. Nous rions ensemble et elle me parle de toi, quand tu étais petit et toutes les espiègleries et les coups pendables que tu t'échinais à monter contre tes soeurs.

— Moi, des coups pendables ? Mais voyons, quelles menteries te conte-t-elle ma mère ? Elle est en train de me dessiner tout noir !

— Oh ! non Rosaire. Ta mère vous aime tous si profondément. Son amour pour vous est sans limite. Et elle réussit malgré tout à m'aimer moi aussi. Car je sens bien qu'elle m'aime beaucoup. Et j'en éprouve une grande joie.

Rosaire aussi éprouvait une grande joie aujourd'hui en suivant les gestes posés et calmes de son épouse. Il ressentait toujours cette paix merveilleuse à la regarder.

— Tu sais Mado, tu es la personne la plus aimable que je connaisse.

— Ah oui et quoi encore, beau *brumel* ?

— Tu es jolie, très belle même. Tu es douce et tendre, coquine à tes heures, pleine de bon sens et d'une grande sagesse.

— Bon, c'est assez là. Tu vas me rendre orgueilleuse avec tous tes compliments. Tu sais une chose Rosaire Tremblay ?

— Non, Madeleine Brisson.

— Je t'aime mon mari.

— Moi aussi ma femme. Viens un peu ici.

Et les taquineries cessèrent. Ils se regardèrent tendrement et Madeleine se blottit étroitement contre Rosaire, heureuse d'être au chaud, à l'abri, en communion.

Rosaire s'était endormi mais le sommeil faussait compagnie à Madeleine. Pourtant couchée depuis deux bonnes heures, elle était encore bien éveillée. Elle se releva doucement, pour ne pas éveiller Rosaire et descendit au salon.

Bien calée dans sa berceuse préférée, elle repensa à Valérie. Celle-ci ne laissait jamais transparaître la moindre vulnérabilité. Seule Madeleine connaissait les faiblesses de sa nièce, si chère à son coeur.

Pendant une bonne partie de sa vie commune avec Rosaire, ils avaient espéré avoir des enfants, pendant des années. Mais le destin en avait décidé autrement pour eux. Malgré leur tristesse de cet état de chose, ils avaient fait une vie heureuse et comblée. Et Valérie, leur filleule, était un peu l'enfant qu'ils n'avaient jamais pu avoir. Ils l'avaient toujours considérée comme leur propre fille.

Valérie semblait dure et froide pour tous. Mais elle osait être tendre et parfois fragile dans les rares moments où Madeleine et Valérie se parlaient à coeur ouvert. Ne lui avait-elle pas dit, il y a plusieurs années, à la mort de sa mère :

— Je suis en confiance avec toi, Mado, comme jamais avec personne. J'ai l'impression que tu es ma vraie mère. Avec toi, je peux être fautive et parfois même, avoir peur. Avec maman, j'étais trop préoccupée par son propre malheur et son équilibre pour me permettre d'être sa fille. J'avais la plupart du temps l'impression d'être la mère et elle, l'enfant.

C'est un peu pour ça que Madeleine était inquiète ce soir. Elle n'était pas du tout certaine que Valérie avait changé cet ordre des choses.

Ma petite fille, comme ta vie est difficile. J'aimerais tellement pouvoir te la rendre belle. Mais comme disait Rosaire, c'est ta vie et le plus difficile est toujours de laisser vivre. Valérie ma douce...

Comme il se faisait tard, Madeleine retourna se coucher et s'endormit, épuisée.

Chez Valérie

Valérie était assise au salon, chez elle, ou à tout le moins là où ce fut chez elle. Vincent avait accepté de dormir chez Miville et de lui laisser l'appartement quelques semaines afin qu'elle puisse préparer son départ et celui de Marie-Ève.

La jeune femme était bien étonnée que cette entente eut été possible avec Vincent. Mais à sa grande surprise, Vincent avait accepté, sans tergiverser. Ils ne s'étaient plus parlé depuis leur rencontre avec l'avocat. Celle-ci sans problèmes également.

Valérie jeta un dernier regard sur les boîtes qui jonchaient l'entrée de l'appartement. Douze boîtes, sept caisses et trois sacs de jouets de Marie-Ève. Cannelle, son gros chat noir, ne cessait d'errer d'un tas à l'autre et flairait plus particulièrement les jouets de Marie-Ève, tout en ronronnant.

— Tu sens bien qu'il y a du changement dans l'air, hein! ma Cannelle ? Tu n'apprécieras pas beaucoup ton voyage dans la cage jusqu'à La Malbaie. Mais ce sera un des derniers que tu effectueras. Tu vas adorer les nouveaux espaces que tu n'as jamais connus longtemps. Viens, Cannelle, saute.

Et Cannelle se blottissant tout contre l'épaule de Valérie, se terra dans son cou et ronronna doucement. Valérie, apprécia ce moment unique lui rappelant la continuité des choses. Depuis des semaines, le bouleversement total de sa vie l'avait déstabilisée, mais aujourd'hui, elle retrouvait son équilibre, son esprit de décision et était fin prête pour sa nouvelle vie.

Les blessures étaient enfouies au fin fond de son ventre, comme toutes les autres du passé qui s'y accumulaient, inlassablement.

— Il faut aller de l'avant, ma belle Cannelle. Rien ne sert de pleurer sur son sort. La vie est faite pour qu'on prenne les décisions comme il se doit.

La brunante avait pris d'assaut l'appartement. Et un vent frais commençait à s'immiscer à travers les stores. Valérie s'approcha de la fenêtre pour goûter la proximité de la fraîcheur. Puis, elle fit le tour de l'appartement pour allumer les lumières et, le ventre creux, se dirigea vers la cuisine.

Elle se mitonna rapidement une omelette qu'elle agrémenta d'une salade verte. Elle s'installa au salon, devant la télévision, pour chasser cet ennui qui voulait s'infiltrer dans son coeur et qui n'était pas souhaité. Quelques minutes suffirent pour que son esprit vagabonde et lui rappelle les bons moments qu'elle avait vécus ici.

Cette heure était toujours magique pour Valérie. C'était le moment privilégié qu'elle partageait avec Marie-Ève, ici même, bien calé dans ce fauteuil, sa fille pelotonnée contre elle avec son oreiller. Elle la caressait, lui racontait des histoires ou lui chantait des berceuses. Puis, câline, Marie-Ève lui caressait les joues en l'appelant *Mamichou*.

Mamichou ! Quel surnom magnifique ! Marie-Ève en avait doté Valérie depuis ce jour où la mère avait caressé les joues de l'enfant et lui avait dit :

— Mamie t'aime mon chou.

Alors Marie-Ève, comme en écho, avait caressé tendrement à son tour les joues de Valérie en lui disant *Mamichou*. Valérie avait éclaté de rire et Marie-Ève, heureuse de l'hilarité de sa maman, avait répété, en riant :

— *Mamichou, Mamichou, Mamichou.*

Depuis, Valérie était devenue, à son grand plaisir, la Mamichou de Marie-Ève. Pourtant, l'enfant n'avait jamais trouvé, pour son père Vincent, de sobriquet affectueux de la sorte. Elle l'appelait tout simplement, papa.

Mais il faut dire que la relation de Marie-Ève était plus guindée avec son père. Moins de complicité, peu ou pas de tendresse. Marie-Ève s'en contentait fort bien, puisque ses rapports avec sa mère étaient toujours grandement chaleureux, complices et harmonieux.

Tous les soirs, c'était le même rite. Quand venait l'heure de dormir, Marie-Ève disait à Valérie :

— Cannelle est 'tiguée Mamichou.

Alors, Valérie appelait Cannelle qui venait se blottir contre elles et le ronronnement de la chatte calmait sa fille qui ne tardait pas à s'endormir dans les bras de Valérie. Et ce moment merveilleux

l'attendrissait.

À tous les jours, Valérie attendait cet instant avec ravissement. Elle aimait sentir la chaleur de son enfant, cette odeur presque sucrée qui se mêlait à l'air ambiant et lui rappelait les mois de grossesse où elle percevait la vie de son enfant dans les mouvements de sa bedaine.

Tout comme pendant sa grossesse, ses moments d'intimité avec sa fille n'étaient jamais partagés par son mari Vincent. Mais contrairement au temps où elle était enceinte, elle trouvait ces moments pleins en soi. Elle ne ressentait plus le besoin de les partager. Peut-être parce qu'elle avait appris très tôt à y trouver, seule, du bonheur.

Marie-Ève lui manquait terriblement. Son regard rieur et ses espiègleries qu'elle n'avait pas partagés depuis trop longtemps, laissait un manque presque douloureux. Valérie n'avait jamais été séparée si longtemps de sa fille. Deux semaines qu'elles ne s'étaient pas vues. Elles se parlaient très souvent au téléphone mais rien ne remplacerait ses petites menottes qui lui flattaient les joues quand elle disait :

— Je t'aime *Mamichou*.

Sentant l'émotion sur le point de l'envahir, elle se leva pour ramasser les vestiges de son repas et fit un dernier ramassage dans la cuisine et le salon. Elle partait demain et voulait laisser l'appartement impeccable pour le retour de Vincent.

Elle mit quelques vingt minutes à ce ménage et se prépara à dormir, pour la dernière fois, dans l'appartement qu'elle avait partagé avec Vincent qui était l'homme de sa vie, avait-elle cru.

J'ignorais que c'était plutôt l'homme aux mille vies, pensa-t-elle amèrement, en éteignant la lampe de la table de chevet.

Rosaire avait vendu sa ferme

Pendant la sieste de Marie-Ève, Madeleine savourait, à travers la fenêtre, les splendeurs du fleuve. Les nuages étaient bas, il faisait soleil mais la lumière était filtrée par ces nuages et le rayonnement donnait des couleurs bien particulières au paysage.

Le fleuve était « en huile », c'est-à-dire sans aucun remous, ni la moindre vague, comme un miroir. Rosaire était parti depuis le matin, sur le bord de la grève, pour peindre.

— Je vais profiter de cette lumière magique. Je m'apporte un petit dîner et je reviendrai en fin d'après-midi.

C'était merveilleux de le voir si serein. Rosaire avait décidé de peindre quand il avait pris sa retraite, il y a dix-huit mois. Il y mettait beaucoup d'énergie et il faut dire qu'il avait un véritable talent. Madeleine en était très étonnée, puisqu'il n'avait jamais pris un pinceau dans ses mains avant ce jour.

Ce qu'il peignait était vraiment superbe, autant par les sujets originaux qu'il trouvait que par le traitement de la couleur et de la lumière qu'il semblait posséder comme une seconde nature. Madeleine avait cru que son mari se serait senti bien désœuvré après la vente de leur ferme. D'ailleurs, tout cela s'était passé si vite et de façon si inattendue.

C'était un matin de février. Rosaire avait une expression étrange dans les yeux. Madeleine n'aurait su dire quoi, mais elle savait avec certitude qu'il lui cachait quelque chose. Et ce regard, mi-figue mi-raisin, signifiait qu'elle saurait bientôt de quoi il s'agissait. La conversation d'alors lui revint très clairement à l'esprit :

— J'ai fini de réparer l'enclos et le système d'éclairage du couvoir est opérationnel. Aujourd'hui, je vais descendre au village et j'aimerais que tu m'accompagnes.

Rosaire parlait toujours de La Malbaie comme « du village ». Il y a quarante ans, tout était plus petit et il était habituel d'appeler le village, ce lieu où se trouvaient toutes les commodités et les services nécessaires à leur vie.

Quand on quittait le Rang St-Pierre, c'était habituellement pour se

ravitailleur ou pour quérir le matériel nécessaire à l'entretien de la ferme. Mais aujourd'hui, le village n'était plus ce qu'il était et si les gens de La Malbaie, savaient que Rosaire l'appelait encore ainsi, ils grincerait des dents.

— Pourquoi as-tu besoin de moi à La Malbaie ?

— Je voudrais aller rencontrer le notaire Cimon. Je l'ai vu la semaine dernière et il m'a dit qu'un homme de Montréal lui avait donné comme mandat de lui chercher une ferme à vendre dans la région. Il m'a demandé si notre ferme était à vendre et je lui ai répondu : « Peut-être ».

— Quoi ? Tu lui as dit « peut-être » ? Tu veux vendre la ferme ?

— Pourquoi pas Madeleine ? Tu ne trouves pas qu'on est un peu vieux pour jouer les fermiers ? Tu parles que tu aimerais avoir une auberge. Ce serait le temps peut-être d'y penser sérieusement avant que tu ne sois à bout d'âge.

— Ça, par exemple. Je n'en reviens pas. Tu mijotais tout ça et tu ne m'en disais rien ?

— Je voulais être certain de ce que je voulais. Et je crois que j'aimerais bien changer de vie. La ferme a été tout pour moi, pendant près de 45 ans. Il serait bien de faire autre chose, maintenant. Qu'en penses-tu ?

Madeleine avait été absolument renversée. Jamais elle n'aurait cru que Rosaire souhaitait autre chose que de travailler à la ferme. Elle l'avait connu amoureux de la terre et des bêtes, et l'impression qu'elle avait de lui était indissociable de tout cela.

Elle le revoyait debout, près de la clôture du jardin, à chaque soir après le coucher du soleil. Il avait toujours un merveilleux sentiment de satisfaction criant dans ses yeux. Combien de fois par jour l'entendait-elle s'écrier :

« La vie est belle et généreuse comme une bonne patate bien dodue ».

C'est pourquoi elle était si médusée d'entendre son mari exprimer le désir de vendre la ferme.

Il est vrai qu'elle avait parlé de son rêve d'avoir une auberge « un jour ». Mais dans sa tête, c'était plus un souhait capricieux que véritable. Mais cette conversation avait bousculé ses pensées et elle dût revoir ses priorités et se demander sérieusement si, oui ou non, elle voulait diriger une auberge,.

Et aujourd'hui, dix huit mois plus tard, Madeleine était propriétaire de l'Auberge La Mitonnée ainsi que d'un terrain magnifique donnant accès au fleuve. Rosaire et elle habitaient une jolie maisonnette, située juste derrière l'auberge. Elle était la patronne et fière de l'être.

Rosaire, ayant pris sa retraite, devenait un ex-fermier. Il continuait tout de même à travailler un peu, à mi-temps, puisque c'était lui qui effectuait l'entretien et les réparations de l'auberge. Mais ce qui le passionnait vraiment, depuis cette dernière année, c'était la peinture. Et elle le laissait vivre cette passion, puisqu'il en était absolument transformé. Tout était donc parfait dans leur vie.

Mais aujourd'hui, Madeleine était encore plus heureuse de son sort. Car Valérie avait accepté d'envisager sérieusement sa proposition d'être sa partenaire. Dans son projet d'acheter une auberge, son dessein premier était de permettre à Valérie d'accéder à son rêve.

Mais il faut dire que Madeleine s'était prise elle-même au jeu. Elle adorait ce qu'elle faisait. Et maintenant, Valérie en déménageant dans Charlevoix, avait accepté l'offre que Madeleine lui avait fait, dix-huit mois plus tôt. Valérie et elle seraient co-propriétaires de l'auberge. Il ne restait que quelques papiers à signer et le tout serait officiel.

C'était aussi une façon un peu indirecte de forcer Valérie à stabiliser sa vie et s'accrocher à une certaine continuité. Cela n'en serait que plus sain pour Marie-Ève. Car Madeleine s'inquiétait beaucoup pour cette enfant. Ce bout de chou n'en savait rien encore, mais toute sa vie deviendrait complètement changée d'ici quelques heures. Comment Marie-Ève réagirait-elle à cette vie chamboulée?

Vite que Valérie arrive et que nous prenions un rythme de vie normal pour cette enfant. Je crois que nous n'avons pas fini d'en connaître des vertes et des pas mûres, considérant la situation.

Car Madeleine avait un mauvais pressentiment. Cette séparation ne se ferait pas sans heurts.

Son cauchemar

La pièce est remplie de brouillard moite. Valérie s'accroupit pour chercher un contact sûr et elle n'ose plus bouger de peur de se perdre. Elle est recroquevillée par terre, apeurée, des cris et des bruits qui gonflent autour d'elle, de plus en plus fort.

Valérie entend les objets qui se brisent au sol et les éclats de voix se rapprochent de plus en plus. Elle voit des mains rouges, saignantes, qui se tendent vers elle et sa mère pleure et gémit. C'est toujours à ce moment-là que Valérie tente de s'interposer et on la tire alors par les bras pour l'enfermer dans un cagibi sombre et étroit.

L'horreur de Valérie se décuple sauvagement, le noir et l'air raréfié la terrifient. Elle sent bouger autour d'elle, imagine plein d'horreurs voulant lui sauter dessus. Les cris s'amenuisent peu à peu hors de son trou et le silence la frappe comme un coup de masse. L'absence de bruit l'effraie davantage. Le silence abrupt est toujours inquiétant.

Valérie épuisée pleure silencieusement. Le temps n'existe plus, seules la peur et l'angoisse s'installent dans sa tête. Et, comme une fuite de l'intolérance, elle perd peu à peu conscience dans un sommeil tourmenté. C'est lorsqu'elle entend un gémissement l'appelant, tout près, qu'elle émerge de l'engourdissement : « Ma caille ? Ma petite caille ? »

Valérie se réveilla brusquement. Les vêtements humides et les couvertures disparues au pied du lit, elle réalisa qu'elle frissonnait, trempée de sueurs. Il y avait des années qu'elle n'avait fait ce cauchemar. Elle croyait en être définitivement débarrassée, alors que ça n'avait été qu'une trêve. Il revenait en elle, la hanter, la terroriser. Encore. Quand donc pourrait-elle ne plus se retrouver si démunie ?

Elle jeta un coup d'oeil au réveille-matin : 5h30. Valérie se leva et se dirigea vers la salle de bain. Elle savait ne pouvoir se rendormir et elle se fit couler un bain qu'elle arrosa de son huile relaxante. Cannelle apparut, juchée sur l'étagère, apparemment très peu contrariée de ce dérangement matinal.

Valérie s'allongea dans l'eau chaude accueillante, et ferma les yeux, essayant de retrouver une respiration apaisante. Quelques minutes plus tard, elle regardait Cannelle s'étirer le corps, langoureusement.

— Cannelle, j'envie ton insouciance. J'aimerais parfois dormir tout le jour et voir dans le noir.

Cannelle miaula, comme une attente à l'épanchement. Mais Valérie était déjà debout à s'essuyer vigoureusement. Elle ramassa ses derniers produits de toilette dans la pharmacie et fourra le tout dans son bagage à mains, ouvert sur la coiffeuse.

Elle s'habilla rapidement d'un pantalon confortable et de son gros chandail de mohair noir. Un soulier à talons plats lui permettrait de faire sans peine tout le chemin nécessaire pour clore cette journée : passage au Château Frontenac pour quérir ses derniers chèques. Visite à la Banque à 10h00 pour finaliser ses transactions. Gare d'autobus pour le transfert des bagages excédents. Petits achats de dernières minutes au Centre commercial.

Pourvu que je puisse partir tôt. C'en est assez de cette agonie interminable. Je crois que ces deux dernières semaines ont été les pires de ma vie !

La banque était située tout près de son lieu de travail. Le grand stationnement municipal lui évitait bien des tracas. Elle pouvait régler ses transactions financières dans le même souffle que son travail. La conseillère, Normande Bilodeau, l'avait toujours bien guidée.

Valérie avait pu se prévaloir de bien des avantages fiscaux sous ses recommandations. Et sa part du condominium que Vincent et elle avait acquis, il y a quelques années, lui permettrait d'investir, avec Madeleine, dans l'Auberge La Mitonnée.

Celle-ci lui en avait fait l'offre l'an dernier, mais sa vie d'alors ne correspondait pas encore à l'étape d'investissement. Les circonstances des dernières semaines avaient changé bien des priorités dans sa vie. Et finalement, Madeleine avait été enchantée de sa nouvelle décision.

L'arrivée de sa conseillère mit fin aux réflexions de Valérie. Normande Bilodeau était une grande blonde aux yeux bleus. Vêtue d'un costume bleu classique de coupe parfaite, elle était dépourvue d'artifices comme pour offrir le pendant féminin de ce milieu d'hommes d'affaires stricts. Assise l'une en face de l'autre, elles se sourirent mutuellement.

— Comme ça Valérie, tu es prête pour le grand saut ?

— Et oui ! Je crois que j'ai trop attendu. L'opportunité est excellente. J'ai parlé à mon avocat mardi. La vente du condo est en cours. Vincent n'a fait aucune difficulté pour cela. Pour ce qui est de mon portefeuille à la Bourse, je ne sais pas si j'en aurai besoin dès maintenant. Il me faudra quelques mois pour analyser l'impact financier. Mais il faut prévoir le liquider assez rapidement quand j'en aurai besoin.

— Pas de problèmes de ce côté-là. J'ai préparé les papiers nécessaires. Ainsi quand tu m'aviseras, tout sera prêt pour que j'agisse en ton nom. Voici les papiers à signer.

Valérie parcourut les documents et se flatta d'avoir pensé à tout. Elle signa les autorisations et remit le document à Normande.

— Le transfert de ton compte courant sera fait d'ici la fin de la journée. Tu pourras dès demain y effectuer les opérations qu'il te plaira ainsi qu'à ton compte épargne également. Il ne me manque que deux petites signatures ici.

— Très bien Normande. Tout est en ordre. Je te téléphone la semaine prochaine pour les derniers détails.

— Valérie, j'espère que tout ira bien pour toi dans ta nouvelle carrière. Je te promets que mes prochaines vacances seront à l'Auberge La Mitonnée, dans Charlevoix.

— J'y compte bien ! D'ailleurs, je t'enverrai toute la documentation disponible pour que tu réalises objectivement que c'est un bon choix.

Valérie quitta l'établissement financier, la tête allégée. Elle ne pouvait plus revenir sur sa décision, le tout étant officialisé. Le doute l'avait habité si intensément ces derniers jours, qu'elle se sentait maintenant libérée d'un étau qui la coinçait entre la peur et la rage. Maintenant, elle croyait qu'elle avait repris le contrôle des événements et tourné à son avantage la catastrophe qui avait ébranlé encore une fois la stabilité de sa vie.

En sortant, le soleil vif la fit pleurer, comme si les larmes qu'elle avait bannies de sa vie, cherchaient une façon de renaître. Mais ses verres fumés réussirent, eux aussi, à contrôler la situation.

Assise dans sa voiture, elle jeta un dernier regard au Château Frontenac qui se trouvait devant elle. Dernier vestige d'une architecture de style château normand, très à la mode au début du

siècle, ce grand hôtel fastueux rappelait la tradition des grands manoirs de France.

Ce bâtiment l'avait accueillie, tout comme l'équipe de travail dont elle avait fait partie. C'était la première fois qu'un maître d'hôtel était une femme au Château. Et elle avait eu quelques inquiétudes lors de sa prise en charge. Mais tout s'était déroulé harmonieusement.

On avait reconnu ses compétences et on l'avait accueilli chaleureusement. Le respect mutuel avait fait le reste. On ne laisse pas derrière soi des expériences comme celles-ci sans ressentir un pincement au coeur.

Valérie quittait à regret cet emploi qui lui avait plu et l'avait rendue heureuse. Mais la vie avait choisi d'autres desseins pour elle et Valérie était bien décidée à aller de l'avant.

Quand le départ est un choix, pensait-elle, et non une fuite, c'est bien différent !

Valérie ne tenait surtout pas à s'identifier à toute sa famille qui avait fait des fuites magistrales qu'elle n'avait que subies, dans toute sa détresse.

Valérie était ambitieuse. Elle savait désormais ce qu'elle voulait et était convaincue d'en atteindre le sommet. Mais peut-être cette ambition était-elle née du désespoir.

Au cimetière

Le soleil avait baissé un peu sa garde et les quelques nuages blancs qui emprisonnaient la chaleur trop lourde permit à Valérie de retrouver un peu de fraîcheur dans ce début d'après-midi. Elle franchit les hautes portes noires du Cimetière St-Charles, mue par une attirance profonde qui échappait à son raisonnement.

À travers les sépultures abondamment fleuries en cette douce saison d'abondance, elle se recueillait cérémonieusement comme à chaque fois qu'elle venait rendre visite à son passé. Elle s'approcha de la stèle funéraire où reposait sa mère et fut surprise d'y trouver un bouquet de fleurs toutes menues et étrangement fraîches.

Elle n'était pas venue depuis près d'un mois et comme elle était la seule à garnir ce monument, elle se demanda qui avait bien pu apporter des myosotis, la fleur préférée de sa mère.

— Sûrement une de ces personnes fidèles au cimetière, pendant la période d'été.

Le gardien lui avait déjà expliqué que plusieurs personnes âgées venaient tous les jours se promener ici, garnissant l'une ou l'autre tombe, indifféremment, rassurés qu'ils étaient de voir inscrits tant de date de naissance s'apparentant à la leur.

C'était pour eux plus souvent agréable de parler aux morts de leur âge que de tenter de communiquer avec des vivants qui se moquaient de ce qu'ils avaient à dire.

Valérie se pencha et épousseta la dalle. Recroquevillée en elle-même, elle laissa parler son coeur, sans témoin gênant pouvant influencer le cours de ses pensées.

— Maman, je retourne à La Malbaie, définitivement. Tu sais que Madeleine et Rosaire ont toujours souhaité que j'aille vivre avec eux depuis que tu n'es plus là. Maintenant, il n'y a plus rien qui me retienne ici. Vincent n'était pas l'homme que je souhaitais. Ce qui me fait le plus mal, ce n'est pas ce qu'il m'a fait. Oh non ! Mon passé m'a appris à laisser glisser sur moi les abandons, les trahisons.

Ce qui me fait le plus mal, c'est ma confiance qui a été trahie. C'est ma naïveté qui est détruite à tout jamais, cet espoir de beauté qui a

perdu son sens. Surtout, cet amour que j'avais misé sur Vincent qui part avec sa trahison. Et le grand vide qui m'aspire et me consume.

Dans tes moments de désespoir, quand je te retrouvais en larmes, maman, ressentais-tu aussi ce vide, cette souffrance vive qui écorche et étouffe ? Dis maman?

Les larmes avaient réussi à percer les yeux secs de Valérie. Elles étaient silencieuses et abondantes. Comme une libération, elles tombaient en cascade, partout sur son visage et la profonde concentration de Valérie en avait à peine conscience :

— Je vais enfin réaliser mon désir le plus cher : posséder ma propre auberge. J'aurais voulu que ce moment arrive au bout d'une grande victoire, semée graine à graine, jour après jour. Mais il a fallu qu'ironiquement, ce soit par la trahison de Vincent que ce rêve soit possible. Les aboutissements trouvent parfois de bien curieux chemins.

Sortant d'une torpeur envahissante, Valérie essuya ses larmes et releva les épaules. Le soleil réapparut, timide au premier rayon mais il prit rapidement ses aises, éclaboussant avec insolence ces sculptures d'anges et ces croix, symboles religieux de la demeure des disparus.

— J'avais cru que l'amour entre deux êtres était possible. Vincent et moi partions du même désenchantement. J'espérais que ce désespoir commun nous aurait permis d'inventer une vie nouvelle. Mais cette vie est bien avare de bonbons et les relations humaines sont bien imparfaites.

La confiance, la complicité est le leurre le plus cruel. Au fond, j'ai compris qu'il n'y a que des êtres qui sont proches les uns les autres, qui sont contents de se voir ou de partager des bribes de vie uniquement pour ce qu'elles sont au moment où elles sont vécues. Rien de plus. Rien de moins.

Valérie prit une profonde respiration et enlaça son sac à mains de ses deux bras. Honteuse, elle jeta un coup d'oeil sur la stèle voisine et lut, encore, pour la millième fois, les mots inscrits en dorés :

PHILIPPE MORIN
Fils et frère bien aimé
Repose en paix
Avec tout notre amour
1954-1981

Et son visage se durcit au travers du soleil insolent. Ses bras lui firent mal, tellement elle serrait contre elle, ce passé si douloureux.

— Je ne te pardonnerai jamais Philippe. Trop de colère m'habite encore au souvenir de ta lâcheté. Tu aurais pu nous protéger. Mais au lieu de cela, tu as fui et tu l'as tuée. Tout est arrivé à cause de toi Philippe Morin !

Et d'un geste de dépit, elle fit virevolter le bouquet de myosotis d'un coup de pied rageur, se retourna et quitta le cimetière.

Chez Madeleine et Rosaire

Tirée de sa rêverie par de petites pattes courant sur le plancher de bois, Madeleine sourit à Marie-Ève, les yeux encore tout ensommeillés. Serrant contre elle son toutou préféré, un lion tout rafistolé qui avait perdu toute couleur, elle grimpa sur les genoux de Madeleine.

— Mamichou est où ? demanda l'enfant en se frottant les yeux de son poing fermé.

— Elle est en route, ma chouette. Elle va arriver bientôt pour te serrer très fort Marie-Ève.

— Et papa aussi ?

Madeleine hésita quelques minutes. Que devait-elle dire à l'enfant ? Valérie et elle n'avaient pas parlé de ce qu'il adviendrait de Marie-Ève dans la séparation de ses parents. Elle décida d'être évasive et de laisser à Valérie le soin d'expliquer la situation.

— Non, papa ne viendra pas tout de suite. Mais tu le verras bientôt mon coeur.

— Y'é où Zezère?

Marie-Ève avait toujours appelé son mari Zezère, tout comme elle l'appelait, Zado. Ils s'en étaient tellement amusés au début. Mais très vite, l'habitude de l'enfant avait fait partie du quotidien et ils ne réagissaient plus vraiment à l'appellation enfantine de Marie-Ève.

— Tiens, justement, je crois bien qu'il arrive notre ami Rosaire.

— Ah ! s'écrie Rosaire en entrant. Si ce n'est pas le soleil de ma vie !

Et Marie-Ève courut se jeter dans ses bras. Rosaire l'enleva du sol et la tint serré contre lui. Marie-Ève l'étreignit et lui donna un baiser bruyant sur la joue.

— Et si on allait jouer aux cuisiniers pendant que Madeleine va faire sa tournée à l'auberge.

— Ah oui ! s'exclama l'enfant, tout excitée.

Le couple échangea un sourire avant de se séparer. Rosaire partit en direction de la cuisine avec Marie-Ève. Avant de sortir, Madeleine jeta un coup d'oeil au miroir de l'entrée, retouchant quelques mèches de cheveux. Puis, elle descendit l'allée la menant à l'auberge.

L'Auberge La Mitonnée

Celle-ci se trouvait sur un terrain de dix arpents par trois. Quand Madeleine recherchait la résidence qu'elle souhaitait, c'était alors une maison spacieuse de seize pièces. Bâtie au creux d'un vallon, à proximité du fleuve, cette maison avait aussitôt emballée Madeleine.

La tourelle à l'avant rappelait le charme des bâtiments normands, influence prisée en architecture à l'aube des années 1900. Les aménagements conçus par Madeleine en avaient fait une auberge de dix chambres. Les autres pièces avaient été soit fusionnées, soit mutées, pour y ajouter une grande cuisine moderne et pratique, un salon de lecture, un bar, une salle de jeu et un petit bureau-réception à l'entrée.

Puis, Madeleine avait fait ajouter des petits motels, à l'arrière, lui permettant ainsi d'augmenter la présence à sa table d'hôte. Les quinze motels reprenaient l'élément de rondeur de la tourelle de l'auberge, par un balcon en demi cercle sur le devant. Chaque motel était autonome. N'ayant rien à voir avec ceux des villes, liés les uns aux autres, telle une caravane n'offrant aucune insonorité, ni intimité.

Leur maison personnelle, située dans un sous-bois, derrière le complexe hôtelier, était construite en contrebas. Elle contenait sept grandes pièces. C'était une maison à deux étages, dont le rez-de-chaussée était à aire ouverte, poli de bois autant dans le revêtement du plancher que dans les poutres agrémentant les plafonds et les murs.

À l'origine, ce bâtiment était la maison d'été des propriétaires. En effet, au début du siècle, on louait la maison principale à des visiteurs étrangers qui venaient passer l'été dans Charlevoix.

La famille déménageait alors dans la petite maison d'été et laissait les clients habiter leur demeure principale. Madeleine avait très peu modifié cette maison déjà parfaite à ses yeux. Il n'avait suffi que de quelques travaux, soit principalement l'isolation et la toiture, pour la rendre impeccable.

L'idée de ces deux résidences avait plu à Madeleine. Elle s'était dit qu'elle aurait sa propre intimité, en dehors de l'auberge, ce qui lui permettrait de recevoir Valérie et Marie-Ève, autant qu'elles en auraient envie.

Rosaire aussi apprécierait retrouver son intimité. Elle avait donc acheté pour un très bon prix ces deux résidences et ce terrain spacieux qui offraient toutes les possibilités d'ajouts et de commodités pour sa clientèle à venir.

Le terrain était fourni de peupliers, de pommiers et de roseraies. On y retrouvait plusieurs îlots naturels qui en faisaient autant de lieux de repos. Dans les aménagements extérieurs, Rosaire avait pratiqué une seule grande surface ouverte, sur le côté est de l'auberge. C'était l'emplacement des aires sportives : court de tennis, croquet, mini-golf. Des chaises et des tables avec parasols avaient été disséminées ici et là pour le repos des clients.

La Mitonnée avait été inaugurée le 1er janvier 1996. Madeleine avait ouvert ses portes en offrant un réveillon du Jour de l'An à tous ses amis et aux gens de la région. Plus de cent personnes s'étaient présentées et ce repas de roi avait alimenté les conversations de tous pendant plusieurs mois.

La publicité que Valérie orchestra un peu partout au Québec avait permis à l'auberge de prendre son envol, sans trêve, même pendant la saison d'hiver qui amenait toujours des relâchements dans les réservations des hôtels. Son auberge affichait complet jusqu'à la Fête du travail.

Le concept d'auberge, elle l'avait connu par Valérie, alors que celle-ci avait seize ans. Depuis sa plus tendre enfance, tous les étés, Valérie venait à la ferme pour l'été. C'était pour Madeleine une façon de la soustraire, le temps de quelques semaines, à son enfance pénible et souffrante. Sans parler que cela permettait à sa soeur Huguette de prendre un peu de repos.

Cette dernière travaillait de nuit, à faire des ménages. Si bien, que sa vie était difficile avec une jeune enfant. Madeleine pouvait ainsi plaire à sa nièce et à sa soeur, tout en se faisant, elle-même un plaisir immense.

Ainsi, à toutes les fins d'année scolaire, Valérie prenait l'autobus à Québec et Rosaire allait la chercher à son arrivée à La Malbaie. C'était toujours un grand moment pour le couple. Ils avaient un vif plaisir à retrouver leur nièce, pendant si longtemps.

Valérie aimait la terre et les animaux. Si bien, qu'elle donnait de bons coups de mains à Rosaire, dans les travaux de la ferme. Rosaire

lui donnait une petite rémunération pour son bon travail. Et Valérie considérait que c'était son emploi d'été.

Mais quand elle eut seize ans, Valérie leur parla de son désir de travailler à la cuisine de l'auberge La Ritournelle, à Pointe-au-Pic. Sa copine Nicole y travaillait l'été précédent et lui en avait parlé. Elle voulait tenter sa chance elle aussi. Rosaire et Madeleine ne s'y étaient pas opposés. Ils lui avaient répondu que si sa mère était d'accord, elle pourrait faire les contacts nécessaires à son embauche l'été prochain.

Et c'est ainsi, qu'année après année, Valérie travailla dans cette auberge. Commenant comme plongeuse à la cuisine, elle gravit rapidement les échelons : aide-cuisinière, commis et finalement serveuse aux tables et au bar.

Valérie était fascinée. Elle adorait ce branle-bas de combat à l'auberge pendant la pleine saison estivale. Les clients se succédaient à un rythme parfois infernal. Elle aimait travailler avec le public et adorait cette philosophie particulière des auberges, où on rejetait l'uniformité et l'anonymat des gros hôtels modernes.

Ici, on privilégiait les relations chaleureuses, les discussions près du feu, les chants de fin de soirée autour du piano.

L'Auberge La Mitonnée était déjà un succès et Madeleine en était très fière. Elle l'avait nommée ainsi en souvenir de sa belle-mère. Car Madame Tremblay lui demandait toujours :

« Qu'est-ce que tu m'as mitonné de si bon qui chatouille mes narines ? »

Cette question, Mado l'avait en tête, encore après toutes ces années. Et c'est pourquoi elle avait nommé son auberge La Mitonnée, car elle avait le goût et le projet de nourrir si bien ses clients, qu'on parlerait des repas de chez elle, comme d'un dessert tant attendu.

Cette semaine, Madeleine avait pris quelques jours de congé pour profiter davantage de Marie-Ève et être disponible à Valérie pour les quelques jours de son installation. Ce n'est pas que la clientèle fasse défaut. Bien au contraire. C'était la période de vacances des ouvriers de la construction.

Jouer à la patronne

À tous les ans, les deuxièmes et troisièmes semaines de juillet, tous les chantiers de construction du Québec fermaient leur porte pour les vacances de ses ouvriers. Plusieurs fournisseurs faisaient de même puisque l'achalandage baissait de façon si significative que l'ouverture n'était pas rentable.

Mais pour le tourisme, c'était tout le contraire. Charlevoix était tout à fait envahi de vacanciers et l'auberge tournait au rouge pendant cette période courue. Mais Madeleine avait toujours privilégié sa famille dans sa vie et il n'en allait pas être autrement sous prétexte de la naissance de son auberge.

Toutefois, pendant ces quelques jours de congé, elle allait quelques heures « jouer à la patronne » pendant les moments stratégiques de la journée. Le matin vers 9h30, à la fin des déjeuners, alors que la clientèle planifiait sa journée d'activités et aimait bien échanger avec le personnel. Puis, vers la fin de l'après-midi, où la préparation du souper était à plein rendement et que la clientèle rentrait à leur chambre pour se rafraîchir et se reposer un peu, avant la veillée.

C'est ce moment que préférait Madeleine. Tout le personnel tournait rondement partout, comme des abeilles. C'était l'heure de la planification du bar, de la salle à manger, de la soirée. Les gens étaient joyeux, autant le personnel que les clients.

Madeleine voyait à ce que chaque détail soit bien au point. Le repas en quantité suffisante et bien élaboré, le personnel à leurs tâches, les tables bien montées avec un petit bouquet de fleurs sauvages sur chacune, un mot gentil ou une plaisanterie partagés avec les clients descendus pour l'apéritif.

Aujourd'hui, comme à l'accoutumée, Madeleine fit le tour de l'établissement, saluant le personnel à tour de rôle. Celui-ci avait été choisi avec l'aide de Valérie et chacun apportait un grand soin à son travail. Il y avait quinze employés : un chef cuisinier, trois aides cuisinières ; quatre serveurs dont deux femmes, deux hommes ; trois femmes de chambres, un barman, une secrétaire et un maître d'hôtel qui faisait office de gérant.

Tout ce beau monde n'était pas à temps plein durant toute l'année. Un horaire était constitué de façon à ce que dans la période moins

achalandée, sept personnes assuraient la continuité. Les autres employés se greffaient à l'ensemble, selon la demande du travail.

L'équipe avait une façon merveilleuse de travailler main dans la main. L'esprit de travail était excellent et stimulant. C'est pourquoi Madeleine n'était jamais inquiète de s'absenter, même à cette forte période d'achalandage.

Son maître d'hôtel la remplaçait admirablement et faisait un hôte parfait, ajoutant une touche personnelle de chaleur et de convivialité. Il savait créer cette ambiance familiale tout simple et détendue qui était la marque de commerce des auberges de Charlevoix.

Saluer les clients

Madeleine pénétra dans la salle à manger, pour saluer les premiers clients qui s'étaient approchés pour le souper de 18h00. La fin de semaine, les gens aimaient réserver tardivement. Si bien que la salle à manger était plutôt déserte. Seuls huit clients s'étaient avancés si tôt.

Madeleine salua un petit couple de Valleyfield qui en était à leur première visite dans Charlevoix et qui étaient là depuis quatre jours. Ils devaient partir la veille mais avaient été enchantés d'apprendre l'annulation d'une chambre, circonstance leur permettant de prolonger leur séjour jusqu'à dimanche. C'était un couple dans la trentaine, passionné de photographie, qui n'en finissait plus de s'extasier devant les paysages de Charlevoix.

Près du foyer s'étaient installés les Culver, un couple anglophone de Westmount, habitués depuis 12 ans au comté. Leurs parents avaient été des adeptes des petites pensions de famille du début du siècle, qui s'étaient multipliées un peu partout, pour accueillir les riches familles de la ville.

Les Culver revenaient chaque année, de père en fils, et John et Mary étaient des mordus de la pêche dans les lacs de l'arrière-pays de Charlevoix. Dès l'ouverture de La Mitonnée, les Culver avaient été les premiers clients à appeler pour une réservation. Ils lui avaient dit que c'était la publication du menu, dans une publicité, qui les avait gagné d'avance.

En effet, Madeleine avait privilégié, dès le départ, les plats traditionnels de Charlevoix : soupe aux gourganes, tourtière, capelans et éperlans, agneau de Charlevoix, tarte au sucre, à la rhubarbe. Les Culver étaient heureux ici et Madeleine était fière de compter sur cette clientèle aisée, espérant glaner ici et là, tout un réseau de clients semblables.

Puis, l'aubergiste s'arrêta quelques instants près des Lavallée et de leur fille Mylène. Ces gens de Chicoutimi avaient pris l'habitude de venir faire du ski dans Charlevoix, depuis 3 ans. Mais cet été, pour la première fois, ils avaient décidé de prendre leurs vacances d'été ici.

— Bonjour Madeleine, vous allez bien ?

— Oui Mylène, et cette balade en vélo aujourd'hui, c'était bien ?

— Super ! On est allé jusqu'au quai de Pointe-au-Pic. Et cet après-midi, c'est le tour de l'île aux Coudres qu'on a fait. Vraiment super !

— Bon appétit à vous trois, ajouta Madeleine, en s'éloignant pour les laisser goûter leur potage qui venait d'arriver.

Puis, s'approchant du dernier client, Madeleine répondit au sourire de Jean-Pierre Turmel. Celui-ci était arrivé la semaine précédente. Originaire de la ville de Québec, il venait d'être embauché au Cégep de Charlevoix comme professeur de français.

— Et puis Mme Tremblay, votre nièce arrive bientôt ?

— Oui, ce soir justement. Et j'ai tellement hâte. La pauvre Marie-Ève ne se contient plus. Vous avez bien mangé ?

— Et comment ! Ce rôti d'agneau est une pure merveille.

— Vous avez raison, Jean-Pierre. Je vous avoue que c'est mon péché mignon. Bonne soirée à vous !

— Merci. À vous aussi.

Madeleine trouvait ce garçon vraiment sympathique. Elle lui avait conféré un statut spécial. Au printemps dernier, il lui avait téléphoné pour lui demander un tarif particulier pour un hébergement temporaire de quelques mois.

Il ne voulait pas louer un appartement en catastrophe, sans préalablement s'imprégner du voisinage et choisir un lieu qui lui plaise. Madeleine avait donc accepté de lui louer le chalet # 4, à la semaine, hébergement seulement.

Elle lui avait fourni un petit poêle électrique et un frigo pour ses déjeuners et ses dîners. Il venait toujours prendre son souper à la salle à manger et passait la plupart de ses soirées au salon ou au bar.

Elle avait discuté avec lui à plusieurs reprises et le trouvait très intéressant.

Madeleine quitta la salle à manger, satisfaite. Tout augurait bien pour la soirée. Elle pouvait retourner chez elle, rassurée. Le maître d'hôtel, Robert Simard, pressentant son départ, lui dit aussitôt :

— S'il y a quelque chose Madeleine, ne soyez pas inquiète, je vous appelle.

— Merci Robert. Bonne soirée.

— Bonne soirée Madeleine.

Pendant ce temps, Rosaire et Marie-Ève mettaient la touche finale à leur souper. La petite fille avait choisi le menu, son préféré : crudités et trempette comme entrée, à déguster avec l'apéritif. Hamburger fromage et frites maison, comme repas principal puis une immense tarte au citron serait servie comme dessert.

Ils avaient dressé la table sur la terrasse, qui était en surplomb de la falaise et donnait une vue magnifique sur le fleuve. Retirée derrière une haie de cèdres, la terrasse privée offrait toute l'intimité nécessaire, sans être dérangée par la clientèle nombreuse, libre de circuler partout sur le terrain de l'auberge. Une petite pancarte rouge, indiquant « Terrain privé » finissait de décourager ceux qui auraient voulu aller au-delà de la haie, par curiosité.

Approchant de sa demeure, Madeleine entendit le rire cristallin de Marie-Ève. Elle entra par-devant, laissant ses clés sur la console de l'entrée. Rosaire s'approcha et l'embrassa.

— Tout va bien ?

— Oui, merveilleux. On attend 82 soupers. Tout un contrat !

— Ça ira bien, tu verras. Depuis la soirée de samedi dernier, où vous avez servi 124 repas, je crois que tu peux entièrement faire confiance à ton équipe.

— Oui, en effet. Valérie m'a choisi un personnel trié sur le volet. C'est merveilleux. Hum ! Que ça sent bon. Où est Marie-Ève ?

— Sur la terrasse. Elle essaie de faire des canards comme toi avec la serviette de table.

— Ah ! Je vais voir ce chef-d'oeuvre.

Et Madeleine sortit par la porte patio pour atteindre la terrasse. Et la voilà terrifiée par ce qu'elle aperçut.

— Rosaire, viens vite ! réussit-elle à dire, sans trop hausser le ton, pour ne pas effrayer la fillette.

Rosaire, à la voix enrouée de Madeleine, s'aperçut que quelque chose n'allait pas. Il s'approcha d'elle prestement et suivit son regard qui le mena près de la falaise, où Marie-Ève était debout, les bras levés comme un avion, qui cria :

— You hou ! Marie-Ève peut voler comme papa !

— Oh ! non Marie-Ève, ne peut s'empêcher de gémir Madeleine.

— Laisse moi faire, dit Rosaire à son adresse. Marie-Ève ne bouge pas. Tu ne peux pas voler ici. Ton papa n'a jamais volé ici. Attends, je vais te chercher et je t'expliquerai.

Et en moins de deux, tout en parlant à Marie-Ève, Rosaire s'était approché de l'enfant et l'avait prise dans ses bras. Marie-Ève affichait une moue bien déçue, son périple s'étant probablement arrêté trop tôt pour elle. Madeleine s'approcha d'eux et prit l'enfant qu'elle emmena s'asseoir sur une chaise.

— Tu sais Marie-Ève, il faut un parachute spécial pour voler comme papa dans les airs. On appelle ça de la parapente. Tu aurais pu te faire beaucoup de mal sans parachute. Si tu veux bien, on va attendre que papa soit là pour qu'il te donne tous ses trucs pour bien réussir. Tu es d'accord ?

— Oui, Zado.

Et Marie-Ève courut au fond de la cour, vers les balançoires, ayant déjà oublié ce qui avait fait tant d'émoi chez les adultes.

— Vincent Gagné et ses activités de fous ! Tu te rends compte qu'elle aurait pu se tuer en tombant dans la falaise ?

— Oui, Mado, je sais tout cela. Mais rien n'est arrivé, alors ne dramatisons pas.

— Oui, je sais. Mais peut-être faudrait-il prolonger la clôture tout le long de la terrasse ? Si elle y est allé aujourd'hui, elle y retournera peut-être encore ?

— Ne t'inquiètes pas, je m'en occupe demain matin, dès la première heure. Mais n'oublie pas de raconter cette histoire à Valérie. Elle devrait peut-être en parler à Vincent pour qu'il réalise qu'il a beau être joueur téméraire dans ses sports, il doit faire attention à Marie-Ève. Elle n'a que quatre ans, nom de dieu.

Rosaire jurait si peu souvent que Madeleine comprit à quel point il avait eu peur et restait contrarié par cet incident qui aurait bien pu mal tourner. Elle-même était bien ébranlée par l'événement.

Vincent était peut-être séparé de Valérie, mais il ne le serait jamais de sa fille Marie-Ève. Et c'est justement de cela que naîtraient les problèmes. Madeleine en avait le pressentiment.

Pour clore le dossier et remettre l'atmosphère au beau fixe, Madeleine convia gaiement Marie-Ève et Rosaire à souper. L'incident quitta peu à peu leur esprit. C'est le temps désormais qui assaillit les pensées de Madeleine. Valérie avait dit qu'elle comptait arriver en début de soirée. Il était maintenant près de 19h00. Madeleine se surprenait à guetter, du coin de l'oeil, sa montre qui semblait pourtant retenir ses aiguilles égoïstement.

Tu regrettes ce mariage à la con ?

— Ça va Vincent ?

— Tu parles, tout roule mon pote !

Miville et Vincent étaient au bar de leur restaurant favori. Vincent était furieux. Sa vie personnelle lui échappait. Lui qui avait toujours bien orchestré tous les éléments de sa vie, il voyait en quelques heures, tout s'écrouler comme un château de sable anéanti par une seule bourrasque de Valérie. Il avait toujours su qu'elle ferait sa perte. Elle était trop cérébrale, trop indépendante et à cause d'elle, aujourd'hui, la topographie de son existence s'aplanissait bêtement.

— Tu regrettes vraiment ce mariage à la con ?

— Tu veux rire Miville ? Une de perdue, dix de retrouvées.

— Là tu jases bonhomme. Écoute, je connais une belle brune...

Vincent aurait dû écouter son instinct. Il savait ce mariage voué à l'échec. Il n'était pas fait pour le mariage. Toutefois, il avait essayé, honnêtement, selon les règles. Mais il s'était senti pris au piège, très vite, malgré lui.

Ce n'est pas que Valérie soit contrôlante. Non. Mais d'avoir à revenir tous les soirs au bercail... N'était-ce pas une condition intrinsèque du couple d'avoir besoin de se retrouver ensemble ? Tandis que l'activité prenait vie dans les clubs et dans les bars, la situation l'avait ennuyé et dérangé profondément.

Il avait commencé par aller prendre un verre avec les copains, jusqu'à 18h00. Puis peu à peu, l'heure de l'apéritif s'était prolongée. Valérie ne protestait pas. Elle ne l'attendait pas. Mais tout avait changé à la naissance de Marie-Ève.

— ... et elle m'a dit... Vincent, tu m'écoutes ?

— Non, pas vraiment Vieux. Je crois que je suis saoul Miville.

— Voyons Vincent, ce n'est pas trois petits cognacs qui t'ont rendu ivre.

— Sans compter les deux bouteilles de vin du souper et les trois ou quatre bières de l'apéritif.

— Oui, c'est vrai. Donc, je suis saoul aussi. Mais peu importe, aujourd'hui on fête ton contrat en poche !

Vincent avait effectivement réussi à décrocher le contrat important de la compagnie APM. Mais c'était très loin de ses préoccupations immédiates.

— Oui, tu as raison. On peut bien fêter ! Ma femme m'a fait un scandale au bureau qui fait que tout le monde me regarde comme si j'étais un salaud. Je dors hors de chez moi depuis deux semaines et c'est mon ex-femme qui dort dans mon lit. Ma maîtresse ne veut plus me voir et ne me parle plus. Il y a évidemment de quoi fêter !

— Vincent, ne t'en fais pas, c'est une histoire de bonnes femmes. Elles créent toujours des problèmes. Ne t'y arrêtes pas. Regarde-moi, j'ai rendez-vous avec une jolie petite minette de 22 ans : 6 pieds, yeux verts, rousse et si compréhensive des besoins d'un homme comme moi.

— Ah ! Miville, je t'en prie. Je n'ai aucunement envie de parler de tes conquêtes, alors que ma vie personnelle s'est écroulée. J'ai des décisions à prendre. Bon excuse-moi. Je rentre chez moi. Merci pour tout, Vieux. Je te revaudrai ça.

— Ce n'est rien Vincent. À la prochaine.

Ce soir, Vincent retournait enfin chez lui. Cet exil loin de son lit avait semblé durer des mois. Vincent avait signé les papiers de la vente du condo ce matin même. Maintenant, il avait l'intention de chercher un appartement. Fini pour l'instant les achats. C'est Valérie qui avait insisté pour acheter un condominium. On voyait ce que ça donnait ! Il chercherait un quatre pièces, bien situé. À Ste-Foy ou Sillery, évidemment. Quelque chose de chic, de sélect, de pratique.

Même si deux semaines avaient déjà passé depuis l'incident fâcheux de Valérie au bureau, Vincent avait du mal à avaler la pilule. Valérie l'avait plaqué. Lui, Vincent Gagné ! Son orgueil se refusait à accepter cet état de choses. Mais Valérie avait le beau rôle dans cette situation. C'est pourquoi il était si amer. Il n'avait pas fait de difficultés, aucune en fait, dans tous les arrangements avec Valérie et son avocat. Ce n'était pas le moment. Bientôt la poussière retomberait et les cartes changeraient peut-être de mains.

Quand Vincent entra dans l'appartement, c'est le silence total et la pénombre qui l'accueillirent. Même si Valérie et Marie-Ève n'étaient pas des « brasseuses », leur présence s'inscrivait dans les odeurs du souper qui cuisait ou un jouet abandonné à l'entrée. Jamais Vincent n'aurait cru que ces signes de la présence de sa femme ou de sa fille lui auraient manqué.

Mélancolique, il fit le tour des pièces. Leur chambre à coucher avait été déserté. La garde-robe était à moitié vide, les quelques objets de toilette de Valérie n'étaient plus visibles. La sculpture grecque et la toile de Lemieux avaient disparu, ainsi que les quelques bibelots hétéroclites que Valérie avait ramenés de ses voyages.

— Garde tous les meubles, lui avait dit Valérie. Je ne veux aucun souvenir de toi. J'ai apporté nos vêtements, les jouets de Marie-Ève et mes objets personnels. Le reste, garde-le ou fais une vente de garage.

Vincent avait choisi de se marier, un peu pour mettre fin à sa solitude et au sentiment d'abandon qui avaient grugé son enfance et qui ne le quittaient jamais tout à fait. Quoique farouche aux premiers contacts, sa femme avait vite baissé les armes et s'était laissé apprivoiser. Ils avaient quand même une belle complicité tous les deux. Du moins, le croyait-il.

Ce soir, il avait l'impression de se retrouver à la case départ. Il se sentait perturbé et frustré. Il retrouvait ce sentiment oppressant qui l'avait tant troublé pendant toute sa prime jeunesse.

Qui est Vincent ?

Étant orphelin maternel depuis sa naissance, Vincent n'avait pas connu la douceur d'une femme, la tendresse gratuite motivée par l'amour. Sa petite enfance, il s'en souvenait très peu.

De sa naissance à six ans, il vivait chez sa tante Anita, la soeur de son père. Elle était célibataire et une infirmité de la jambe droite lui donnait une rente d'invalidité. Mis à part le fait que cette jambe traînait derrière elle dans un frottement agaçant, elle était relativement active et s'était fait un devoir d'élever le fils de son frère, après la mort de sa belle-soeur.

C'était une femme froide, dure et puritaine. Chaque minute de sa vie était prétexte à des bondieuseries de toutes sortes. Si bien qu'à cinq ans, Vincent connaissait par coeur le *Je vous salue Marie*, le *Notre Père* et le *Je crois en Dieu*. Mais il ignorait totalement l'univers des lettres ou des chiffres, n'avait jamais vu de blocs Légo de sa vie, ni écouté, à la télévision, *Les sentinelles de l'air* ou *Passe-Partout*.

Sa vie avec sa tante Anita avait été ensevelie sous une cloche de verre et même s'il voyait son père quelques heures par semaine, celui-ci semblait bien dérouté devant son jeune fils. Si bien que lorsque sa tante décéda subitement d'un infarctus, alors qu'il avait six ans, il se retrouva chez son père, tout aussi subitement. Ce changement radical dans son existence lui donna tout un choc. Il avait l'impression de vivre avec un inconnu dans un lieu continuellement envahi de farine et d'une chaleur étouffante.

Arthur Gagné, le père de Vincent, était boulanger de son métier. Il travaillait douze heures par jour, six jours par semaine. Ils habitaient dans la paroisse Saint-Sauveur, à la basse-ville de Québec, dans une petite maison mal entretenue qui logeait la boulangerie au rez-de-chaussée et un petit logement de quatre pièces à l'étage.

La vie de Vincent fut bouleversée dès son arrivée chez son père. Alors qu'il avait l'impression de passer ses journées à genoux, à prier avec sa tante Anita, la vie chez son père était une course continuelle. Il travaillait jusqu'à tomber d'épuisement le soir dans son lit.

Il se levait à six heures pour faire le ménage de la boulangerie avant son départ pour l'école. Puis, il allait en classe toute la journée. À son retour, il effectuait les livraisons de pains, à bicyclette, hiver comme

été. Il revenait vers 18h30, mangeait rapidement un souper peu appétissant et la plupart du temps complètement froid. Puis, il montait à sa chambre, faire ses leçons et ses devoirs.

Heureusement qu'il y avait ces moments magiques où apprendre était une fin en soi. Vincent était fasciné par l'école. C'est tout un monde qui s'était ouvert à lui dès sa première année. Il était vif d'esprit, curieux de connaître tout ce qu'on lui avait ravi dans son enfance. Il apprenait très vite et facilement. L'école devenait l'espérance dans sa vie, un magnifique soleil qui réchauffait son existence froide et frustrante.

Pendant des années, il trima dur et n'échangeait avec son père qu'une dizaine de mots par jour. Il détestait cet homme qui faisait de sa vie, un enfer. Il n'avait que quelques vêtements personnels qui tenaient dans un seul tiroir : deux paires de bobettes, deux paires de bas percés, un pantalon, deux chemises, une paire de souliers usés jusqu'à la semelle, une paire de bottes en caoutchouc qu'il bourrait de feutrine l'hiver, un manteau rapiécé à souhait et deux chandails.

Quand il pleuvait l'été, c'est avec un polythène usé sur le dos, dont il avait aménagé un trou pour la tête, qu'il faisait ses livraisons. D'ailleurs, c'est une voisine qui lui offrit son premier imperméable tout neuf. Elle prit pitié de lui, une journée où l'orage l'avait enrhumé et qu'elle s'aperçut qu'il était fiévreux. Ainsi son enfance lui donnait toujours des relents de froid, de fatigue perpétuelle, de honte et de solitude.

Son père, harassé par le travail et le calvaire qui était le sien, se préoccupait très peu des désirs et des espoirs d'un garçon de son âge. D'ailleurs, Vincent avait toujours été convaincu que s'il n'avait pas fait la livraison du pain lui-même, avec la facilité qui était la sienne de plaire aux gens, son père n'aurait jamais pu réussir à les faire vivre tous les deux.

Jusqu'à l'âge de onze ans, il subissait cette vie, docilement, sans se plaindre ouvertement. Il bouillait de rage et de rancœur pourtant, néanmoins il se taisait.

Mais un matin de décembre, alors que la tempête dehors faisait rage depuis plusieurs heures, il sentit la colère l'envahir subitement. Ses bottes étaient percées, sa bicyclette s'était écroulée la veille, rompue de trop d'abus, et il avait été incapable de dormir tellement ses pieds le faisaient souffrir.

Il réalisa tout à coup que sa vie était horrible et qu'il ne voulait plus que ça se passe ainsi. Il descendit rageusement à la boulangerie et cria à son père avant même d'ouvrir la porte :

— Le père ! J'en ai assez de votre esclavage !

— Quoi ? Qu'est-ce que tu dis ?

— J'ai dit que j'en avais assez de votre esclavage. D'abord, je veux des bottes d'hiver, un manteau chaud, un casque et des mitaines.

— Ah ! oui ? Ouais, c'est ben vrai hein, t'as grandi j'pense ben.

Vincent voyait son père le regarder comme s'il le découvrait pour la première fois. C'était presque un vieil homme. Il n'avait que 43 ans, mais donnait l'impression d'être à bout d'âge. Il fut surpris d'entendre cet homme anéanti par la vie lui tenir des propos presque gentils.

— Ouais. J'vas aller voir Monsieur le Curé. J'pense qu'y pourra te trouver des nippes pour ton âge. J'm'en occupe. Mais là, fais ton ouvrage.

Vincent sentant sa chance venir au monde, profita des bonnes dispositions de son père et continua :

— Pendant que vous y êtes, demandez donc pour une bicyclette. La mienne a rendu l'âme hier. Puis trouvez donc une sorte de charrette sur skis, avec un chien pour la tirer. Pour l'hiver, ce serait plus intelligent.

— Là, tu compliques pas mal les affaires.

— Vous n'avez pas le choix. Un jour comme aujourd'hui, avec deux pieds de neige, comment je voudrais livrer les pains avec la bicyclette, c'est impossible.

— Ouais, le pire c'est que t'as ben raison.

Jamais son père ne lui avait parlé si longtemps en une même journée. Et ce qui suivit, ajouta la berlue à l'étonnement déjà vif de Vincent.

— Prend donc une journée de congé, tiens, aujourd'hui, mon gars.

Ceux qui veulent du pain, viendront le chercher.

Vincent n'en revenait pas et décida de déguerpir sur-le-champ, avant que son père ne change d'avis.

Le lendemain, c'était dimanche et en sortant de la messe, son père lui dit :

— J'vas aller voir M'sieur le Curé. R'tourne chez nous, pis va m'attendre.

Vincent reprit le chemin de sa mansarde, pendant que quelques gamins de sa classe se moquaient de lui. Il faisait la sourde oreille, comme d'habitude. Il avait appris très tôt, à se tenir loin des enfants de son âge.

Sa tante Anita lui avait toujours interdit de fréquenter des amis. Elle disait qu'ils avaient le diable dans leur coeur. Puis, plus tard, depuis qu'il habitait avec son père, il n'avait jamais eu le temps d'essayer de se lier d'amitié avec les garçons du voisinage. Si bien qu'il avait appris à se suffire à lui-même et à ne compter que sur sa volonté et sa détermination pour changer sa vie misérable.

Le lundi suivant, l'école lui sembla un repos mérité. Il s'endormit sur son pupitre, la tête appuyée sur ses deux bras. Son institutrice, une grande femme blonde et jolie, d'une grande douceur, le réveilla doucement. Les autres élèves étaient sortis pour la récréation. Elle lui offrit une belle orange comme collation. Il l'avait remercié et s'était appuyé sur le dossier de sa chaise afin de déguster ce rare fruit qui lui était donné de savourer.

De retour chez lui en fin d'après-midi, quelle ne fut pas sa surprise de découvrir un véritable boghei, comme il en avait vu dans les livres parlant du Nord et des Esquimaux. Mais ce qu'il regardait avec une avidité sans pareille, c'était ce chien magnifique qui lui lava le visage de sa longue langue chaude. Il le nomma tout de suite Chance.

Des années plus tard, il se souviendrait de ce moment comme étant le premier bonheur de sa vie et son premier véritable cadeau de Noël.

Son père ne fut jamais pareil plus tard avec lui. Vincent travaillait toujours autant, mais il avait l'impression désormais que son père avait un certain respect pour lui. Leur relation ne fut jamais celle d'un père avec son fils. Pour cela, il était probablement trop tard.

Mais il y avait une certaine relation entre eux. Vincent en était bien étonné. Car il n'aimait pas cet homme. Son passé était trop douloureux pour qu'il puisse l'oublier. Vincent ne faisait rien de particulier pour plaire à son père car il avait décidé, depuis déjà plusieurs années, de « faire son temps » et de quitter tout ça, le plus tôt possible.

Sa rage s'était amenuisée, car Chance devenait son premier compagnon et avec lui, il apprit à être un garçon de onze ans. Il commença à rire, à courir et à se confier. Et peu à peu, dans sa tête se forma un rêve.

— Un jour, Chance, je serai riche. Je porterai de beaux vêtements, je serai important et plus personne ne rira de moi.

Vincent adolescent

Pour atteindre ce sommet, dès le début de son secondaire, Vincent comprit que l'informatique serait la science de l'avenir. Il était convaincu que dans quelques décennies, les gens férus d'informatique seraient les décideurs de la société par qui le pouvoir passerait. Et il avait choisi d'être de ceux-là.

Son adolescence se passa donc très vite, occupé qu'il était à bâtir son avenir pour atteindre les plus hautes sphères. Il se retrouva adulte bien avant la plupart de ses congénères. Les filles le regardaient intensément, utilisaient plein de stratagèmes pour attirer son attention. Et il découvrit qu'il avait un talent qui lui servirait toute sa vie : il avait du charme, un pouvoir de séduction inné. Ce don allait lui permettre d'utiliser les gens, à ses fins et à leur propre insu.

Il gagna des concours de science et d'informatique. On le considérait comme le *bolé* de l'école. Et en Secondaire IV, il gagna la Médaille Innovation de la Commission scolaire, doublée d'une bourse de \$300.

Il n'en dit rien à son père et alla dans le plus grand magasin de vêtements pour homme de la rue Saint-Joseph pour choisir ses propres vêtements. Il passa des heures à toucher les tissus et à essayer les habits, jackets et pantalons « propres ». Il ressortit vêtu comme un sou neuf, muni de plusieurs sacs supplémentaires de vêtements à la mode.

Vincent Gagné venait de remporter sa première victoire et de mettre le premier pas dans l'escalier de la gloire. Il avait atteint la notoriété dans sa communauté. Car plus jamais personne ne se moqua de lui à partir de ce jour. Il venait de prouver, par la seule force de son intelligence et de sa volonté qu'il irait beaucoup plus loin que la paroisse de Saint-Sauveur.

Son père mourut avant même qu'il connut Valérie. C'était une belle journée ensoleillée de printemps et Chance avait réveillé Vincent très tôt pour demander la porte. Quand Vincent s'était levé pour le faire sortir, il entendit gémir dans la chambre de son père et il lui sembla entendre celui-ci l'appeler. Intrigué, il ouvrit la porte doucement et du palier, il vit son père agoniser : les mains crispées sur sa poitrine, la bouche ouverte qui râlait bruyamment et les yeux exorbités reflétant une peur certaine.

Vincent, immobile dans l'encadrement de la porte, était incapable de

bouger. Il regardait son père, impassible, comme s'il voyait un quelconque film au cinéma. C'est le son rauque de la mort qui le fit réagir, mais trop tard. Son père venait de mourir.

Il ne s'approcha même pas de lui. Il téléphona pour qu'on vienne chercher le corps et il sortit s'asseoir sur les marches du perron en attendant.

Ce jour-là, il tourna une page triste de sa vie. Il vendit la maison et la boulangerie dans la même semaine, pour probablement trois fois rien par rapport au marché courant.

Il n'avait nullement le sens des affaires en ce temps-là. Et même s'il l'avait eu, Vincent aurait certainement agi de la même façon. Il voulait clore cette partie de sa vie, le plus vite possible, et laisser derrière lui toutes ses images de défaitisme, de misère et de honte, une bonne fois pour toutes.

Il voulait maintenant entreprendre sa route, son ascension vers les sommets. Le premier geste qu'il fit, après avoir encaissé la vente de son héritage, fut de déménager de la basse-ville à la haute-ville. Son nouvel appartement à Ste-Foy avait été sa première action réelle vers son objectif ultime : la richesse.

C'est avec cette ambition et ce défi en tête qu'il fonça encore et toujours et qu'il obtint toutes les connaissances et les outils lui étant nécessaires pour faire sa place au soleil.

Son poste à la Eastern Télécom lui fut accordé après plusieurs années de dur labeur. Maintenant, il était sûr de lui et compétent, les deux atouts essentiels à sa réussite. Il avait un poste de prestige et de pouvoir. Et son salaire lui faisait ressentir une grande fierté, surtout lorsqu'il se présentait au comptoir de la banque pour l'encaisser.

Mais rien n'empêchait qu'aujourd'hui, il essayait un échec retentissant. Valérie l'avait repoussé, renié. Il était amer de revivre cette situation de paria, tant et trop connue dans son enfance.

Arrivée la veille

Valérie se grisait de l'odeur du petit corps endormi de Marie-Ève, toute blottie contre elle. De nouveau, cette nuit, l'horrible cauchemar de le jeune femme l'avait surprise avec ses cris menaçants qui l'avaient laissée, une fois de plus, toute tremblotante.

Son sommeil avait été tumultueux et peuplé d'angoisse et de soubresauts. Une ou deux fois, elle s'était réveillée essoufflée et mal à l'aise. Mais ce fut encore cet appel souffreteux et implorant qui avait réussi à l'éveiller complètement :

« Ma caille ? Ma petite caille ? »

Elle avait donc, il y a une heure, rejoint sa fille, dans son lit, espérant ainsi retrouver un sommeil plus calme. Mais celui-ci la fuyait. Elle n'avait pas encore perdu cette sensation d'oppression qui l'avait assiégée à son réveil.

Elle resserra davantage Marie-Ève contre elle, comme si elle espérait que cette proximité puisse lui transmettre la candeur de l'enfance. Le jour pointait déjà au coin de la fenêtre quand elle se laissa gagner par l'engourdissement du sommeil.

Elle était arrivée la veille, vers 20h00, complètement épuisée et vidée de toute énergie. Alors même qu'elle s'inquiétait comment elle allait trouver la force de quitter son véhicule et d'entrer chez Madeleine et Rosaire, elle avait entendu Marie-Ève s'écrier :

— C'est Mamichou !

Alors, son coeur avait fait un bond. Une renaissance soudaine l'avait habitée toute entière et elle était sortie comme une fusée de l'auto pour attraper sa fille qui courait vers elle comme une récompense. Et c'est en tournant, tournant sur elle-même, Marie-Ève devenant comme une deuxième peau, qu'elle avait retrouvée une sérénité depuis des jours disparue.

Déposant son trésor par terre et s'agenouillant devant l'enfant, elle avait pris son visage entre ses deux mains et l'avait regardée, les yeux embués de larmes.

— Ma puce ! Comme le temps a été long sans toi. J'avais si hâte de

te revoir.

— Moi aussi, Mamichou. T'as pas oublié Cannelle ?

— Bien sûr que non. Allons vite la délivrer de sa cage.

Et ensemble, elles retournèrent à l'auto pour saisir la cage de l'animal qui miaulait d'exaspération. Les yeux de Marie-Ève avaient grandi spontanément.

— Cannelle ! En prison, Mamichou. C'est pas bien !

— Je sais, Marie-Ève. Mais pour conduire tout ce long chemin, je n'avais pas le choix.

Et rapidement, Valérie avait ouvert la porte et l'avait pris dans ses bras pour rassurer la bête. Marie-Ève trépignait d'impatience à ses côtés.

— Donne Cannelle ! Donne.

Et Valérie avait cédé la chatte à sa petite fille qui la reçut dans ses mains comme un cadeau fragile. Aussitôt, elle s'était assise par terre et avait serré tendrement Cannelle en s'enfouissant le visage dans son long poil soyeux. La chatte s'était mise à ronronner si fort que Valérie avait éclaté de rire en secouant la tête.

À cet instant, elle avait aperçu Rosaire et Madeleine souriant, bras dessus bras dessous, au pied du petit escalier, qui regardaient la scène, attendris. Valérie s'était approchée d'eux pour les embrasser, toute heureuse de retrouver son port d'attache stable et indéfectible.

Tous étaient rentrés à la maison et s'étaient installés dans le salon. Rosaire avait ouvert une bouteille de vin blanc Riesling, le préféré de Valérie, et ils avaient fini la soirée en bavardant tranquillement, comme s'ils ne s'étaient jamais quittés, comme si c'était la veille. Marie-Ève s'était endormie au creux de Valérie, la chatte sommeillant dans les bras de la petite.

Ce matin, c'est une chaude odeur sucrée de galette à la mélasse qui la sortit de son sommeil. Elle se tourna et constata que Marie-Ève n'était plus à ses côtés, pas plus que Cannelle. Elle s'étira langoureusement et laissa cet arôme exquis l'envahir et lui rappeler les doux délices de ses étés à la ferme, où tous les matins Madeleine

fricotait des muffins, des beignets ou des galettes. Valérie dévalait alors l'escalier en criant : « J'en veux ! »

Et Madeleine éclatait de rire en la voyant arriver ainsi toute excitée.

Valérie se retint de dégringoler l'escalier quatre à quatre comme dans ses souvenirs. Mais aujourd'hui, elle devait prendre de graves décisions. Tout d'abord, Marie-Ève : que devait-elle lui dire et comment ?

Valérie était déchirée. Elle ne pouvait ignorer le besoin de Marie-Ève et son amour pour son père. Mais ce qu'aurait souhaité Valérie plus que tout, c'est que Vincent n'aie jamais existé. Mais ce n'était pas la réalité. Alors, il lui fallait être raisonnable et cacher cette animosité qui la rongait, pour l'amour de Marie-Ève.

Valérie se secoua et quitta le lit qui l'attirait trop fortement. Elle prit une douche rapide et descendit déjeuner, affamée comme dix. Tout pouvait attendre encore un peu. Elle entamait le début d'une vie nouvelle et elle entendait la vivre pleinement, sereinement, sans laisser quiconque en altérer la douceur.

L'avant-midi se passa à placotter, à rire avec Mado, Rosaire et Marie-Ève. Valérie était ravie des appartements prévus pour elle et sa fille. En effet, la petite maisonnette avait été aménagée de façon à ce que Marie-Ève et sa mère puissent avoir leur propre intimité.

Elles habitaient à l'étage, dans la partie est de la maison qui était comme un petit îlot de deux chambres avec une salle de bain commune. Un petit salon boudoir trônait juste en face de la chambre de Valérie. Si bien que la mère et la fille pouvait s'isoler si le besoin s'en faisait sentir. Un couloir séparait ce petit havre du reste des pièces du haut.

Valérie n'avait pas eu connaissance de ces derniers aménagements et elle appréciait la finesse et la délicatesse de Rosaire et de Madeleine d'y avoir pensé.

Valérie emmena Marie-Ève dîner au restaurant. Elle avait besoin de la retrouver, seule à seule. Ils s'étaient bien amusés et Valérie avait bien ri des espiègleries de sa fille. Son dessein était de lui expliquer la situation, le plus simplement possible. C'est pourquoi après leur repas, l'amena-t-elle se promener sur le bord de la plage, à Cap-à-l'Aigle.

Ensemble, elles tirèrent des roches sur l'eau, firent des châteaux et se trempèrent les pieds dans l'eau froide du fleuve.

Cette conversation était très pénible pour Valérie. Car a-t-on jamais les mots qu'il faut pour expliquer à un enfant de quatre ans, la dure réalité de la vie, des êtres qui s'écorchent et qui s'éloignent inexorablement.

Je n'ai pas su trouver les mots magiques qui lui auraient évité ce déchirement, se disait-elle amèrement sur le chemin du retour, alors que Marie-Ève avait encore des soubresauts d'avoir tant pleuré.

Elle doute maintenant de la beauté de la vie. Tout comme moi. N'aurai-je réussi qu'à entraîner Marie-Ève, que j'aime plus que tout, dans les méandres amers des déceptions, des peurs et des rages de mon enfance ? Comme j'aimerais tout à coup que rien de tout cela ne soit arrivé. Comme je te déteste Vincent d'avoir permis qu'une telle chose arrive dans sa petite vie.

À leur arrivée à la maison, Rosaire perçut tout de suite la détresse de Valérie et de Marie-Ève. Comme à son habitude, il tenta de faire diversion pour alléger l'atmosphère.

— Bon Marie-Ève, je t'attendais. Est-ce que tu viens avec moi peindre la falaise tout en bas ?

— Ouais, dit-elle sans enthousiasme. Tu veux bien maman ?

— Mais oui, ma puce. Va.

Rosaire avait donné un ensemble de pinceaux, de toiles et de tubes de couleurs à Marie-Ève qui prenait grand plaisir à partir avec lui « jouer au peintre ». Valérie soupira une dernière fois, heureuse de voir que le grand chagrin de sa fille avait élu une trêve, malgré tout.

— Et toi, Valérie, ça va ? questionna Madeleine, un peu inquiète.

— Oui et non. Je suis si fatiguée. J'ai parlé à Marie-Ève et elle a tellement pleuré que j'aurais voulu disparaître tellement j'avais honte de lui faire subir ce grand chagrin.

— Je sais Val. C'est bien difficile. Mais tu verras, le temps guérit bien des choses.

— Tu crois ? Permets-moi d'en douter sérieusement.

— Marie-Ève est jeune, Valérie. Tu verras, tout s'arrangera.

— J'étais jeune aussi, Madeleine.

Ces dernières paroles avaient fait réapparaître le masque de froideur et de rage chez Valérie. Madeleine n'ajouta rien, ayant perçu la fermeture et l'isolement de sa nièce, dans ses yeux.

— Valérie, tu as vécu deux semaines bien éprouvantes pour toi. Et de plus, ta nuit n'a pas été très longue. Si tu allais dans ta chambre te reposer un peu. Rosaire s'occupe de ta fille. Va, profite-en.

— Tu as peut-être raison. Je crois que je vais aller faire une sieste.

Et elle monta à l'étage se couler sous les couvertures, espérant pouvoir seulement fermer les yeux et tout oublier, le temps de quelques minutes.

Une nouvelle étape commence

L'été commençait déjà à s'étirer vers l'automne. Le mois d'août dans Charlevoix donnait déjà des soirées fraîches et les chaleurs étaient moins torrides le jour, puisque l'air marin apportait toujours sa petite note froide.

Assise dans le petit bureau aménagé pour la paperasse de l'auberge, Valérie passait à la loupe les livres de comptabilité de La Mitonnée. L'auberge était dans une situation financière excellente pour une entreprise si jeune. Tout était très bien tenu, chaque item était à sa place, tout était consigné.

Madeleine tenait même un journal où elle écrivait chacune des décisions qu'elle avait prise et à quel sujet. Toutes les discussions avec le personnel, les ententes avec les fournisseurs, le choix des menus, les aménagements effectués à l'auberge et sur le terrain, enfin tout était écrit dans les moindres détails.

Madeleine tenait également ce qu'elle appelait le *CV des clients*. Ce livre comprenait tous les renseignements personnels de chaque client venu à l'auberge : ses préférences, ses désirs, ses loisirs, des petits détails de sa personnalité.

Mado lui avait expliqué qu'elle comptait ainsi connaître personnellement chacun de ses clients beaucoup plus vite et pouvoir satisfaire leurs souhaits.

Elle s'arrêta quelques minutes aux notes concernant Jean-Pierre Turmel, ce client particulier du Chalet # 4, dont lui avait parlé Madeleine : Homme très chaleureux, dynamique, à l'écoute d'autrui, aimant la nature et les gens. Adore les mets exotiques, la tarte au sucre. Liqueur préférée : Amaretto.

Le petit protégé de Mado ne semble pas avoir de défauts ! s'amusa Valérie en refermant le livre.

Satisfaite, la jeune femme songea comme elle aurait du plaisir à travailler avec Madeleine. Mais avant d'aller plus loin, elle devait parler à Rosaire.

Valérie quitta le bureau et partit à la recherche de son oncle. Comme il était tôt dans l'avant-midi, elle savait qu'il devait

probablement se trouver dans le jardin. Passant par la cuisine, pour quérir un pot de thé glacé et deux verres, Valérie se dirigea vers la terrasse et aperçut tout de suite le chapeau de paille à travers les rosiers.

— Rosaire, tu as une minute ?

— Toujours pour toi ma belle.

Et s'essuyant les mains avec le chiffon sortant de sa poche arrière, il s'approcha de Valérie en souriant.

— Quelle bonne idée. Du thé glacé me fera du bien. Même s'il n'est que 10h00, il fait déjà trop chaud pour un vieux plouc comme moi.

— Veux-tu cesser de dire des bêtises. Tu es en super forme Rosaire et tu le sais très bien.

— Il le faut bien ma chère. La vie est si belle.

— J'aimerais te parler de l'auberge. Je veux savoir ce que tu penses de la proposition que m'a faite Madeleine d'être sa partenaire. Tu as ton mot à dire.

— Valérie, l'auberge appartient à Madeleine. Moi, j'ai pris ma retraite.

— Rosaire, tu ne réponds pas à ma question. Qu'en penses-tu?

— Écoute, l'auberge est l'unique propriété de Madeleine. Vois-tu, la ferme appartenait à ma mère et à moi. Mais quand maman est décédée, elle a léguée sa part à Mado, pour la remercier de s'être occupée d'elle.

Donc, quand nous avons vendu la ferme, Madeleine a acheté l'auberge avec sa part. Elle a voulu que je sois son partenaire, mais j'ai refusé. Mon travail ici comme homme d'entretien est rémunéré comme un simple employé, vingt heures par semaine.

Ça me suffit et ça me convient parfaitement ainsi. Je n'ai donc rien à redire aux décisions et aux projets de Madeleine concernant l'auberge. Je suis un retraité et bientôt je me consacrerai à la peinture à plein temps.

Valérie eut un pincement au coeur de dépit. Dans son égoïsme des dernières semaines, elle en avait oublié la passion de Rosaire pour la peinture et ne s'était aucunement enquéri de ses projets à cet égard, depuis son arrivée. Honteuse, elle demanda :

— Est-ce vrai ce que Mado m'a dit que l'on t'a offert une exposition à la Galerie Bolduc à Baie Saint-Paul ?

— Eh ! oui. Mais je n'ai pas encore pris de décision en ce sens. Mais je dois te dire que ça me flatte beaucoup.

— Je te comprends. C'est merveilleux. Tu devrais te lancer.

— J'y pense, ma belle, j'y pense.

— Alors, si tu me répondais, maintenant.

— Valérie, il est certain que je suis d'accord d'emblée avec cette proposition. Tu es pour nous comme notre fille. Et Madeleine se fait une telle fête de ce partenariat. Comment peux-tu penser que je puisse être contre?

— Il me fallait savoir ton avis avant de m'engager définitivement. C'est une question de principe, tu vois.

— Oui, je vois très bien. Sois tranquille. Mais maintenant, je dois retourner à ce rosier et terminer sa coupe. Car il me faut tondre le gazon avant le dîner.

— Ça me va Rosaire. Bonne journée.

— Bonne journée à toi aussi, jeune dame !

Valérie alla ensuite voir comment se portait Marie-Ève. Ce matin, la petite fille d'un client avait offert de s'en occuper pendant l'avant-midi. Elles devaient jouer au croquet et préparer ensuite les bouquets de fleurs pour garnir les tables de la salle à manger. C'est d'ailleurs tout près du potager, dans une talle de marguerites, que Valérie retrouva les deux filles qui riaient toutes les deux à gorges déployées.

— Alors, on s'amuse comme je vois ?

Au son de la voix de Valérie, Marie-Ève s'élança en courant, vers sa mère.

— Mamichou, t'as vu nos fleurs ?

— Oui, mon coeur, dit Valérie en flattant la tête de sa fille. Vous avez fait des bouquets superbes. Vous avez soif ? Une petite collation pour vous deux peut-être ?

Les deux filles acceptèrent et suivirent Valérie qui les amena à la cuisine pour déguster un jus de fruit et quelques beignets que Madeleine avait faits la veille.

Madeleine fut soulagée que Valérie lui donne enfin une réponse définitive concernant l'auberge. En fait, elle n'avait jamais doutée de sa réponse, mais elle avait respecté le temps de réflexion nécessaire à Valérie.

Mais aussitôt cette décision connue, elles décidèrent sans tarder d'aviser le personnel de la nouvelle situation. Elles s'étaient toutes deux entendues sur l'essentiel : elles prendraient les décisions majeures ensemble, mais Valérie superviserait la gestion de l'établissement alors que Madeleine assurerait les relations avec les clients.

Vers 16h30, les deux associées descendirent à l'Auberge pour rencontrer le personnel. L'établissement était complet et on attendait 102 soupers ce soir. Elles se dirigèrent à la cuisine, où devaient les attendre la plupart des employés. Madeleine leur expliqua brièvement la situation et leur présentèrent Valérie. Celle-ci décida d'être franche tout de suite et de leur donner l'heure juste :

— Pour l'instant, je considère tout le monde comme faisant partie de l'équipe de La Mitonnée. Mais je veux être franche. J'exige que nous ayons tous le même souci de qualité et d'excellence pour notre clientèle. Je veux que notre auberge se démarque pour son confort, sa qualité et la chaleur de son personnel. Si le contrat vous intéresse, nous travaillerons ensemble. Mais je n'hésiterai pas à me séparer de ceux et celles qui ne répondront pas à ce profil. Ça vous va ?

Tous les employés acquiescèrent et des poignées de mains s'échangèrent dans une chaleureuse camaraderie. Madeleine et Valérie firent le tour de l'auberge, saluant ici et là, les clients au petit salon ou au bar. La salle de jeu comprenait six personnes qui jouaient au Monopoly. Les cris et les rires laissaient croire à une partie enlevée.

Puis, Madeleine aperçut Jean-Pierre Turmel, près du foyer du bar qui lisait son journal. Elle poussa du coude sa nièce et lui dit :

— Viens que je te présente à notre charmant pensionnaire du Chalet # 4.

Les deux femmes s'approchèrent doucement et Jean-Pierre leva les yeux.

— Bonjour Madeleine, vous allez bien ?

— Merveilleusement bien, Jean-Pierre. Permettez-moi de vous présenter ma nièce, Valérie Morin.

— Mais c'est un plaisir, Madame, dit-il en se levant. Vous savez Valérie, j'ai l'impression de vous connaître depuis longtemps. Madeleine m'a tellement parlé de vous en des termes élogieux et chaleureux.

— Madeleine ! lança Valérie, un peu contrariée du manque de retenue de sa marraine.

— Ne soyez pas inquiète, Valérie, précisa Jean-Pierre. Rien d'indiscret n'a été dit, soyez sans crainte. C'est juste que nous avons partagés de bons moments au bar ou sur la terrasse, discutant de tout et de rien. D'ailleurs Madeleine, je trouve que vous me négligez. Je m'ennuie un peu de nos conversations amicales.

— Il faut me pardonner, Jean-Pierre. Mais ces derniers jours ont été très occupés. Mais si vous veniez souper à la maison, demain soir. Qu'en dites-vous ?

— Mais, je ne voudrais surtout pas vous déranger.

— Aucunement. Je vous attends, disons, à 19h00 ?

— Très bien. Si vous êtes certaine que je ne serai pas importun.

— Mais non, pas du tout. À demain, cher.

— À plus tard, Madeleine. Valérie, je suis heureux de savoir que j'aurai l'occasion de vous reparler très bientôt.

— En effet, Monsieur Turmel. À demain.

Aussitôt sortie de l'Auberge, Valérie ne put s'empêcher de dire à sa tante :

— Madeleine, je ne suis pas certaine qu'une telle familiarité avec un client soit un bien bonne idée.

— C'est l'exception qui confirme la règle, Valérie. Attends de le rencontrer. C'est un homme absolument charmant.

L'engouement de Madeleine pour ce Jean-Pierre agaça Valérie. Mais elle n'ajouta rien de plus. Elle devança sa tante dans l'allée menant à la maison, celle-ci s'étant arrêtée pour cueillir quelques fleurs.

Alors qu'elle pénétrait dans le salon, son corps se figea et refusa de continuer à lui obéir. Ses yeux lui transmettait un tableau qui la paralysa. Assis confortablement sur le sofa, sa fille Marie-Ève bien calée sur ses genoux, Vincent lui souriait avec un air résolument arrogant.

— Bonsoir Val. Je viens chercher Marie-Ève. Nous partons quelques jours faire de l'escalade !

Son esprit de combativité à l'oeuvre

La panique traversa Valérie comme un éclair. Un long frisson de peur l'assaillit et telle une lionne pressentant le danger imminent pour ses petits, elle prit d'assaut l'ennemi devant elle :

— Il n'est pas question que tu emmènes Marie-Ève faire de l'escalade.

— Et pourquoi pas ?

— Vincent Gagné, ta fille a quatre ans. Tu es fou ou quoi ?

— Ce serait justement l'occasion de lui expliquer les dangers et la sécurité de la chose et ainsi, elle ne chercherait peut-être plus à faire de la parapente sur la falaise.

Valérie sentait la rage décupler son esprit de combativité et l'assurance calme de Vincent ne faisait qu'ajouter à l'exaspération qui l'envahissait.

— Tu es complètement irresponsable. Je t'ai toujours exhorté de prendre du temps pour ta fille et tu as toujours refusé. Maintenant, tu te découvres tout à coup une fibre paternelle ?

— Peut-être, après tout !

— Je sais très bien ce qui te passe par la tête et je ne te laisserai pas me l'enlever.

Le visage calme de Vincent changea complètement. D'un geste, il écarta Marie-Ève et se leva comme un ressort tendu qui jaillit abruptement.

— Mais pour qui te prends-tu ? Si tu refuses que je vois ma fille, j'irai au tribunal demander un partage légal de la garde de Marie-Ève.

En entendant son nom, Marie-Ève se recroquevilla dans un coin du sofa, levant des yeux apeurés vers ses parents qui criaient maintenant, sans retenue.

— Non, mais tu veux rire ? Tu crois qu'avec tout ce que je sais maintenant de tes greluches, de ta vie désordonnée et irresponsable,

tu pourrais gagner quoi que ce soit en cour ?

— Tu veux te venger. C'est ça ? Ah ! les femmes ! Vous vous plaignez de vivre dans un monde d'hommes et vous jouez les petites victimes. Si je refuse de m'occuper de ma fille, je suis un beau salaud et toi la pauvre victime. Mais si je veux m'occuper de ma fille, je suis encore un salaud, parce que je veux te l'enlever. Et te revoilà la victime. Nous les pères, nous sommes toujours piégés avec vous .

Marie-Ève commençait à gémir, toute tremblotante, la tête enfouie dans ses petits bras. Madeleine qui était entrée, resta paralysée sur le pas de la porte. Les deux antagonistes n'avaient conscience que de leur joute.

— C'est contre ce que tu es et le sens de l'éducation que tu as, que je m'insurge.

— Je n'ai pas ton sens de l'éducation. C'est tout. Tu aurais le monopole de la vérité ?

— Tu n'as aucune stabilité, aucune structure.

— J'ai toujours été comme ça, dans ma vie. Sans structure. Et pourtant, me voilà à 35 ans, numéro 3 de la Eastern Télécom, l'une des plus importantes compagnies d'informatique au Québec. J'ai plein d'amis, j'aime ma fille et elle m'aime. C'est quoi le problème ? Moi, je vais te le dire : c'est que la famille, c'est votre fief, vous les femmes, et vous refusez qu'on y entre de toutes les façons.

— Vincent Gagné, je te l'ai dit, il n'est pas question d'amener Marie-Ève faire de l'escalade. Et si tu persistes dans ta connerie, j'appelle mon avocat.

— C'est ce qu'on verra. Pour l'instant, demandons à Marie-Ève de décider.

— Ça suffit !

Rosaire avait crié si fort que Valérie et Vincent se turent instantanément. Le silence aurait été total, n'eut été les sanglots déchirants de Marie-Ève.

Réalisant l'horreur du trouble de sa fille, Valérie se rua vers elle mais Rosaire la précéda. Marie-Ève s'agrippa à Rosaire comme à une

bouée de sauvetage. Elle refusa de tourner son visage vers sa mère qui ne cessait de lui dire :

— C'est fini, ma puce. Viens, viens trouver Mamie.

Mais Madeleine, sortie de sa torpeur, s'approcha de Valérie et lui mettant la main sur l'épaule, lui dit le plus calmement possible, alors que Rosaire et Marie-Ève quittaient le salon :

— Inutile Valérie, ce n'est pas le moment.

Valérie tourna le regard vers sa marraine et celle-ci vit les larmes et le ravage de la douleur sur le visage de sa nièce.

— Qu'avons-nous faits, se lamenta Valérie, avant d'éclater en sanglots.

— Un beau gâchis, j'en ai peur, ne put s'empêcher de répondre Madeleine.

Vincent se passa la main dans les cheveux, en baissant la tête. Il était furieux contre lui-même. Il n'avait réussi qu'à se mettre en disgrâce aux yeux de Madeleine et de Rosaire. Valérie aussi lui en voulait, mais ça, Vincent s'en balançait totalement.

Valérie se tourna vers lui, furibonde.

— Fous le camp d'ici, tout de suite !

— C'est mieux ainsi, Vincent, ajouta Madeleine. Je le crains.

— Sans que je revois Marie-Ève ? Que je lui explique ?

— Lui expliquer quoi ! Espèce de crétin, jeta Valérie.

— C'est assez Valérie ! coupa Madeleine, en haussant le ton. Ça suffit pour aujourd'hui. Vincent, laissez-nous. Prenez rendez-vous l'un et l'autre avec vos avocats pour régler tout ça. Mais je ne veux plus jamais qu'une telle scène ne se produise sous mon toit et surtout devant Marie-Ève. Vous avez bien compris ?

— Oui, dit faiblement Valérie. Il faut penser à Marie-Ève.

— Bien sûr. Mais je ne renoncerai pas Valérie. Je t'avertis. Mon

avocat contactera le tien. Non, laissez Madeleine, je connais le chemin.

Et Vincent quitta les deux femmes sans se retourner.

Soudainement fatiguée, Madeleine prit un fauteuil et s'y engloutit en soupirant. Valérie se promenait de long en large dans la pièce, essayant de reprendre son calme et de retrouver son esprit rationnel qui régissait toujours sa vie.

Honteuse d'elle-même, elle n'osait plus regarder Madeleine, de peur de revoir dans ses yeux toute la déception qu'elle y avait lue, quelques minutes plus tôt. Vincent et elle, avaient commis l'acte le plus condamnable qui soit, comme parents : placer leur enfant entre eux, comme une balle de ping pong, dans un jeu cruel d'adultes.

Oui, quels adultes ! pensa-t-elle.

Comment avait-elle pu croire que leur deux pans de vie tout aussi amer et cruel l'un que l'autre, aurait pu faire une relation saine et belle.

— J'aurais dû le savoir que c'était un rêve impossible, dit-elle à voix haute. Regarde-nous aujourd'hui : deux panthères affamées à mort, prêtes à tuer l'autre pour sa propre survie. Quand donc finira cette lutte sans fin ?

— Il est encore temps de réagir, Valérie. Tout n'est pas perdu. Tu as Marie-Ève. Elle seule devrait te permettre de trouver des trésors d'ingéniosité pour faire de votre vie un recommencement, une belle vie.

— Il veut m'enlever ma fille. Il veut maintenant me prouver que Marie-Ève a besoin de lui. Je ne veux pas de cet homme dans notre vie, Mado. Je veux qu'il disparaisse !

— Valérie, c'est le père de ta fille et tu dois apprendre à vivre avec ça.

— Non ! cria-t-elle en se levant. Je ne veux pas ! ajouta-t-elle en se dirigeant vers la fenêtre, laissant courir son regard dans le vide.

Et ses pensées se bousculèrent dans sa tête, toute cette rage qui la minait prenait enfin forme dans la certitude que cet homme ne devait

plus faire partie de leur vie. Vincent était l'homme le plus désagréable, le plus pénible, le plus sinistre que Valérie eut connu.

Cet homme n'aimait rien, ni personne à part lui-même. Toute sa vie était toujours orchestré avec un but précis d'avantages personnels.

Mais Valérie ne se laisserait pas duper cette fois-ci. Marie-Ève n'était encore pour lui qu'un prétexte pour afficher sa réussite. Tout ce qui comptait dans la vie de cet homme, c'était la performance, le pouvoir, l'argent et son image.

Vincent avait choisi l'informatique pour l'avenir prometteur qu'elle annonçait; il préférait les sports audacieux pour l'image culottée qu'ils montraient de lui. Il avait épousé Valérie parce qu'elle représentait l'indépendance et la liberté, cette image de modernité qu'il brandissait comme un trophée.

Mais elle ne laisserait pas Marie-Ève entre ses griffes. Valérie ne savait pas comment elle y arriverait, mais elle ne permettrait pas que l'esprit morbide de Vincent n'atteigne l'âme joyeuse et agréable de Marie-Ève. Corneille avait dit : « D'un jeune audacieux, punissez l'insolence ». Valérie s'y attaquerait. La mante religieuse n'avait pas fini ses ravages. Son mâle l'apprendrait très bientôt.

— Bon, je monte à ma chambre. C'est assez d'émotions pour aujourd'hui, lança une Madeleine épuisée, alors qu'elle joignait le geste à la parole.

Apaiser Marie-Ève

Quand Valérie entra dans la chambre de Marie-Ève, elle la trouva encore éveillée, soudée à Cannelle, les yeux bouffis et les joues encore rouges d'avoir trop pleuré. Marie-Ève leva un regard courroucé vers sa mère. Valérie sentait que sa fillette saisissait mal la gravité de la situation et que son petit cœur chaviré ne voyait pas d'issue au drame dont elle avait été témoin.

Valérie la berça longtemps, lui chanta ses chansons favorites, malgré la boule qui obstruait sa gorge. Calmée, Marie-Ève flatta la main de Valérie, tout doucement, comme un pardon à peine formulé. Puis, levant ses yeux éplorés vers ceux de sa mère, elle demanda :

— Alors, je n'aurai plus de papa ?

— Mais oui, ma puce. Vincent est ton papa et il le sera toujours.

— Non, répondit énergiquement l'enfant. Il ne voudra plus venir me voir, parce que tu l'as chicané très fort. Il ne m'aimera plus !

Valérie ne sut que répondre. Elle embrassa sa fille tendrement, la borda gentiment en lui disant les seuls mots qui lui venaient à l'esprit :

— Tout s'arrangera, ma puce. Tout s'arrangera.

Et Marie-Ève, épuisée par trop d'émotion, ferma ses grands yeux noisettes bordés de grands cils et s'endormit. Valérie resta longtemps près de son lit, à la regarder dormir. Sa peau blanche semblait encore plus pâle qu'à l'accoutumée. Ses cheveux d'un blond cassonade étaient longs et épais, parsemés de boucles rebelles qui donnaient un air fripon à son visage.

Valérie caressa la tête de l'enfant, comme si elle voulait chasser, dans ce geste, tous les mauvais souvenirs de cette journée abominable.

Valérie retourna à sa chambre, se dévêtit et s'allongea dans la pénombre. Cannelle vint la trouver à son tour et se blottit tout contre ses cheveux, à la tête de son oreiller. Elle retrouvait enfin la chaleur et la quiétude d'un nid bien douillet. Le ronronnement de la chatte apaisa Valérie qui se laissa couler, elle aussi, au pays des rêves.

Le lendemain, une journée splendide se profilait dès le lever du jour.

Aucun nuage ne venait cacher le bleu d'acier du ciel. Le fleuve était étincelant et plusieurs bateaux se trouvaient au large, accrochant l'oeil comme une tache dans une vitre limpide.

Madeleine était déjà à l'auberge quand Valérie pénétra dans la cuisine. Rosaire avait laissé un mot disant que Marie-Ève et lui étaient allés peindre au quai de Pointe-au-Pic. Elle attrapa un muffin sur le comptoir de la cuisine et rejoignit Madeleine à l'auberge.

— Viens faire une tournée avec moi, dans la salle à manger, lui dit celle-ci dès son arrivée. Tu verras le personnel à l'oeuvre.

Et les deux femmes picochèrent d'une table à l'autre. Valérie déplaçait un bouquet trop encombrant ou une chaise abandonnée. Madeleine échangeait quelques civilités ou un sourire. Celle-ci était très à l'aise dans ce contact direct et chaleureux avec la clientèle.

Valérie, quant à elle, jetait des regards sur la célérité des serveurs et des serveuses, évaluait l'efficacité, l'organisation. Ses observations étaient plutôt cérébrales, vues de l'extérieur. Madeleine était au coeur de l'action. Ce sont les gens qui la faisaient agir. Un peu comme un joueur vedette d'une équipe de hockey qui, faisant partie intégrante de la partie, en était le coeur, l'axe central.

Valérie était plutôt comme le *coach* qui analysait la situation, les jeux de chacun et qui tirait des leçons et préparait les stratégies. Valérie constatait encore une fois qu'elles faisaient toutes deux, une sacrée équipe !

En fin d'après-midi, alors que Valérie jouait une partie de Monopoly junior avec Marie-Ève, Madeleine rappela à tout le monde qu'ils avaient un invité ce soir : Jean-Pierre Turmel.

Un invité ce soir

Valérie l'avait complètement oublié. Elle monta donc avec Marie-Ève pour se rafraîchir. Madeleine et Rosaire mettaient la dernière main au repas : potage aux légumes, lasagne et gâteau au fromage.

Rien de mieux qu'un simple menu familial, s'était dit Madeleine.

Jetant un regard vers Rosaire, dont le visage affichait un sérieux inhabituel, Madeleine hasarda :

— On dirait que tu fais la tête, Rosaire.

— Je suis encore en colère d'hier soir. Je n'y peux rien.

— Ne sois pas si sévère avec elle. Elle en connaît des dures, présentement.

— Et Marie-Ève, là-dedans ?

— Justement Rosaire. Essayons d'oublier cette catastrophe pendant quelques heures. Marie-Ève aime beaucoup Jean-Pierre et celui-ci est vraiment d'agréable compagnie. J'espère justement que cette maison retrouve sa sérénité au plus tôt. Et je compte d'abord, sur toi.

Rosaire regarda Madeleine dans les yeux. Elle avait raison, évidemment. Dans sa grande sagesse, elle savait trouver le bon côté des choses, même dans les pires moments.

— Ça va, Mado. J'ai compris. Je te promets que tu seras fier de moi. O.K.?

Rosaire afficha un grand sourire lumineux avant de chatouiller Madeleine aux hanches, par derrière. Celle-ci se retourna vivement en criant :

— Arrête vieux fou ! Tu vas me faire échapper les pains par terre.

La regardant tendrement dans les yeux, il lui prit le menton de sa grosse main, attira vers lui ses lèvres pour lui donner un baiser. Valérie entra dans la cuisine au moment où Madeleine caressait doucement la joue de son mari. Valérie détourna la tête, gênée de cette démonstration d'amour.

Pourtant, ce comportement n'était pas une surprise pour elle. Combien de fois les avait-elle surpris dans son enfance, Madeleine assise sur les genoux de Rosaire qui l'étreignait, leurs têtes appuyées l'une contre l'autre, se berçant comme un seul corps, les yeux fermés.

Un pincement au coeur lui rappela que cette harmonie des coeurs, qu'elle avait vu pourtant si souvent, lui était désormais intolérable, comme une provocation.

Valérie toussa un peu et Rosaire en riant prit le panier de pains baguette et le déposa sur la table. Avant même qu'ils puissent dire un mot, la sonnette d'entrée tinta et on entendit Marie-Ève qui criait, de l'escalier :

— J'y vais.

— Valérie, tu veux bien recevoir Jean-Pierre ? J'arrive dans une minute.

Comme Valérie entra dans le salon, elle vit Jean-Pierre dans le hall, muni d'un gros bouquet de ballons dans une main et une bouteille de vin blanc dans l'autre.

— Wow ! s'écria Marie-Ève. Quelles belles balounes !

— C'est pour toi, jeune fille, dit Jean-Pierre en lui offrant.

Enchantée, Marie-Ève s'en empara avec célérité, lançant un joyeux « merci » au jeune homme.

— On dit ballons, ma puce, pas balounes.

— Bonjour Valérie. Vous savez des balounes, c'est bien plus beaux que des ballons, pas vrai Marie-Ève ?

Et il fit un clin d'oeil complice à Valérie qui ne put s'empêcher de rire suivie aussitôt de Marie-Ève. Puis, la fillette courut montrer son précieux cadeau à Rosaire et Madeleine, emportant également la bouteille de vin. Valérie fit asseoir Jean-Pierre au salon, lui offrit un apéritif alors que les autres venaient les rejoindre au salon. Une conversation amicale s'engagea.

Pendant le souper, une atmosphère familiale planait au coeur du

repas. Chacun était gai, à l'aise et Valérie était agréablement surprise de la simplicité de ce jeune homme. Elle ne pouvait dire autrement que Madeleine : Jean-Pierre était vraiment sympathique.

Bel homme, élégamment vêtu, même si ce soir il avait opté pour des vêtements sports. Tous ses traits étaient bien dessinés. Des yeux bleus au regard tendre et doux, une bouche charnue et un menton pointu. Ses cheveux châtain clair laissaient retomber quelques mèches sur son front qui lui donnaient un air gavroche.

Pendant tout le repas, Valérie vit Marie-Ève attirer l'attention de Jean-Pierre, s'approcher de lui tout doucement, le touchant une fois, une autre, et de fil en aiguille, finalement aboutir sur ses genoux, au grand plaisir évident de Marie-Ève.

Jean-Pierre conversait avec tous les convives, mais tout en taquinant Marie-Ève ou lui faisant une brève caresse. Valérie ne les quittait pas des yeux, un peu surprise, mais contente tout à la fois, de la facilité de sa fille à conquérir le coeur d'autrui.

Puis, alors que les adultes finissaient leur café, Marie-Ève s'installa par terre avec ses crayons de couleur, et sur un grand carton jaune, elle dessina son chat Cannelle qui venait de s'étendre juste sous son nez.

Valérie remarqua que Jean-Pierre jetait des regards furtifs vers sa fille, tout en conversant avec Rosaire. Puis, elle le vit se lever et s'asseoir par terre à côté de sa fille. Ils se mirent à parler tout bas et à rire ensemble, complices.

La conversation à la table se tut, tous regardant attendris ce petit conciliabule. L'enfant montrait des signes évidents de grande fatigue avec ses grands baillements aux corneilles.

Rosaire et Madeleine s'offrirent pour aller coucher Marie-Ève qui n'opposa aucune résistance. Elle embrassa Jean-Pierre spontanément avant de rejoindre Rosaire. Celui-ci la prit sur ses épaules et Marie-Ève appuya sa tête tout contre celle de Rosaire, presque endormie déjà.

Valérie se rappela alors, les tendres couchers de son enfance à la ferme, où Rosaire la montait aussi sur ses épaules jusqu'à sa chambre alors que Madeleine venait l'embrasser et la border avant qu'elle ne s'endorme. Tout comme sa fille aujourd'hui.

Après le souper

C'est le sourire aux lèvres et le coeur attendri que Valérie commença à ramasser la vaisselle du souper, aidé par Jean-Pierre, malgré ses protestations. Celui-ci alléguait qu'il avait l'habitude chez lui, depuis sa plus tendre jeunesse, tout la famille ramassant et lavant la vaisselle dans de longues discussions agrémentées de rires et même de chansons.

— Vous avez une grande famille ?

— Nous sommes cinq enfants. Et vous ?

Dédaignant sa question, Valérie demanda aussitôt :

— Vous avez l'air d'aimer les enfants.

— Oui, beaucoup. J'étais le troisième et j'avais onze ans quand le bébé de la famille est née. J'emmenais Jacinthe partout avec moi. Mes amis se moquaient souvent, mais je les ignorais. J'aimais l'avoir près de moi, elle me faisait rire. Je me sentais important, car elle m'adorait.

— Vous avez des enfants ?

— Non. Mais j'ai été marié, il y a 5 ans. Ma femme est morte dans un accident de voiture, alors qu'elle était enceinte de 4 mois.

— Oh ! je suis désolée.

— Ne le soyez pas. Je suis guéri maintenant. Ce fut long et difficile, je l'avoue. Mais on guérit de tout !

— Vous croyez ? demanda Valérie sans vraiment solliciter une réponse.

— Pourquoi ? Vous en doutez ?

— Non, pas du tout, dit-elle cavalièrement en se fermant comme une huître.

Empressée de faire avorter cette conversation qui tournait un peu trop aux questions et réponses sur l'intimité de l'autre, Valérie lui offrit un digestif.

— Volontiers.

— Amaretto ? suggéra-t-elle, se souvenant du petit C.V. des clients de Madeleine.

— Parfait. Nature, s'il vous plaît.

Ils quittèrent la cuisine où tout était bien rangé. Valérie se dirigea vers le petit bar en coin, opposé au foyer, pendant que Jean-Pierre s'installait dans la berceuse de Madeleine. Pendant la préparation des digestifs, Valérie sentait le regard de Jean-Pierre brûlant son dos et un malaise l'envahit. Comme elle lui offrait son verre, Jean-Pierre lui demanda :

— Vous êtes séparée depuis peu, je crois. Marie-Ève m'en a jeté un mot.

— Elle vous a parlé de Vincent et moi ? Quand ça ? demanda Valérie, stupéfaite.

— Hier, en fin d'après-midi. Elle avait l'air bien malheureuse, la pauvre.

— Je sais, dit Valérie, un peu sèchement. Ce n'est pas que j'aie vraiment voulu cette situation. Si j'avais pu lui éviter cette peine...

— Je le sais, vous savez. Vous êtes une bonne mère.

Qu'est-ce que vous en savez ? eut envie de lui jeter à la tête, une Valérie sur la défensive, le trouvant condescendant tout à coup.

— Je vous ai souvent observée avec Marie-Ève. Et elle m'a souvent parlé de sa Mamichou.

Valérie était de plus en plus décontenancée. Son bébé de quatre ans avait déjà des amitiés qui lui étaient étrangères, des confidences qui ne lui étaient pas destinées. Son cœur se serra.

— Vous semblez contrariée, Valérie.

Valérie ne put répondre. D'ailleurs, elle n'avait plus envie du tout de répondre. Elle ne voulait pas se livrer à cet homme qui lui semblait bien curieux des détails de sa vie. Que n'avait-elle choisi des sujets

inoffensifs comme la température, Charlevoix ou son travail. Elle soupira d'aise quand Rosaire et Madeleine entrèrent au salon.

— Ah ! je vois que tu as offert à Jean-Pierre un digestif, Valérie. Merci beaucoup. Excusez-moi mon garçon, je manque à tous mes devoirs d'hôtesse. Mais quand je suis avec Marie-Ève, j'en oublie très souvent le temps.

— Il n'y a pas de faute, Madeleine. Je vous comprends très bien, c'est une enfant très attachante. Mais de toute façon, j'étais en très agréable compagnie.

Évitant le regard de Jean-Pierre, Valérie se leva en disant :

— Veuillez m'excuser. Je dois vous quitter. J'ai quelques notes à prendre avant la fin de la soirée. Je vous souhaite le bonsoir à tous.

Et elle quitta le salon sans attendre qu'on veuille la retenir. Elle devait se retrouver seule au plus vite, sans trop savoir pourquoi. Elle grimpa l'escalier quatre à quatre, comme une voleuse.

Se réfugiant dans sa chambre, essoufflée, elle ferma la porte, comme pour se protéger. Cette conversation lui avait donné le vertige. Quelque chose au fond de son ventre la pinçait.

Elle sentit un besoin pressant d'être auprès de sa fille. Elle s'y rendit aussitôt. La chambre de Marie-Ève était imprégnée de l'odeur tant connue de son bébé qui dormait profondément, son vieux lion serré entre les bras, le nez enfoui dans ce qui lui restait de crinière.

Valérie caressa ses cheveux et l'embrassa. L'enfant ne bougea pas, au grand désarroi de Valérie qui avait l'impression que même dans son sommeil, Marie-Ève s'éloignait d'elle. Un serrement aigu secoua ses entrailles de mère.

Mon bébé, je t'aime tant. Je ne suis pas prête encore à te perdre. Pas toi aussi !

Un recul te fera du bien

C'était aujourd'hui la rentrée scolaire. Valérie et Marie-Ève avaient passé la semaine à faire les achats nécessaires pour ce grand moment. Valérie se sentait déchirée. Son bébé la quitterait pour la maternelle, l'école, la vraie vie. Elle savait que rien ne serait plus jamais pareil ensuite.

Mais Marie-Ève, elle, était très excitée d'aller à l'école des grands et d'avoir maintenant un sac à dos, rempli de crayons, de règles, d'effaces.

Le jour venu, Valérie revint de l'école, les larmes aux yeux, sous l'oeil intriguée de Madeleine.

— Si tu avais vu ce petit bout de chou m'envoyer la main, toute souriante et fière. J'ai eu l'impression qu'elle me disait adieu, qu'elle n'avait plus besoin de moi. Je me sens comme vide, inutile.

Et les larmes qui roulèrent sur ses joues émurent Madeleine. Elle s'approcha de Valérie, la prit dans ses bras, comme un halo protecteur. Cette tendresse calma Valérie et ses larmes se tarirent peu à peu.

— Valérie, tu n'es sûrement pas la seule maman à ressentir ça ce matin. C'est la première fois, la plus difficile. Après, tranquillement, tu t'y feras et la vie reprendra son cours. Viens prendre un café avec moi, à la cuisine. Je voudrais te parler.

— Tu as sans doute raison. Vitement que je retourne travailler un peu.

Et docile, Valérie suivit Madeleine, comme tout à l'heure ces petits enfants agglutinés autour de leur professeur de maternelle.

— J'aimerais que tu prennes quelques jours de repos, Valérie. Après tout ce charivari des dernières semaines, un recul te fera un grand bien.

— Non, c'est trop tôt, Madeleine.

— Trop tôt pour quoi ? Qu'est-ce qui t'en empêche ?

— ... je ne sais pas.

— Valérie, écoute-moi. Ce n'est pas une vie. Tu travailles 15 heures par jour à l'auberge, tu donnes beaucoup de temps à Marie-Ève. Mais, toi là-dedans ? Tu dois avoir une vie sociale, une vie privée, Valérie. Tu es jeune...

— Je t'en prie Madeleine. Tu ne me feras pas le coup du « Tu peux refaire ta vie ? »

— Et pourquoi pas ?

— Ne sois pas ridicule. Si tu penses que j'ai envie de retomber en amour, c'est la dernière chose que je me souhaite.

— Valérie, je veux simplement que tu prennes quelques jours de congé. Que tu penses à toi.

— ...

— C'est la dernière fin de semaine d'Expo Québec ce vendredi. Tu n'as jamais manqué une seule année depuis l'âge de 6 ans. Tu ne trouves pas que cette tradition est l'occasion rêvée ?

Madeleine avait touché une corde sensible. Expo Québec dans la Capitale avait toujours signifié l'incontournable pour Valérie. Elle s'y coulait comme dans un vieux pantoufle. Ce bain de foule et cette foire annuelle l'attiraient toujours autant, avec la même ardeur.

Puis, ce serait peut-être l'occasion de classer les événements récents dans les tiroirs de sa raison pour repartir à neuf, dans une nouvelle vie bien réglée.

— Mado, tu as raison. Je partirai vendredi après-midi mais je reviendrai samedi. C'est la grosse fin de semaine de la Fête du travail et je veux être présente à l'auberge.

— Bon, ça va. Il faut croire que je ne peux pas espérer davantage de toi ?

— Non, en effet. Un peu plus de 24 heures, mais pas davantage. Juste le temps de goûter une fois de plus à Expo Québec et de revoir quelques copines du Château Frontenac. Mais... si j'amenais Marie-Ève, elle adorerait ça !

— Non, Valérie. Pas question. Tu as besoin de te retrouver.

— Oui, peut-être... Bon. C'est entendu comme ça !

Tel que prévu, elle partit donc enchantée de cette petite incartade non prévue. Elle fit le voyage lentement, goûtant le paysage, s'arrêtant aux aires de repos de Baie Saint-Paul pour scruter les forêts qui commençaient déjà à offrir leur palette d'automne.

Elle arriva vers 19h30 à Québec. Elle voulait se rendre à Expo Québec le plus tôt possible, pour goûter aux féeries des lumières, la nuit. Elle prit donc rapidement sa chambre au Château Frontenac, déposa ses bagages puis, quitta aussitôt l'hôtel au moment où nombre de clients se bousculaient à l'entrée, faisant courir les portiers plus que de coutume.

Et alors que Valérie venait ici pour oublier les vicissitudes de sa vie de couple, elle ne put s'empêcher de penser que ses parents s'étaient connus ici même.

Sa mère qui était femme de chambre y avait rencontré son père, qui lui, était portier. Ils tombèrent amoureux l'un l'autre, rapidement. Valérie sentit en elle une grande tristesse en pensant à sa mère, chassée aussitôt par la rage qui l'habitait au souvenir de son père.

Non, s'imposa-t-elle. Pas aujourd'hui. C'est à moi que je veux penser aujourd'hui.

Et elle s'engouffra dans sa voiture, faisant main basse sur ce qui demandait à surgir à sa mémoire mais qu'elle relégua aux oubliettes, pour une millionième fois.

Marie-Ève disparue !

Pendant ce temps, c'est une Madeleine blanche de peur qui frappait au Chalet # 4, alors que Jean-Pierre Turmel s'était assoupi sur le lit, après le trop copieux repas de La Mitonnée. Il alla ouvrir et sans préambule, l'aubergiste lui demanda :

— Est-ce que Marie-Ève est avec vous, Jean-Pierre ?

— Non, Madeleine. Que se passe-t-il ?

— Elle a disparue. J'ignore où elle est. Je suis folle d'inquiétude. Rosaire et moi avons fait le tour de la maison, de l'auberge, du terrain. Rien. Elle n'est nulle part.

L'esprit aux aguets, Jean-Pierre prit rapidement son chandail sur la chaise, et rejoignit aussitôt Madeleine qui était déjà sortie.

— Retournez à la maison, au cas où elle reviendrait. Je vais chercher à mon tour. Elle ne peut pas être très loin. Elle est peut-être avec Valérie ?

— Non. Valérie est partie à Québec, jusqu'à demain.

— On la retrouvera, Madeleine. Soyez sans crainte.

Madeleine s'empressa de rejoindre sa maison, heureuse de savoir que Jean-Pierre les aidait à la retrouver. Marie-Ève aimait Jean-Pierre. Ils s'attireraient peut-être l'un l'autre...

Jean-Pierre descendit près de la route et fit le tour des terrains environnants. Il demanda à quelques voisins s'ils avaient aperçus la fillette, mais en vain. Puis, après une demi-heure de recherche aux alentours, alors qu'il revenait bredouille et inquiet, Jean-Pierre passa près de la cabane à bois et entendit une petite voix qu'il reconnut aussitôt.

S'approchant lentement de la petite fenêtre près de la porte, il vit Marie-Ève assise bien au fond de la cabane, cachée par les cordes de bois, son chat Cannelle dans les bras, lui parlant sérieusement, tout en larmes. Jean-Pierre s'avança tout doucement et vint s'asseoir près de Marie-Ève, qui se tut et ne fit aucun geste pour s'enfuir, semblant accepter l'approche du jeune homme.

— Bonjour Marie-Ève. Ça va ?

— Non, dit-elle catégoriquement, en reniflant.

— Qu'y a-t-il ? Tu as du chagrin ?

— Non.

— Tu ne veux pas me parler ? Alors, très bien. On ne parle plus, dit-il doucement.

Et Jean-Pierre imita la fillette, mettant ses deux bras autour de ses genoux en regardant par la fenêtre. Marie-Ève cessa de pleurer. Elle jouait de sa petite main avec les longs poils de Cannelle, les entourant autour de son index, relâchant aussitôt la boucle pour en reprendre une autre ensuite. La chatte, immobile, semblait s'être endormie.

Après plusieurs minutes d'un long silence, Marie-Ève regarda Jean-Pierre et lui demanda :

— Ta maman et ton papa à toi, est-ce qu'ils t'ont laissé aussi ?

— Tes parents ne t'ont pas abandonné Marie-Ève, pourquoi dis-tu cela ?

— Je le sais bien. Ils ne me disent rien. Mais j'ai compris, tu sais. Papa ne viendra plus me voir. Et ma maman, elle est partie aussi.

— Mais Valérie revient demain, Marie-Ève, ajouta rapidement Jean-Pierre, heureux que Madeleine lui ait fait part de ce voyage. Elle n'est pas partie pour toujours.

— Non, je sais qu'elle ne reviendra pas non plus. Elle était pas contente après moi. Elle voulait pas que j'aille à « la scalade » avec papa. Puis, elle voulait pas non plus qu'il vienne à ma fête. Alors, elle est partie.

Jean-Pierre était bouleversée par les conclusions de la fillette qui disait les choses avec tant de résignation. Il eut un pincement au coeur, ayant un fol envie de prendre cette enfant dans ses bras et de l'embrasser pour la consoler et lui redonner l'innocence qu'elle semblait avoir perdue quelque part entre son père et sa mère. Mais il s'abstint du moindre geste de peur d'effaroucher Marie-Ève.

— Écoute, je crois que tu t'es fait de bien mauvaises idées dans ta petite tête. Valérie revient demain, elle me l'a dit, mentit-il, et moi, j'ai confiance en sa parole.

— Tu crois ? demanda Marie-Ève, les yeux brillants d'espoir.

— J'en suis certain. Et tu penses que Madeleine ou Rosaire t'auraient menti ?

— Non...

— Alors, tu vois ? Viens un peu ici, ma belle.

Et Jean-Pierre tendit la main à Marie-Ève qui grimpa sur ses genoux et le prit par le cou. Il n'ajouta rien, laissant ses mains parler à l'enfant, lui dire qu'elle était en sécurité, qu'elle n'avait pas de raison de se faire tant de souffrances au coeur.

Puis, Jean-Pierre se leva, installa Marie-Ève sur ses épaules et dit gaiement :

— Allons prendre un bonne collation avec Madeleine. J'ai une faim de loup, pas toi ?

— Oh oui alors. Tu parles. Ça fait bien trois jours que je suis dans la cabane à bois !

Et Jean-Pierre éclata de rire, pendant que Madeleine, de la fenêtre de la maison, venait de les apercevoir et affichait un visage triomphant et heureux.

À Expo Québec

À peine arrivée aux guichets d'Expo Québec, Valérie sentit une vive frénésie l'envahir. Il faisait nuit, mais elle ignorait si les étoiles étaient au rendez-vous tellement les lumières magiques des bâtiments et des manèges excitaient son oeil.

Déjà, ses oreilles s'emplissaient des musiques diverses entrecoupées des cris apeurés des gens de la grande roue. Des milliers de personnes faisaient comme elle, ce soir. Avides de tout voir, ils se laissaient baigner dans la foule animée et anonyme, se donnant l'impression de ne pas être seuls et de faire partie de quelque chose.

Année après année, Valérie était venue ici, quand elle était enfant. Elle prenait d'assaut ce terrain immense, magique, exotique ayant l'impression d'être un peu chez elle, puisque de sa galerie, ne voyait-elle pas la grande roue pointer à travers les pignons des maisons, comme un phare la nuit ?

Tel un chemin de croix, Valérie suivait toujours le même itinéraire dans sa visite. Tout d'abord, le Pavillon des congrès abritant les marchands ou les organismes communautaires. Puis, celui de l'Armée canadienne, ce lieu sombre, rigide et austère qui lui donnait toujours un petit frisson dans le dos. Ensuite, elle se donnait une pause agréable dans les étables et les écuries.

La section des manèges, c'était son dessert. Lorsqu'elle passait la porte qui séparait la grande place de ce lieu magique de l'enfance, elle ressentait instantanément une profonde euphorie. Tout était cacophonique. La musique assourdissante, les hurlements de peur venant des manèges et les appels des tenanciers de roues de fortune, des stands de palettes, de tirs à la carabine ou à fléchettes :

— Approchez ! Approchez ! Mesdames et Messieurs. Tentez votre chance ! On gagne à tous les coups ! Approchez ! Approchez !

Valérie réalisa qu'il était tard et qu'elle n'avait rien avalé depuis midi. Elle mit donc le cap sur le coin restauration, complètement congestionné, où des dizaines de restaurants et de casse-croûtes étaient empilés les uns sur les autres, mêlant leurs odeurs sucrées ou salées, de graisse chaude ou d'épices.

La foule était dense et Valérie adopta le pas lent et fouineux des

marcheurs. Elle avait l'impression que si elle s'arrêtait volontairement d'avancer les pieds et qu'elle s'immobilisait, la foule se chargerait de la faire marcher, sans effort, lentement, malgré elle.

Elle s'offrit un bon hot dog garni comme elle les aimait, une frite bien grasseuse et un café trop brûlant. Elle se retira sur un banc, un peu à l'écart, où non loin de là, une petite famille de deux jeunes enfants et leurs parents s'amusaient follement en savourant des barbes-à-papa.

Son repas terminé, elle entreprit de se rendre près du grand chapiteau, où à 22h00, une prestation de *bungy* devait avoir lieu. Elle commençait à accélérer le pas, quand l'orage éclata tout d'un coup, avec une folle violence. Des cris s'échappèrent de toutes parts et les gens se mirent à courir rapidement de tous les côtés, cherchant un abri de fortune.

C'est alors que tout se passa très vite. Bousculée sauvagement par un homme très grand, vêtu de noir, elle n'eut pas le temps de réagir quand il lui donna un grand coup de poing dans le dos qui lui coupa le souffle. Elle fut même incapable de crier quand il la poussa par terre, lui arrachant son sac à mains, avant de s'enfuir en courant.

Valérie s'écroula dans une flaque d'eau vaseuse et perdit conscience. Elle était cernée de toutes parts et bousculée par une foule hurlante qui continuait à fuir l'orage, ignorant complètement la jeune femme inerte qui n'avait heureusement pas conscience de la froideur du monde.

Quand Valérie revint à elle, c'est l'odeur d'antiseptique qui assaillit ses narines. Prenant une grande respiration, elle se sentit complètement fourbue. Tout était obscur dans sa tête, elle se demandait ce qui venait de se passer quand une jeune femme surgit au pied de son lit.

— Où suis-je ? demanda-t-elle la bouche bête, la langue pâteuse.

— Vous êtes à l'infirmerie d'Expo Québec. Vous avez été retrouvée évanouie, par des policiers. Il semblerait qu'on vous ait agressée, pour vous voler votre sac à mains.

— Oh ! j'ai mal à la tête !

— C'est normal. Votre chute au sol a dû être assez violente, car vous

avez un peu de sang séché sur la tête, des éraflures au visage et aux jambes et une foulure au poignet. Le médecin viendra vous voir dans quelques minutes.

Valérie se souvint que quelqu'un l'avait fortement poussé, par derrière. Puis, son sac à mains avait glissé de son épaule et la courroie s'était enroulée à son poignet. On avait alors tiré très fort et une vive douleur était apparue à son poignet. Elle avait perdu l'équilibre et s'était effondrée par terre, au milieu des gens, des cris, de la musique tonitruante et du tonnerre qui rythmaient cette course effrénée de la foule.

Un grand gaillard vêtu de blanc s'approcha de Valérie et la fit sursauter.

— Bonjour Madame Morin. Nous avons retrouvé votre sac à main et un peu plus loin, votre porte-monnaie. L'argent ne s'y trouvait plus, évidemment.

Mais déjà Valérie n'écoutait plus. Elle se moquait éperdument de l'argent qui avait disparu de son porte-monnaie. Ce qui avait vraiment de l'importance maintenant, c'était le désarroi profond qui l'étouffait tranquillement.

J'aurais pu mourir seule, comme une bête abandonnée.

Et qu'est-ce que ma vie aurait laissée ? Bien peu de choses. Comme c'est absurde l'existence. On est heureux un instant. On laisse tomber la vigilance. On se fait agresser. Tout s'écroule. On n'est plus rien et plus rien n'a de sens.

Et Valérie se mit à pleurer, comme une enfant complètement brisée, repliée sur elle-même mais beaucoup plus sur les pièges de la confiance qui l'avaient encore une fois appâtée.

Valérie revient avec Vincent

Valérie regardait le paysage défilé par la fenêtre de l'automobile. Le haut clocher de Saint-Hilarion et sa croix illuminée qui pointait vers les étoiles, les lumières qui jaillissaient des fenêtres des maisons indiquant la présence d'une famille, d'enfants peut-être. Que faisait Marie-Ève présentement ?

Elle n'en revenait pas. Alors qu'il y a un peu plus d'une semaine, elle disait à Madeleine qu'elle souhaitait que Vincent disparaisse de sa vie, elle était maintenant assise près de lui, dans sa voiture et il la reconduisait dans Charlevoix. Miville suivait derrière, conduisant sa propre voiture.

— C'est Opération Nez Rouge en plein septembre, avait dit Vincent en riant, n'écoulant aucunement ses protestations horrifiées.

Et il était 1h30 de la nuit, ce même vendredi où elle était partie joyeuse de cette escapade à Expo Québec. Il lui semblait pourtant que des jours et des jours s'étaient écoulés.

Il était arrivé à l'infirmierie alors qu'elle était en larmes et au bord de la crise de nerf. Il avait tenté de la prendre dans ses bras, dans un moment de sollicitude, mais elle avait crié après lui, comme une folle, si bien que l'infirmière et le médecin s'étaient approchés, inquiets. Mais elle s'était vite calmée et ils s'étaient à nouveau retrouvés seuls.

— Qu'est-ce que tu fous ici ? lui avait-elle grossièrement demandé.

— Mais je suis ton sauveur, ma belle ! avait-il répondu un sourire obscène de contentement accroché à ses lèvres. On a appelé ton gentil mari à la rescousse.

— Je n'ai pas besoin de toi, tu peux retourner d'où tu viens.

— Tu ne peux probablement pas te passer de moi, puisque mon nom est toujours sur tes papiers. Alors me voilà et autant en profiter.

Valérie enrageait. Quelle idiote elle était !

— Je te fais remarquer que tu es toute seule ici, avec personne d'autre que moi qui accourt à ton secours. Le seul disponible pour être ici, à l'infirmierie, avec toi.

Il a raison, pensa tristement Valérie. Quelle ironie. Je lui suis redevable maintenant. Et quoi encore ?

— Je sais que tu aimerais que je ne sois pas là. Mais il faut que tu retournes chez toi, tu ne peux pas conduire et ton automobile est ici. Laisse donc ton orgueil de côté pour une fois, et vois le côté pratique de la chose.

Sa gentillesse soudaine lui faisait presque peur.

Que devrais-je payer en retour ? se demanda-t-elle.

Mais elle voulait revenir le plus tôt possible dans Charlevoix. Retrouver sa fille, la paix, la sécurité. Pour la première fois depuis des dizaines d'années, elle se sentait vulnérable, déstabilisée.

Son apparente détermination la protégeait contre Vincent. Mais, ce soir, elle se sentait comme un petit oisillon apeurée de son premier envol. Elle aspirait au giron maternel et à son port d'attache : Charlevoix. Vite que finisse ce mauvais rêve. Si bien que lorsque le médecin lui donna son congé, elle dû accepter l'offre de Vincent, avec beaucoup de contrariété, toutefois.

Elle prévint Madeleine de la situation, la rassurant sur son état, l'avisant qu'elle arriverait tard dans la nuit et de ne pas l'attendre. Madeleine lui dit qu'elle préparerait la chambre d'amis pour Vincent et Miville, qu'il n'était pas question qu'ils reprennent la route aussitôt. Valérie dû avouer, à son grand déplaisir, que c'était effectivement plus sage.

Toutefois, il faut le dire, Valérie ne put s'empêcher de penser que Vincent fut vraiment parfait. Il argumenta longtemps sur son refus de passer par l'hôpital pour une vérification supplémentaire, comme lui avait suggéré le médecin d'Expo Québec. Il passa récupérer ses bagages à l'hôtel et régla la note. Ils partirent vers minuit. Valérie était déjà complètement épuisée.

Le trajet se déroulait trop lentement. Valérie aurait voulu déjà être rendue chez elle, avant même de partir. Elle était silencieuse depuis leur départ. Vincent gardait également le silence, ou sifflotait doucement. Mais, quand ils descendirent la côte de Baie-Saint-Paul, Vincent lui demanda :

— Ah ! J'oubliais de te dire que pendant quelques jours à la fin du mois, je ne serai pas disponible. Je prends six jours de vacances et je vais faire une descente en canot sur une rivière. Les grands frissons sont garantis !

Valérie ne répondit rien. Elle avait appuyé sa tête sur le dossier de son siège et fermé les yeux, comme pour se protéger et éviter ainsi d'avoir à parler ou à répondre. Vincent la regarda et n'ajouta rien.

Elle fut d'ailleurs surpris qu'il n'intervienne pas à nouveau et ne l'oblige pas à se terrer dans ses derniers retranchements. Puis, comme agacée par sa gentillesse qui lui tapait sur les nerfs, elle lui répondit, quelques longues minutes plus tard.

— Il faut que ça bouge, hein Vincent ? Tu sais pourquoi tu as tant besoin de te sentir vivant ?

— Dis-moi donc ça, madame la psychologue, répondit-il un peu agressif.

— Tout simplement parce que tu es mort en dedans. Tu es rongé par la colère, la haine et l'amertume. Sans parler de ton ambition démesurée. Tu ne veux pas réussir, tu veux battre tous les autres ! Tu es malsain, Vincent Gagné. Je ne sais pas pourquoi il m'a fallu si longtemps pour le comprendre.

— Que m'importe ce que tu crois. Moi, je mords dans la vie, chaque jour. Je ne suis pas comme toi, si réfléchi, si longue à choisir que tu passes à côté de tout ce qui vaut la peine d'être vécu.

— Notre famille n'en valait pas la peine, Vincent ?

— Tu sais très bien ce que je veux dire. C'est justement ça le problème avec toi. Tu esquives toujours le coeur des choses.

Valérie se tut. Elle ne voulait plus écouter, ne voulait plus parler. C'était plus qu'elle ne pouvait en supporter. Elle était si fatiguée. Elle ferma les yeux, abandonnant le poids de son crâne contre l'appui-tête. Mais une petite voix dans sa tête ne cessait de lui demander :

Et s'il avait raison ? Et si tu faisais l'autruche ?

Alors Valérie, épuisée, ne put que souffler à la petite voix :

Mais quand ça fait trop mal, est-ce qu'on a le choix ?

Le lendemain

Vincent et son ami étaient installés dans la chambre d'amis pour le reste de la nuit. Au matin, Valérie n'en revenait pas de l'incongruité de la situation. Les deux hommes déjeunant à la même table qu'elle-même et sa fille. Madeleine et Rosaire qui faisaient des politesses. Valérie aurait voulu leur hurler :

Non, mais ça va pas la tête ? Qu'est-ce que ça veut dire que ce cirque inouï ? La belle petite famille modèle peut-être ?

Mais elle s'était tue, car le sourire de Marie-Ève et ses yeux lumineux lui disaient tout le bonheur qu'elle éprouvait d'être avec son père. Il faut dire que celui-ci se surpassait. Il n'avait jamais été aussi gentil avec sa fille : prévenant, drôle, presque chaleureux. Marie-Ève était aux anges. Alors, Valérie avait joué le jeu, elle aussi.

Mais une autre partie d'elle-même aurait voulu dire à Marie-Ève :

Arrête. Ne l'écoute pas. Ça sonne faux. Ce n'est pas un homme à aimer. Il te fera souffrir. Il ne fait pas ça pour toi. Il n'agit que pour lui-même.

Mais en même temps, Valérie espérait se tromper. Le mari et le père était peut-être différent après tout ? Si le mari était un salaud, peut-être Marie-Ève lui ferait-elle comprendre le vrai sens de la vie, le vrai sens de l'amour et que le père chez Vincent naîtrait pour toujours.

De son côté, Valérie voulait fermer à tout jamais le tombeau de sa vie où pourrissaient ses émotions d'enfant, son amour de femme, sa sérénité à peine retrouvée. Mais s'ouvrait devant elle un long tunnel noir sans fond, sans lumière, qui l'engloutissait complètement. La mante religieuse pouvait-elle se dévorer elle-même ?

Miville et Vincent étaient repartis pour Québec. Et Valérie essayait de repousser bien loin ce pan de vie trop dérangeant, cette agression qui n'avait pas de sens et qui avait réveillé en elle trop d'insécurité. La jeune femme tentait de reprendre pieds, rapidement, pour plonger vers demain, un jour nouveau.

Une sorte d'instinct de survie fouetta Valérie. Elle se leva d'un bond et prenant un chandail dans son placard, elle décida de partir en trombe dehors, comme une adolescente qui quitte ses parents après une dispute stérile.

Une rencontre non recherchée

Elle enfila son gilet et sortit d'un pas rapide vers le village. Elle songea qu'elle devrait se remettre à l'exercice physique qui lui avait toujours servi à équilibrer son bon sens et à éclaircir ses pensées.

Alors qu'elle s'apprêtait à entrer dans le sous-bois pour se réfugier près de la petite Chute Noire, elle croisa Jean-Pierre Turmel ou plutôt, ils faillirent se percuter tellement ils étaient l'un et l'autre concentrés en eux-mêmes.

— Bonjour Valérie, quelle belle surprise !

— Bonjour Monsieur Turmel.

— Je vous en prie, pas de cérémonie, appelez-moi Jean-Pierre. Vous allez mieux, j'espère ? Votre poignet ?

— Je vais très bien, répondit-elle un peu sèchement. Ce n'était qu'une petite foulure sans importance. Tout est rétabli.

Menteuse, entendit-elle dans sa tête.

— Vous profitez de cette journée magnifique ? Si on faisait quelques pas ensemble ?

Valérie était contrariée de cette ingérence dans sa bulle, mais ne pouvait quand même pas le rabrouer trop carrément sans le blesser. Elle se devait d'afficher un minimum de politesse. C'était tout de même un client de l'auberge.

Alors qu'elle se tournait vers lui, pour lui répondre poliment que sa suggestion était excellente, elle buta sur une racine un peu trop orgueilleuse et perdit l'équilibre. Jean-Pierre, qui la suivait de près derrière, la rattrapa d'un geste alerte, une main sur son bras et l'autre autour de sa taille pour la soutenir.

— Attention Valérie, dit-il doucement.

Le contact ferme de sa main contre sa hanche la gêna. Malgré l'épaisseur de son gros chandail, elle sentait la chaleur de cette main et en ressentait de l'embarras. Il y avait longtemps qu'on ne l'avait soutenue de la sorte. L'instant de quelques secondes, elle apprécia le

charme d'une main secourable la protégeant.

Mais la méfiance revint au galop.

— Ca ira, je vous remercie.

— Vous êtes certaine ? Vous n'avez rien aux pieds ?

— Non, ça va. Ça va très bien.

Et comme pour prouver son dire, elle se détacha de lui et accéléra le pas pour mieux faire sentir son désir de se détacher de son emprise. Elle regretta déjà d'avoir eu cette idée d'une bonne promenade vivifiante. Que ne s'était-elle pas enfoui dans le travail ! Une petite voix dans sa tête lui demanda :

De quoi donc as-tu peur, Valérie ?

Elle secoua la tête, comme pour faire tomber cette intrusion dérangeante dans son esprit. Elle n'avait peur de personne. Elle était maître de sa vie après tout !

Allons donc, continua la petite voix. *Tu n'es pas maître de grand chose. Souviens-toi de ce qui s'est passé à Expo Québec.*

Un moment, elle se sentit bizarre, comme translucide, sans prise sur rien, comme faisant partie de l'air qui frappait ses joues. Elle se tourna vers Jean-Pierre qui la regardait à son insu et fut surprise d'apprécier la beauté de ses yeux.

— Vous comptez rester encore longtemps à l'auberge ? demanda-t-elle abruptement, faisant fi des pensées qui voulaient la troubler.

— Je n'en sais trop rien. Je n'ai pas eu beaucoup de temps pour chercher un logement. J'ai beaucoup de préparation de classe à faire.

— Vous enseignez le français au Cégep, m'a dit Madeleine ?

— Oui, effectivement. Et comme c'est un cours obligatoire et que tous les étudiants n'ont pas la même passion que moi pour la magie des lettres, j'essaie de créer un cours vivant, qui les émousse un peu et leur donne le goût d'apprendre au moins l'essentiel.

Les derniers mots de Jean-Pierre piquèrent sa curiosité.

— Et c'est quoi l'essentiel ?

— Tout et rien. Je voudrais que mes étudiants comprennent que le français ce n'est pas une langue aride, difficile, en perte de vitesse et *mourante* en Amérique du nord.

Je veux leur dire toute la fierté qu'avaient nos ancêtres à la parler, à la ponctuer de singularité dans leur quotidien. Je veux leur dire que la langue est l'image d'un peuple. Il faut se faire confiance et forger nous-mêmes notre langue qui reflètera notre culture nord-américaine.

C'est la seule façon de ne pas être assimilé ni par les Américains mais ni par la France. La langue française est une pure merveille. Il faut aller au-delà de son utilité pour y sentir toute la vie qui y grouille.

Valérie était captivée.

Quel engouement, quelle passion ! s'étonna-t-elle.

Et tout à coup, un souvenir la frappa. Étonnée, elle s'entendit raconter à Jean-Pierre, le sourire aux lèvres :

— Vous me rappelez quelque chose alors que j'avais 16 ans. J'étais chez le dentiste. Et tout à coup celui-ci s'est exclamé : « Que c'est beau ! » Et je lui ai demandé : « Mais qu'est-ce qui est beau comme ça dans une bouche ? » Et il m'avait répondu : « Mais vos dents, madame ! Elles sont belles, étincelantes, harmonieuses. C'est vraiment beau. »

Jean-Pierre éclata de rire en écoutant Valérie. Celle-ci continua :

— Je n'en revenais pas. Il ne m'était jamais venu à l'esprit qu'on puisse s'émerveiller devant une dentition, d'y trouver une beauté quelconque. Car si on parle de la beauté des dents, on fait référence à la santé de celles-ci. Une dent est une dent !

— Vous avez raison, Valérie. Mais votre dentiste était amoureux de ce qu'il faisait. Mon frère André est dentiste. Mais il est trop pragmatique pour trouver de la beauté dans une dentition. Mais votre dentiste était un artiste dans son genre.

— Absolument. Et votre enthousiasme m'a fait soudainement penser à ce dentiste.

— Je trouve merveilleux de réussir à trouver une intériorité, une beauté aux choses banales. C'est un peu ce que j'essaie de faire avec mes étudiants. Si je pouvais seulement leur transmettre le goût, le besoin de lire, j'aurais atteint mon but.

Pourquoi Valérie avait-elle l'impression de le connaître depuis longtemps ? Elle ne lui avait parlé que quelques fois et pourtant, elle était bien à ses côtés. Elle aurait eu le goût de l'interroger encore et encore, pour déchiffrer sa vie et s'y infiltrer un peu.

Elle se sentait si fatiguée d'être forte, indépendante, combative. Elle aurait aimé, quelques instants, se reposer et savoir que quelqu'un de sûr, de franc, de confiant, prendrait la situation en mains et lui dirait quoi faire. Elle avait envie tout à coup qu'on décide pour elle, qu'on la prenne en charge.

Mais qu'est-ce qui me prend tout à coup ? se secoua-t-elle intérieurement. Je suis masochiste, ma foi !

Apeurée d'être touchée par ses paroles, par le ton de sa voix, par ses yeux, Valérie sut qu'elle devait rentrer avant de perdre le peu de défense qu'il lui restait.

— Excusez-moi, Jean-Pierre. Il faut que j'aille travailler maintenant.

— Mais oui, moi aussi. Mais nous pourrions peut-être refaire ce genre de promenade ? C'était très agréable, Valérie.

— Oui, peut-être. À bientôt !

Et elle partit en direction de l'auberge, sans regarder derrière elle. Jean-Pierre avait tourné les talons pour se diriger vers la Route du Quai, comme pour noyer le trouble qui l'habitait.

Il revoyait le visage de Valérie passant de l'émotion à l'indifférence et ses yeux qui laissaient poindre des notes de colère.

Pourquoi ? pensa-t-il. C'est pourtant une femme plein de soleil qui me semble avoir barricadé sa fenêtre, de peur d'être touchée par des rayons ardents. Que craint-elle ?

Et c'est l'âme triste qu'il marcha encore pendant longtemps. Cette femme semblait si fragile, on décelait dans ce regard déterminé, une vulnérabilité certaine. Depuis la mort de Sylvie qu'il avait éperdument

aimé, c'est la première fois que son coeur sentait qu'il trouvait à nouveau, la femme de son espèce.

Émotionnellement parlant, Jean-Pierre avait toujours eu des antennes. Il ne s'était jamais trompé. Et il croyait aujourd'hui que Valérie faisait partie de son destin. Il y avait trop de bien-être qui lui collait à la peau maintenant, après quelques instants d'intimité avec elle.

Mais je sens que sa vie l'a trahie. Je dois parler à Madeleine. Elle seule peut m'expliquer contre quoi je devrai me battre pour l'atteindre, pour annihiler sa froideur et toucher son âme.

Et c'est d'un pas décidé qu'il rejoignit son chalet pour faire une courte toilette et souper dès le premier service. Il pourrait ainsi risquer de voir Madeleine et essayer d'en savoir davantage.

L'auberge était tranquille. Les semaines lourdes des touristes nombreux tiraient à leur fin. Ce soir, à part Jean-Pierre, il n'y avait que sept clients dans la salle à manger. Il est vrai que le premier service, tenu à 18h00, n'était pas l'heure préférée des gens. De plus, c'était aujourd'hui mercredi et la vie de tous les jours reprenait son emprise sur le quotidien.

Jean-Pierre avait choisi au menu un potage parmentier, une salade César et un filet de doré. Le poisson était fréquent et varié à la table de La Mitonnée et Jean-Pierre en profitait largement.

Quel est son problème ?

Alors qu'on venait de lui apporter sa salade, Jean-Pierre aperçut Madeleine près de la desserte. Elle apporta un nouveau panier de pains à un couple dans la cinquantaine qui était installé à l'auberge depuis deux jours.

Puis, Madeleine quittant leur table après leur avoir dit quelque chose qui les fit rire mais qu'il n'entendit pas, elle se dirigea vers lui, le sourire aux lèvres.

— Bonjour Jean-Pierre. Comment allez-vous ? Il y a longtemps que je ne vous ai vue.

— Je vais très bien. Mais je crois que je serais dû pour une conversation avec mon aubergiste préférée. Venez donc vous asseoir un peu.

— Tiens, c'est une bonne idée. Je ne peux résister à une si belle invitation.

Elle s'assit à la table de Jean-Pierre après avoir commandé un potage à Nadine, la serveuse de cette section. Ils parlèrent un peu des étudiants du jeune homme, de l'affluence de l'auberge pour en arriver à parler du sujet qui brûlait les lèvres de Jean-Pierre.

— J'ai vu Valérie, ce matin, près de la chute en bas. Elle semble bien remise.

— En effet. Heureusement, il n'y a pas eu trop de séquelles. Elle aurait pu être sérieusement blessée, la pauvre.

— ... Dites-moi, Madeleine, quel est son problème, à Valérie ?

— Que voulez-vous dire, jeune homme ?

— Je n'ai jamais rencontré une femme autant sur la défensive, comme si elle se refusait de communiquer vraiment avec autrui.

— Ah, vous m'étonnez. Valérie est pourtant très sociable. Elle aime le monde...

— Vous savez ce que je veux dire, j'en suis certain. Oui, elle est

ouverte aux relations sociales, mais dès qu'une conversation prend un cours personnel, elle se rebiffe et se replie sur elle-même. Pourquoi ?

— Vous savez, Valérie a vécu beaucoup de choses difficiles, tout au long de sa vie. C'est un tour de force qu'elle en soit ressorti aussi saine. Mais il reste sûrement des stigmates de tout ça.

— Lesquelles, dites-moi ?

— Jean-Pierre, si Valérie a quelque chose à vous dire, elle le fera. Ce n'est pas à moi de livrer ses secrets.

— J'essaie de comprendre. Elle est fermée comme une huître. J'ai parfois l'impression qu'elle va se livrer, puis, oups, l'instant d'après, elle se replie sur elle-même.

— Vous êtes un grand observateur, jeune homme. Mais pourquoi devrait-elle se livrer à vous, dites-moi ?

Jean-Pierre devint tout à coup gêné. Madeleine était vive d'esprit et il sentit qu'elle assumait un rôle d'ange gardien auprès de Valérie. Il regarda l'aubergiste dans les yeux et lui sourit.

— Valérie me plaît énormément Madeleine.

Un petit sourire narquois s'étira aux lèvres de Madeleine. Mais elle n'ajouta rien.

— Il y a comme une froideur, une colère chez elle qui l'empêche d'être spontanée. J'ai parfois l'impression que la seule façon de la percer, de la rejoindre vraiment serait de me mettre en guerre contre elle.

— Tiens, vous n'avez peut-être pas tort. Valérie est une combattante. C'est pour cela qu'elle est encore sur pied aujourd'hui. Mais ne brusquez pas les choses. Il est parfois difficile de guérir en quelques mois des plaies qui naissent et se multiplient depuis plusieurs années.

— Elle a beaucoup souffert. Ça se voit. Ça se sent. Vous avez sûrement raison, Madeleine. La patience me manque. Depuis la mort de Sylvie, j'attendais une femme comme Valérie.

— Valérie a dû survivre, Jean-Pierre. Son assurance, sa détermination lui furent très utiles. Mais l'indépendance est

quelquefois un refuge contre les carences affectives ou la souffrance accumulée.

— Mais alors, pourquoi semble-t-elle se fermer à une relation qui pourrait justement la nourrir d'amour et d'affection ?

— Vous savez, à chercher son propre chemin lorsqu'il n'y a pas de pancartes, on aboutit parfois dans des culs de sac dont on ignore comment sortir.

Jean-Pierre sourit de cette comparaison comique, mais si vraie.

— J'aimerais l'en sortir. Je ne souhaite que cela d'ailleurs. Mais elle refuse de me laisser ma chance. Si elle m'expliquait...

— Cette conversation devrait avoir lieu avec Valérie, mon garçon, plutôt qu'avec moi.

— Je le sais. J'ai essayé pourtant. Mais elle dirige si bien la conversation, que je n'ai aucune chance.

— À vous de trouver la bonne manière...

Et sur ces mots, Madeleine laissa Jean-Pierre terminer son repas. Celui-ci était perplexe. Faisait-il fausse route ? Valérie était-elle cette femme riche intérieurement même si les apparences montraient tout le contraire ? Il devait faire une autre tentative, donner enfin à croire à Valérie qu'il ne voulait pas jouer avec elle, mais bien vivre une relation franche et sincère.

Quelques jours plus tard, c'est la fille de Valérie qui lui en donna l'occasion. On fêtait l'anniversaire des cinq ans de Marie-Ève et celle-ci invita Jean-Pierre pour l'occasion. Il fut enchanté que les circonstances placent sur son chemin le moyen d'atteindre Valérie et de lui parler. Ce serait peut-être plus facile sur son terrain à elle. Du moins, l'espérait-il.

Je n'ai plus 17 ans

— Valérie, Jean-Pierre est un gentil garçon.

— Tu parles comme quand j'avais 17 ans, Mado. Il est peut-être gentil, mais je le trouve un peu trop souvent sur ma route.

— Le hasard n'existe pas. Ne refuse pas sans raison ceux qui croisent ton chemin.

— Oh ! Madeleine. Ne joue pas les entremetteuses, veux-tu ?

Les deux femmes étaient assises au salon et elles avaient allumé un feu de foyer. Valérie sirotait un café qui n'était plus vraiment chaud tandis que Madeleine s'était servi un verre de vin blanc.

Elle regarda sa nièce et son coeur se serra. Elle ne savait plus que faire. Sa filleule la troublait beaucoup. Depuis son agression, elle ne parlait plus ouvertement avec Madeleine. Celle-ci ignorait même ce que sa nièce avait ressenti à Expo Québec. Valérie faisait comme si cela n'avait été qu'un mauvais rêve. Et cette attitude inquiétait sérieusement Madeleine.

Quand elle en avait parlé avec Rosaire, celui-ci lui avait suggéré de laisser décanter. Il est vrai que Valérie n'était pas du genre à étaler ses problèmes et ses peines spontanément. Elle aimait plutôt interioriser les choses et les événements avant d'en parler.

Mais cette fois-ci, Madeleine avait un mauvais pressentiment. Valérie niait, refusait la réalité et elle renforcerait peut-être encore sa carapace.

Des fois, elle me fait peur, pensa Madeleine, alarmée. J'aurais préféré qu'elle crie, qu'elle pleure, que ça sorte !

Rosaire lui avait dit : « Tu n'y peux rien pour l'instant. Laisse le temps faire son oeuvre ». Et elle avait fait confiance à Rosaire, une fois de plus.

Madeleine ne pouvait s'empêcher de souhaiter que Valérie trouve une âme soeur, comme elle avait trouvé Rosaire. C'était bon d'avoir confiance en quelqu'un, de savoir que quoi qu'il arrive, quoi qu'on fasse ou pense, l'amour de l'autre reste indéfectible. Mais Valérie se

permettrait-elle ce cadeau ?

— Valérie, je ne joue pas les entremetteuses, avait continué Madeleine. Mais je trouve dommage que tu te refuses la possibilité d'avoir des amis.

— Je n'ai jamais eu d'amis. On ne m'a jamais laissé le temps ni le loisir de m'en faire.

Et les yeux de Valérie se mouillèrent. La jeune femme reniflait et ne semblait pas réaliser qu'elle pleurait. C'est comme si les vannes étaient ouvertes après être restées enrayées pendant des années et que tout le système de fermeture déraillait, sans contrôle.

— Il n'y a que toi qui est mon amie. Et Rosaire aussi.

— Je sais, ma douce. Je sais.

Madeleine n'osait pas intervenir davantage. Elle sentait que Valérie avait fait une brèche dans son armure et elle voulait la laisser dire à son rythme, sans la brusquer.

— Je suis si fatiguée. J'aurais le goût que ce soit ma fête à moi, demain. Et qu'on fête mes cinq ans, comme Marie-Ève, que je puisse tout recommencer. Je suis si fatiguée.

— Je comprends, Valérie. Mais, tu dois réapprendre à faire confiance. Les gens francs et beaux, il y en a ! Et si tu veux, il y en aura autour de toi.

— Facile à dire. S'ils existent, ils me fuient comme la peste !

Madeleine percevait Valérie comme une gamine apeurée. Pourtant, elle se devait de lui dire ce qu'elle pensait. Parfois, il y avait des mots qu'il fallait dire, même si on savait, avant de les prononcer, qu'ils pouvaient perturber grandement. Madeleine aimait trop Valérie pour esquiver son devoir.

— Es-tu certaine Valérie que ce sont les gens qui te fuient ? N'est-ce pas plutôt toi, qui fuit ?

Les pleurs de Valérie redoublèrent. Pas plus bruyants toutefois, mais plus intenses, accompagnés d'une souffrance blanche, inscrite sur son

visage.

— Je n'ai rien à donner, tu le vois bien. Tous ceux que j'aime disparaissent de ma vie et ils emportent chacun leur tour, une partie de moi. J'ai l'impression que bientôt, je ne serai plus rien.

— Ne dis pas ça ! Je t'interdis de te punir pour des actions dont tu n'es pas responsable. Tu as un coeur d'or, Valérie, tu donnes de ton temps, de toi-même sans compter. Tu es intelligente, tu sens les choses et les événements avec le coeur.

Tu es une compagne adorable car tu vis intensément Valérie. Mais tu n'as pas le droit d'arrêter de croire aux gens. Sinon, c'est toi que tu tueras.

Soudain, Valérie cessa de pleurer, instantanément. Un souvenir fugace de sa mère revint flotter dans sa tête. Valérie avait 11 ans. Au retour de l'école, une image désolante l'attendait toujours. Elle revoyait sa mère, les coudes appuyés sur la table sale et encombrée, en pleurs, les cheveux hirsutes emmêlés dans ses doigts, les vêtements toujours négligés, chaque jour davantage.

Sa mère était malade, triste et désabusée. Valérie prenait la maison en mains : les courses, les repas, le ménage. Elle maternait sa mère, la consolait, la couchait, la bordait, se préparait une bouchée qu'elle finissait par manger du bout des lèvres, toute seule, sans faim. Le souvenir s'estompa et Valérie chassa le désespoir qui cherchait à l'envahir.

— Vincent m'a dit que j'aurais besoin d'une thérapie.

La jeune femme se leva et prit le tisonnier pour attiser le feu. Les flammes montaient insolentes dans l'âtre, crépitant joyeusement dans des pirouettes d'étirements jaunes et rouges.

Valérie aimait cette chaleur outrée qui rougissait ses joues et lui donnait envie de tendre la main pour caresser tant de chaleur grisante.

— Tu sais Mado, c'est vrai que j'ai peur. Jean-Pierre me trouble et je ne voudrais pas. J'aimerais pouvoir affirmer que je n'ai plus besoin d'homme dans ma vie. Mais j'en suis incapable. Et cette attirance que j'éprouve envers cet homme me déstabilise.

Madeleine se sentait bercée par les mots qu'elle venait d'entendre.

Le coeur de Valérie n'était pas éteint. Il étouffait peut-être, par manque d'oxygène, mais il trouverait le moyen de s'élancer à nouveau pour renaître.

— Tu ne dois pas avoir peur. Laisse-toi le temps d'apprivoiser tous les changements de ta vie. Fais-toi confiance, Valérie. Sois douce avec toi-même. La vie nous apporte toujours ce qu'on doit vivre. Laisse-toi un peu guider par les événements de ta vie. Ils ne sont pas là pour rien. C'est comme les gens. Ceux qui passent dans notre vie n'y apparaissent pas sans raison d'être.

Valérie s'approcha de Madeleine qui était sagement assise sur le divan. Elle s'agenouilla devant celle-ci, posa la tête sur ses genoux, ferma les yeux et se détendit. Pendant que Madeleine, silencieuse, lui caressait les cheveux, tout doucement, Valérie continua ses confidences.

— Tu as raison, Mado. Tu as toujours raison.

Valérie repensa à cette autre réflexion que lui fit Vincent : « Vas-tu traîner tes bibittes toute ta vie et les repasser à notre fille ? » Puis, elle ajouta, pour Madeleine cette fois :

— Tout le monde s'accorde à dire que je dois changer.

— Tu dois changer pour toi, Valérie, si tu n'es pas bien comme tu es. Pas parce que les autres te disent que tu dois le faire.

— Crois-tu que Marie-Ève saura être plus confiante que moi dans la vie ?

— Mais bien sûr, ma douce. Marie-Ève est entourée d'amour et c'est l'essentiel, tu verras. Et toi, sous peu, tu reprendras le contrôle de ta vie. Ta peur disparaîtra et tu vas connaître à nouveau, la confiance.

— J'aimerais te croire, Mado.

— Crois-moi, ma douce. Crois-moi.

Les cinq ans de Marie-Ève

Le lendemain matin, Valérie se leva tôt. Elle prit un long bain arrosé d'algues et se laissa aller au bien-être que lui procurait cette eau chaude apaisante.

Aujourd'hui, Marie-Ève fêtait ses cinq ans. Valérie devait partir avec la fillette jusqu'à l'heure du dîner. Madeleine avait insisté pour décorer la maison avec Rosaire puis préparer le dîner qu'avait choisi Marie-Ève.

— Prends l'avant-midi avec Marie-Ève, lui avait-elle dit. Payez-vous une virée du tonnerre.

— Tu es certaine que tu ne souhaites pas que je t'aide ? C'est beaucoup de préparation.

— Non, Valérie. Laisse-nous ce plaisir.

Ainsi, Valérie avait prévu d'aller déjeuner Chez Mikes, de faire une visite au Musée qui présentait une exposition de sculptures et de photos de chats, qui plairait assurément à Marie-Ève. Puis elles iraient au parc toutes les deux, prendre une collation et s'amuser.

Elle avait fait un mensonge pieux à Marie-Ève, lui expliquant que même si c'était son anniversaire vendredi, à cause des clients de l'auberge, on la fêterait le samedi. Après une petite déception d'usage, Marie-Ève avait accepté le compromis. Si bien que leur arrivée à la maison devait être une surprise complète puisque les invités seraient sur place, mais bien cachés pour assurer la surprise.

Quand Valérie sortit du bain et qu'elle revint dans sa chambre pour s'habiller, Marie-Ève était assise sur son lit, l'air un peu penaud.

— Bonjour ma puce.

— Dis Mamichou, demanda-t-elle aussitôt, redis-moi encore pourquoi papa ne sera pas là à ma fête.

— Il a un voyage de prévu depuis très longtemps. Il n'a pas pu l'annuler. Il t'appellera pour te souhaiter bonne fête et viendra te chercher la semaine prochaine, pour trois jours.

Valérie détestait avoir à mentir à Marie-Ève. Mais dans l'organisation de son voyage, Vincent avait oublié que c'était l'anniversaire de sa fille le 27 septembre. Ils avaient donc convenu ensemble de ne pas lui dire la vérité pour ne pas lui faire de peine.

— Va vite t'habiller, Marie-Ève. On va déjeuner au restaurant ce matin, tu te rappelles ?

— Oh oui ! c'est vrai. J'y vais. Je serai prête dans pas longtemps.

— OK !

Après une matinée bien chargée et très agréable, Valérie et Marie-Ève revinrent à la maison. Quand elles entrèrent par l'avant, une ruée de petits pieds joyeux les accueillirent et tout ce petit monde s'écria :

— Bonne fête, Marie-Ève !

Marie-Ève immobile sur le palier du salon, la bouche ouverte et les yeux ronds comme des billes, était plus que surprise. Elle se retourna vers Valérie :

— Mais tu m'avais dit...

— Et oui ! On en dit des choses, ajouta Valérie, en riant.

Et l'enfant se mit à courir vers tous ses amis, embrassa Madeleine et Rosaire toute excitée et fut très heureuse de voir le visage rayonnant de Jean-Pierre. Tant de joie exprimée faisait plaisir à voir.

La maison avait revêtu ses couleurs de fête. Plein de guirlandes, de ballons et de chapeaux s'étiraient partout sur les murs et les poutres du plafond, en bouquet de cinq. Une grande banderole dorée face à la porte du salon lançait ce souhait : « Joyeux anniversaire Marie-Ève » et était entourée d'innombrables 5.

Il y avait plein de joie à travers tout ce maquillage de fête. Même Valérie était subjuguée de l'opulence et de l'effervescence qui se profilaient autour d'eux. Les enfants se mirent à chanter spontanément, faisant une ronde autour de Marie-Ève :

« Chère Marie-Ève, c'est à ton tour, de te laisser parler d'amour.
Chère Marie-Ève, c'est à ton tour de te laisser parler d'amour. »

La fête battit son plein pendant plusieurs heures. Avec quatre adultes et six enfants, les rires, les cris et les chants firent vibrer la maison comme jamais. Les cadeaux étaient nombreux et tous plus différents les uns les autres.

Tout y passa : du casse-tête au livre-cassette, en passant par le Ya-Ki, la corde à danser ou le petit bracelet porte-bonheur. Marie-Ève s'extasiait autant devant les cartes d'anniversaire que devant les cadeaux eux-mêmes.

Madeleine et Rosaire lui offrirent un atelier complet de bricolage comprenant un nécessaire à bijoux, à poterie, à collants. Jean-Pierre lui avait apporté un livre intitulé : « Que faire, que dire, que croire ? » ainsi qu'une boule magique pour faire des ombres chinoises aux murs.

Valérie lui avait acheté un baladeur et un assortiment de ses cassettes préférées. Mais lorsque sa mère lui présenta le cadeau que lui avait fait parvenir Vincent, Marie-Ève le regarda comme une pierre précieuse. Une ombre de tristesse passa dans ses yeux et elle s'empressa de l'ouvrir.

— Un Nintendo ! s'écria-t-elle. Un vrai Nintendo, Mamichou ! Je veux qu'on joue, maintenant.

Alors, Rosaire se leva pour aller installer l'appareil sur le téléviseur du salon. Madeleine, Valérie et Jean-Pierre, se retirèrent un peu plus loin, afin de laisser l'espace aux jeunes.

— Le Nintendo de son père vient de battre tous les autres cadeaux, je crois bien, dit amèrement Valérie, malgré elle.

— C'est normal, Valérie, répondit Jean-Pierre. Son père est absent. Son cadeau est un peu comme un ambassadeur.

Valérie le regarda et s'étonna qu'il dise une telle chose. Même si elle savait qu'il avait raison, elle aurait eu le goût d'ajouter plein de remarques désobligeantes au sujet de Vincent, mais les yeux de Jean-Pierre qui la fixaient l'en empêcha.

Il lui sourit et elle répondit à son sourire, pendant qu'un petit pincement au coeur la fit frissonner de satisfaction.

Me voilà aussi émue qu'une adolescente ! se dit-elle.

La fête se continua avec les traditionnels jeux de l'âne, de la chaise musicale et de la pomme dans un bac d'eau. Pour finalement se terminer par un petit spectacle de vingt minutes donné par un clown que Rosaire avait retenu.

Valérie ne s'était pas autant amusé depuis des mois. Elle avait rit, chanté et même dansé avec la même ardeur que les jeunes amis de sa fille. Elle ignorait si la présence de Jean-Pierre ajoutait à ce plaisir. Mais elle décida, de ne pas en tenir compte, et pour une fois, de profiter du moment présent.

À 14h30, tous les amis de Marie-Ève étaient retournés chez eux et la maisonnée avait retrouvé son calme. Les adultes étaient sur la terrasse, à prendre une limonade, pendant que Marie-Ève, au salon, jouait toujours au Nintendo. Jean-Pierre se leva et s'adressant à Madeleine, il lui dit :

— Je crois bien que je vais y aller. J'ai abusé de votre hospitalité.

— Mais non Jean-Pierre, s'entendit dire Valérie. Restez encore un peu.

Madeleine, surprise, tenta de n'en rien laisser paraître. Elle était heureuse de constater que Valérie s'était donné une trêve et elle n'avait aucunement l'intention d'en briser le charme.

— Valérie a raison, Jean-Pierre. Si vous n'avez pas d'urgence, pourquoi ne pas profiter de ce bel après-midi de septembre, avec nous ?

Jean-Pierre regarda Valérie, le visage resplendissant. Que s'était-il passé pour qu'elle lui fasse une pareille invitation ? Le jeune homme était ravi et trop content d'étirer le moment de sa compagnie pour s'interroger davantage. Il accepta.

Une promenade

En fin d'après-midi, alors que Rosaire s'était retiré pour faire une sieste, Madeleine partit faire une tournée à l'auberge, accompagnée de Marie-Ève. Valérie se retrouvant seule avec Jean-Pierre, se sentit un peu gênée.

Son invitation avait comme donné à leur relation un tour nouveau qui l'inquiétait un peu. Mais la simplicité du jeune homme permit qu'aucun malaise ne s'installe entre eux.

— Que diriez-vous d'une petite marche de santé ?

— Que diriez-vous si on se tutoyait, Jean-Pierre ?

— Mais bien sûr. Je nous trouvais un peu moyenâgeux avec notre vouvoiement. On y va ?

— Avec plaisir. Juste un moment que je prenne un chandail.

Et la jeune femme partit vers sa chambre, toute légère, surprise de trouver facile d'être seulement soi-même, sans voir au-delà.

Ils marchaient depuis dix minutes, silencieux tous les deux, quand Jean-Pierre se retourna vers Valérie pour lui dire :

— Je suis heureux que vous acceptiez de me faire confiance.

— N'allons pas trop vite, Jean-Pierre. Je te connais peu, et le moment n'est pas vraiment choisi pour une idylle dans ma vie.

— Je sais Valérie. Je veux juste te dire que je suis bien avec toi. Et que si tu veux, nous pourrions avoir de bons moments ensemble. Rien de plus pour l'instant, si c'est ce que tu désires.

— Merci de me comprendre. Je ne peux rien promettre, tu sais.

— Nous n'en sommes pas là encore. Prenons chaque chose en son temps. C'est tout.

— Parfait. Ça me convient, lui dit-elle en souriant.

— Tu es très belle, quand tu souris.

— Oh non ! S'il te plaît, pas de cela avec moi !

— Pourquoi ? Tu ne sais pas que tu es belle, et même très belle?

Valérie ne répondit pas. Où voulait-il en venir ? Une alerte sonna en elle et elle comprit que ses quelques moments d'abandon lui étaient interdits et qu'elle devait vite se ressaisir. Mais avant que l'engrenage prévu en elle ne se mette en marche, Jean-Pierre lui prit le bras et l'arrêta :

— Valérie, s'il te plaît. Ne te ferme pas. Je t'ai simplement dit ce que j'avais envie de te dire depuis des mois. Quel mal y a-t-il à cela ?

Elle le regarda et vit des yeux si limpides qu'elle en frémit d'émotion. Il est vrai que de tels yeux ne pouvaient contenir que franchise et honnêteté. Beaucoup de tendresse aussi. Valérie n'avait vu de tels yeux dans sa vie, que chez une seule personne : Madeleine. Et elle avait tellement envie de lui faire confiance.

— Restons-en là, Jean-Pierre. Je ne suis pas fâchée. Peut-être ai-je perdu l'habitude des compliments, tout simplement.

— Tu en retrouveras le goût. C'est la crème du coeur et il ne faut pas s'en priver.

Valérie éclata de rire devant cette répartie. Ils continuèrent leur promenade, plus allégé l'un l'autre, puisqu'ils avaient d'ores et déjà établi que leur relation pouvait en être une.

C'est déjà pas mal, se dit Valérie, satisfaite.

En fin de soirée, Valérie se préparait à dormir, ses pensées revenant à la journée magnifique qu'elle venait de passer, quand elle entendit des pleurs venant de la chambre de Marie-Ève.

Elle s'y dirigea vite et vit sa fille, le visage tourmenté qui geignait dans un sommeil agité et qui fit peine à Valérie. Elle s'approcha du lit et se pencha pour caresser Marie-Ève, l'appelant doucement pour qu'elle émerge de son cauchemar :

— C'est rien, ma puce. Doux, doux, tu rêves, Marie-Ève.

L'enfant ouvrit les yeux d'un seul coup. Voyant sa mère tout près

d'elle, elle se jeta dans ses bras et la serra très fort.

— Tout va bien, Marie-Ève, lui dit doucement Valérie pour la rassurer. Tu as fait un mauvais rêve.

— C'était terrible, Mamichou. Papa m'appelait et j'essayais de le rejoindre mais mes jambes bougeaient pas.

— C'est fini, ma puce. Chut, chut.

Et Valérie s'assit sur le lit, enlaçant Marie-Ève et la berça tendrement jusqu'à ce que sa respiration reprenne un rythme normal et apaisé.

— Viens, lui dit Valérie, amène ton lion. Viens dormir avec moi.

Et elles se dirigèrent dans la chambre de Valérie, suivi de Cannelle qui la première, sauta sur le lit, prenant ses aises afin de s'installer pour la nuit. La mère et la fille se blottirent l'une contre l'autre, se laissant bercer par le ronronnement apaisant de Cannelle, déjà endormie.

Oncle Miville se présente à la porte

Deux jours plus tard, toute la petite maisonnée était attablée dans la cuisine et mangeait avec appétit les gaufres maison qu'avait concoctées Rosaire. Ils reparlaient de la fête de Marie-Ève. Il était à peine 9h00 et c'est pourquoi furent-ils tous étonnés d'entendre sonner à la porte avant.

— J'y vais, dit Valérie en se levant et en se dirigeant vers la porte, suivie de Marie-Ève qui sautillait derrière elle, offrant une bouchée de gaufre à Cannelle qui miaulait d'impatience.

Valérie ouvrit la porte et entendit sa fille crier :

— Oncle Miville ! Où est papa ?

Mais Valérie, agressive, attaqua d'elle-même, sans attendre de réponse :

— Vous êtes un peu en avance. Vincent ne devait venir qu'après-demain chercher Marie-Ève. D'ailleurs, où est-il que je lui parle ? Il avait promis d'appeler Marie-Ève pour sa fête et il ne l'a pas fait, évidemment. Ses promesses sont toujours comme lui : extravagante mais éphémère.

Miville blanchit à la suite des derniers mots de Valérie. Il baissa les yeux et Valérie sentit qu'il se passait quelque chose. Elle vit que Miville affichait un malaise évident et que ses mains trituraient un coin de son chandail.

Madeleine apparut derrière Valérie et pria Miville d'entrer. Celui-ci esquissa un faible sourire et suivit les deux femmes à l'intérieur de la maison, pendant que Marie-Ève haussant le ton, demanda à nouveau :

— Mais, où est papa, oncle Miville ?

— Il n'est pas là, Marie-Ève. Je suis venu tout seul.

L'enfant, déçue, vira les talons et laissa les adultes seuls. Les yeux de Miville se voilèrent et Madeleine comprit que la situation n'avait rien de normale.

— Êtes-vous porteur de mauvaise nouvelle, Miville ?

— J'en ai bien peur, Madame Tremblay.

— Qu'est-il arrivé, Miville, parle ! lança Valérie, impatiente.

Mais Miville semblait pris au piège. Il regarda Marie-Ève qui s'était retirée sur le divan avec son baladeur, sûrement un peu déçue de l'absence de Vincent. Miville se tourna vers Valérie, et ajouta, plus bas :

— Il est arrivé un accident à Vincent, Valérie.

Valérie comprit avant même qu'il n'ajoute d'autres explications. Vincent était parti avec Miville et quelques autres amis, faire la descente en canot de la Rivière Rouge. Il lui en avait amplement parlé pendant son retour d'Expo Québec.

Il était très emballé et même surexcité, expliquant qu'il attendait cette aventure depuis des années. Mais à voir Miville, Valérie sentait que tout ne s'était pas passé comme Vincent l'avait espéré.

— Il vaudrait mieux soustraire Marie-Ève de cette conversation, annonça Madeleine. Je l'emmène à l'auberge, Valérie.

— Non, Madeleine, répondit Rosaire qui venait de les rejoindre. Reste ici. Je m'en occupe.

— Venez Miville. Allons à la cuisine. Une tasse de café chaud vous fera du bien.

Valérie regarda Miville et la tristesse qu'elle voyait dans ses yeux disait bien davantage que tous les mots qu'il aurait pu dire. Miville et Vincent étaient des amis depuis toujours. Quand elle avait connu Vincent, il lui avait présenté Miville très tôt, car il faisait partie de sa vie, lui avait-il expliqué. Et aujourd'hui, l'abattement de Miville prouvait que c'était réciproque.

C'est devant un café que Miville, les mains accrochées à sa tasse comme à un bouée, commença à raconter son histoire. Hier en fin de journée, alors qu'ils descendaient l'un des plus tortueux rapides, Vincent s'était retourné vers le canot arrière pour dire quelque chose à Miville et il ne vit pas la branche basse qui émergeait de l'eau et qui l'assomma du coup.

Il tomba hors de l'embarcation et disparut dans les rapides. L'équipe prit plusieurs minutes à immobiliser leurs canots et à revenir au point de chute. Mais ils ne virent rien, ni au fond, ni ailleurs. Ils le cherchèrent pendant des heures, attendant l'aide des secouristes et des policiers déjà alertés.

La Sûreté du Québec avait fait des recherches jusqu'à la tombée de la nuit, mais sans résultat. C'est ce matin à l'aube, qu'on avait retrouvé son corps, qui flottait à peu près à l'endroit où il avait plongé, emprisonné dans des lierres aquatiques qui le retenaient.

— Mais n'avait-il pas une ceinture de sécurité ? demanda Madeleine.

— Oui, évidemment, mais le choc de la chute l'a fait remonter par dessus la tête de Vincent. On avait retrouvé la ceinture, non loin de là. C'est le poids de son corps, gorgé d'eau qui l'a fait surgir à la surface. Du moins, c'est ce que les secouristes nous ont expliqué.

Miville était épuisé. Plus il parlait, plus sa voix faiblissait. On entendait à peine un filet de voix maintenant, et cela semblait lui demander une énergie surhumaine pour la propulser hors de sa bouche.

Ses mains tremblaient et son dos se courbait à vue d'oeil. Valérie avait croisé ses bras autour de son tronc, comme pour se protéger contre quelque mauvais souvenir. Elle soupira et enfouissant son visage dans ses mains, s'écria :

— Mais est-ce que ça finir un jour !

Tout allait trop vite. Valérie avait peine à réaliser que Vincent, celui-là même qui était la source de sa colère et de ses piques quelques instants plus tôt, avait quitté la vie. Vincent était mort.

Abasourdie, elle répétait ces mots dans sa tête, pour bien réaliser l'exactitude de la situation. Sa fille n'avait plus de papa. Marie-Ève était à son tour abandonnée par son père, tout comme Valérie l'avait été elle-même. Le destin des uns influait sur celui des autres : les vases communicants.

À penser qu'elle devrait annoncer une telle nouvelle à Marie-Ève, le coeur de Valérie s'étreignait dans sa poitrine. Elle avait mal. Une grosse boule commença à se faire un chemin, de son coeur à sa gorge et il semblait à Valérie que l'air se raréfiait.

Elle se leva brusquement, ce qui fit sursauter Madeleine. Cette dernière leva un regard inquiet vers Valérie. Miville sembla sortir de sa torpeur :

— Quand ils ont amené le corps de Vincent, dit Miville plus fortement, je suis venu ici, aussitôt. Tu devais être avertie tout de suite et je ne voulais pas que ça se produise par téléphone. Ils m'ont donné ces noms et ces numéros de téléphone que tu dois contacter aujourd'hui.

Il s'arrêta de parler, essoufflé et tout pâle.

Valérie le regarda et lui dit :

— Merci Miville. C'est chic de ta part.

Celui-ci la regarda et lui fit un sourire qui tenait davantage de la grimace mais qui semblait sincère.

Il ne m'a jamais aimé, pensa Valérie. Pourtant, il a eu cette considération pour moi, pour Marie-Ève aussi.

— Marie-Ève ! dit Valérie tout haut.

Et la jeune femme tourna ses yeux affolés vers Madeleine, semblant chercher une solution qui ne lui apparaissait pas évidente.

— Nous lui annoncerons ensemble, Valérie, ne t'inquiète pas.

Puis, se tournant vers Miville, dont les épaules sursautaient et qui laissait libre cours à son chagrin, Madeleine posa les deux mains sur ses épaules et lui parla doucement :

— Miville, mon garçon, vous allez d'abord venir prendre un bon bain et dormir quelques heures. Vous êtes épuisés. Avez-vous faim ?

— Non, merci Madame Tremblay, dit-il péniblement, dans un grand soupir. Je ne pourrais rien avaler.

— Allons, venez jeune homme, suivez-moi, dit-elle fermement. Je lui donne le Motel #9, Valérie, c'est le plus tranquille derrière les arbres.

Et Valérie se retrouva seule.

Je ressens une grande tristesse. Pourtant, je n'aimais plus Vincent, et probablement depuis des années déjà. Mais je n'ai jamais souhaité qu'il meurt ! J'ai souvent dit que je voulais qu'il disparaisse de nos vies, mais jamais de cette façon-là ! J'aurais tant voulu que Marie-Ève connaisse la joie d'une relation avec un père. Il faut un père à un enfant. Qu'importe comment il est, l'essentiel c'est qu'il existe, qu'il soit là.

Valérie ferma les yeux et se revit alors qu'elle avait à peine 8 ans. Elle revenait de l'école. Sa mère terminait la permanente de ses cheveux et l'odeur forte du peroxyde était encore très vive à la mémoire olfactive de la jeune femme. Sa mère se lavait les cheveux, à l'évier de la cuisine. Elle n'avait pas pris la peine de se retourner et lui avait appris, de butte en blanc, sans aucune préparation :

— Ton père est parti. Ils nous a quittés pour toujours. Il ne reviendra jamais.

Valérie était alors entrée dans sa chambre et s'était approchée de la commode où des photos de sa mère, de Philippe, de son père et d'elle-même reposaient dans plusieurs cadres roses.

Elle avait pris celui de son père et l'avait lancé rageusement contre le mur. La vitre s'était fracassée et alors qu'elle voulait prendre la photo pour la détruire, elle s'était coupée les doigts et s'était mise à saigner abondamment.

Ses cris et ses pleurs avaient alerté sa mère. Valérie se souvint que les bras de celle-ci avaient été particulièrement chaleureux et rassurants à cet instant. Mais aucune parole n'avaient été échangée, du moins Valérie n'en avait aucun souvenir. Elle ne revit jamais son père qui semblait avoir quitté la ville. Il ne chercha jamais à les revoir, ni à dire où il était.

Le réconfort de Jean-Pierre

D'à travers le brouillard de ses souvenirs, Valérie entendit son nom lancé avec tendresse et douceur. Elle ouvrit les yeux et vit Jean-Pierre sur le seuil de la cuisine.

— J'ai frappé, mais il n'y avait pas de réponse. Madeleine vient de me dire ce qui se passe.

Il s'approcha et toucha sa joue toute humide du doigt, comme pour prendre part à sa peine, refusant qu'elle demeure encore seule dans ce pénible moment.

— Viens, Valérie. Viens dans mes bras.

Et il la prit par la main, l'attira à lui et docilement Valérie se blottit contre lui, laissant ses bras l'étreindre doucement et ses larmes mouiller son épaule, cavalièrement.

Pendant quelques instants, Valérie se laissa aller, sans questions, sans recherche de réponses, simplement comme un être troublé qui réagit comme il peut à l'agression des sentiments qui l'assaillent. Elle n'avait plus de défense, était complètement à découvert, et laissait la vie régir son corps et sa tête, pour la première fois depuis des dizaines d'années.

Après ce trop plein jaillissant, Valérie se sentit mieux et un calme étrange l'enveloppa. Elle ne bougea pas, goûtant encore la sécurité que lui procurait la proximité de Jean-Pierre. Puis, elle continua sa réflexion, mais à voix haute cette fois-ci, acceptant en lui, un témoin à sa vie :

— Je crois que je pleure davantage sur moi-même que sur Vincent. Je trouve ça un peu scandaleux dans les circonstances.

Jean-Pierre ne répliqua pas, mais caressa de sa main le dos de Valérie, comme un geste de complicité et de compréhension toute simple. La jeune femme continua, confiante :

— J'aurais tant voulu que Marie-Ève ne vive pas tout cela, elle aussi. J'aurais voulu la protéger et tu vois, le destin a forcé nos vies et s'est installé, malgré nous, comme il l'avait prévu. C'est trop injuste. Il faut que ça cesse, je n'en peux plus !

Puis, Jean-Pierre se recula un peu pour prendre le visage de Valérie entre ses deux mains et la regarder dans les yeux.

— Tu as beaucoup de choses à me dire, Valérie. Je veux partager tout ce qui te fait tant mal. Tu ne peux pas garder pour toi, toute cette souffrance.

— C'est probablement vrai. Mais pour l'instant, il faut que je m'occupe de Marie-Ève. Je crois que c'est le moment le plus difficile de ma vie. Je sais qu'elle aura mal et je dois tout lui dire. J'ai la mission d'un bourreau.

— Je sais.

Valérie le regarda et baissant les yeux, elle lui dit, tout bas :

— Merci, Jean-Pierre.

— Ne me dis pas merci. Surtout pas. J'ai besoin d'être ici, avec toi, probablement plus que toi.

Madeleine entra à cet instant dans la cuisine. Elle regarda les deux jeunes gens et leur sourirent, simplement.

— Miville dort comme un bébé. Je n'ai même pas eu le temps de fermer les stores qu'il était endormi, complètement épuisé, le pauvre !

Puis, se tournant vers Valérie, Madeleine lui demanda :

— Tu es prête, Valérie ?

— Peut-on vraiment être prête pour un moment pareil ?

— Non, ma douce, jamais. Mais il le faut.

— Tu veux que je reste, Valérie ? demanda Jean-Pierre, inquiet.

— Non, vaut mieux pas.

Et le long regard reconnaissant qu'elle lui coula en dit long sur ce qu'elle ressentait. Jean-Pierre s'approcha et lui donna un baiser sur le front avant de quitter les deux femmes qui sortirent par derrière, pour aller retrouver Marie-Ève qui désher bait le jardin avec Rosaire.

Comment Marie-Ève réagira-t-elle ?

Marie-Ève leva les yeux et aperçut Valérie et Madeleine qui s'approchaient.

— Mamichou, lança-t-elle, on aura nos tomates rouges pour le ketchup en fin de semaine. C'est Rosaire qui l'a dit !

Celui-ci leva un regard sur Madeleine et courroucé, il comprit toute l'ampleur de la situation. Il prit son mouchoir, s'épongea le front et dit à Marie-Ève :

— Allons nous reposer un peu, jeune fille.

Et le petit groupe s'installa dans la grande balançoire, Marie-Ève juchée sur les genoux de Valérie qui avait peine à lui sourire et cherchait le moyen d'annoncer la mort à une enfant de 5 ans. Elle prit une profonde respiration et commença doucement :

— Ma puce, ton papa a eu un gros accident.

Alertée par la gravité du ton de sa mère, Marie-Ève leva les yeux vers Valérie. Celle-ci n'attendit pas davantage et lui raconta toute la vérité, comme Miville leur avait appris, une heure plus tôt.

Plus Valérie ajoutait les éléments de l'histoire, moins Marie-Ève ne bougeait. Mais son visage se durcissait un peu plus à chaque ajout, la consternation passait dans son regard et quand Valérie eut épuisé tous ses moyens d'amenuiser l'horreur, Marie-Ève se leva d'un bond.

Et debout sur le marche-pied de la balançoire, les deux mains sur les hanches, elle cria au visage de sa mère, comme une furibonde :

— Je le savais. Dans mon rêve, il m'appelait. Il avait besoin que je l'aide. Mes jambes bougeaient pas, mais toi tu aurais pu l'aider, mais t'as rien compris !

Et l'enfant se mit à pleurer, à gémir, à taper du pied, à refuser l'inéluctable. Valérie était muette d'étonnement. Elle se rappela le cauchemar de sa fille, la veille, mais elle ne comprenait pas ce que voulait dire Marie-Ève. Quant à Madeleine et Rosaire, ils étaient encore plus éberlués. Il y avait un inconnu à leur équation. Puis, la dernière tirade de Marie-Ève, lancée avec fureur, les glaça

d'impuissance :

— Tu m'avais dit que mon papa allait toujours être mon papa. Tu m'as menti.

— Mais... je ne savais pas, ma puce...

— Tu sais jamais rien. C'est à cause de toi qu'il est mort. Il était trop malheureux. Tu lui as fait de la peine. Et il s'est noyé.

Valérie était paralysée, presque en état de choc. Elle entendit à peine Madeleine répondre à sa fille.

— Non, Marie-Ève. Ce n'est pas la faute de ta maman. Ton papa est mort dans un accident.

Le regard de Marie-Ève qui se tourna vers Madeleine, avait quitté la colère et affichait maintenant un profond désarroi.

— Non. Mon papa est mort parce que... parce que...

Puis, son corps se raidit et se retournant vers Valérie, les yeux étincelants et plein de larmes, elle lui jeta comme du fiel :

— Pourquoi c'est pas toi qui est morte ?

Et elle s'enfuit comme une furie, laissant là les adultes sidérés et Valérie pantelante d'épouvante.

— Mon Dieu ! Elle veut que je sois morte, lança-t-elle stupéfaite d'horreur.

— Mais non, Valérie, intervint pour la première fois Rosaire. Elle crie sa douleur. Les mots n'ont pas de sens pour elle.

— C'est vrai Valérie, ajouta Madeleine. C'est la souffrance, le chagrin qui lui dicte ces mots. Tout ce qu'elle voit, c'est qu'on lui a enlevé son père et il lui faut un coupable. Elle ne comprend pas.

Valérie était pâle et courroucée. Plus rien n'avait de sens. Sans l'amour de sa fille, plus rien n'existait pour elle. Et c'est une douleur incommensurable qui lui tenaillait le coeur et la faisait étouffer.

Rosaire se leva et mettant sa grosse main sur la tête de sa nièce, lui

dit de sa voix la plus douce :

— Je vais lui parler, Valérie. Laisse-moi faire.

Incapable de réagir, Valérie ne fit que regarder Rosaire avec dans les yeux une telle souffrance qu'il la prit dans ses bras et la serra tendrement.

— Aie confiance, Val. Ce n'est que passager. Crois-moi.

Et il partit vers la maison, tel un chevalier mordant dans le défi de sa conquête.

Valérie était terrassée. Ces pénibles moments lui renvoyaient au visage toute son enfance et les cauchemars qu'elle y vécut. Tous la fuyaient maintenant, portaient l'un après l'autre : son père, son frère Philippe, sa mère et maintenant Vincent, le père de sa fille.

Valérie se sentait enlisée dans une boue étouffante, sans issue. Et rien ni personne ne semblait pouvoir l'en extirper. Elle éclata en sanglots, comme si un déluge cherchait à surgir et à l'engloutir toute entière. Elle avait l'impression qu'elle ne pourrait jamais cesser de pleurer, qu'elle finirait peut-être noyée elle-même, par ses propres larmes.

Les heures qui suivirent furent nébuleuses pour Valérie. Elle se souvenait toutefois de Madeleine qui s'approchait de son lit, alors qu'elle s'y était réfugié, comme on ressent un vif désir de plonger aux sources. Alors que Valérie était allongée, repliée sur elle-même dans la position du fœtus, Madeleine lui dit :

— Marie-Ève s'est enfin calmée. Elle dort maintenant. Rosaire est resté près d'elle. Comment te sens-tu, ma douce ?

— Je ne sais pas.

— Jean-Pierre vient d'appeler. Il était inquiet. Il m'a dit de te dire qu'il ne quitte pas l'auberge, que si tu veux le voir, tu n'as qu'à le prévenir, il viendra.

— ...

— Repose-toi, Valérie. Je ne serai pas loin si tu as besoin de moi.

Comme Madeleine se préparait à quitter la pièce, Valérie bougea sur le lit.

— Madeleine ?

— Oui.

— Quand il nous a abandonné, ma mère l'aimait-elle encore ?

Madeleine sursauta. Il y a des années que Valérie n'avait pas parlé de son père, le dénommant « il », sèchement, comme toujours. Madeleine s'assit sur le lit, près de Valérie qui la regardait, le regard implorant.

— C'est difficile à dire, Val. Mais je ne crois pas, répondit Madeleine, mal à l'aise. Il y avait plusieurs années que ton père jouait aux cartes, aux courses et qu'il perdait beaucoup d'argent. Il avait beaucoup changé pendant toutes ses années. Vous étiez très endettés.

Il tentait de cacher cela à ta mère, allant dans les banques, chez les bookmakers. Mais un jour, ta mère apprit le pot aux roses. On l'avait appelé et on l'avait menacée. Elle a eu peur et c'est alors qu'elle m'a mise au courant.

C'était difficile pour ta mère. Il disparaissait plusieurs jours, sans donner de nouvelles. Elle était toujours seule, avec très peu d'argent et elle devait se débattre avec les créanciers. Ta mère était fragile, démunie, apeurée.

— Ça n'a jamais été ton cas, Madeleine. Tu as toujours été une femme forte.

— Ta mère a beaucoup souffert, Valérie. Et c'est toi et Philippe qui l'empêchaient de sombrer. Elle a commencé à faire ses dépressions à l'hiver 1965. Je m'en souviens très bien car c'est l'année où Madame Tremblay est morte. C'est cette année-là qu'elle a commencé à faire des ménages, la nuit. Mais c'était trop pour elle.

Valérie ferma les yeux. Madeleine ignorait si elle voulait clore l'échange ou si elle replongeait dans le passé, pour retrouver des éléments qui lui manquaient. Elle se préparait à quitter la chambre pour ne pas nuire au calme de sa nièce quand Valérie la retint par un geste.

— Madeleine ?

— Oui, ma douce ?

— Tu as été et tu es encore une mère pour moi. Je t'en remercie.

— Valérie, tu es notre soleil à Rosaire et à moi. Et depuis de nombreuses années. Repose-toi maintenant. Je ne serai pas loin.

Bouleversée, Madeleine quitta la chambre de Valérie. Elle se dirigea vers celle de Marie-Ève. Rosaire était allongée tout contre la fillette. Elle s'approcha du lit et lui chuchota :

— Rosaire, tu dors ?

Il se retourna et lui sourit.

— Elle a tellement pleuré qu'elle était complètement à plat. Je me suis couchée avec elle et elle s'est endormie.

Rosaire se releva, remonta la couverture de Minnie sur Marie-Ève, tout doucement pour ne pas l'éveiller. Ils sortirent de la chambre sans bruit.

— Que de souffrances dans une si petite journée, se plaignit Madeleine.

Rosaire entoura de son bras la taille de Madeleine et lui donnant un baiser sur les cheveux, il ajouta :

— Et Valérie, ça va ?

— Je crois que oui. Mais j'ai bien l'impression que notre petite famille aura besoin de nous désormais.

— À qui le dis-tu ! répondit Rosaire, songeur.

Une escapade

Marie-Ève fuyait Valérie. Toutes les tentatives de rapprochements de la jeune femme s'étaient soldées par un échec retentissant. Valérie avait comme perdu le fil lui permettant de rejoindre sa fille. Celle-ci jouait au Nintendo mais sans jamais réussir à finir un seul tableau, comme si le jeu lui-même n'avait aucune importance mais que Marie-Ève espérait que Mario Bros. lui permettrait de rejoindre son père.

La détresse de sa fille tourmentait Valérie. Elle aurait tellement voulu pouvoir anéantir cette noirceur et cette rage qu'elle lisait dans ses yeux. Ou si au moins elle avait pu la serrer dans ses bras et bercer son chagrin pour que l'enfant sache qu'elle n'était pas seule. Mais Marie-Ève esquivait tout contact physique avec elle.

Alors que Valérie s'était assise au salon, tout près de Marie-Ève, celle-ci se leva et se dirigea vers l'escalier, refusant même que Valérie soit à proximité.

— Si on allait prendre une crème glacée, Marie-Ève ?

— Non, merci, répondit l'enfant.

— Ma puce ? Ne reste pas toute seule. Viens.

— Non. Je vais trouver Cannelle. Elle dort sur mon lit.

Et Marie-Ève grimpa les marches sans hâte, mais sans se retourner. Quand Madeleine apparut dans la porte, elle entendit un grand soupir triste et remarqua le visage désabusé de Valérie.

— Ça ne va pas mieux avec Marie-Ève ?

— C'est le moins qu'on puisse dire, Mado. Elle me fuit comme si j'avais la peste.

— Le temps arrange bien des choses, Valérie. Sois patiente.

— Mais elle souffre tellement ! Et elle refuse que je l'aide. Elle m'en veut terriblement. Et je n'y peux rien. Comment puis-je me défendre contre un mort béatifié ?

Madeleine ne répondit pas. Elle savait que Valérie tentait de garder

la tête hors de l'eau et que ses efforts lui étaient pénibles, surtout avec la froideur de Marie-Ève qui perdurait, cruellement.

— Jean-Pierre s'en vient. Il veut t'emmener souper.

— Je ne crois pas que ce soit une très bonne idée.

— C'est une excellente idée, au contraire. Et tu le sais très bien. Ce n'est pas avec l'acharnement que tu gagneras Marie-Ève. Va avec Jean-Pierre.

Sur ces entrefaites, Jean-Pierre sonna et Madeleine alla lui répondre.

— Elle fait des manières, Jean-Pierre.

Le jeune homme s'approcha de Valérie et lui caressant la joue, il lui sourit.

— J'ai une surprise pour toi. Je te vole.

— Je ne pense pas que ce soit le bon moment, tu sais...

— Aucune défaite ne sera tolérée, Madame. Vous me suivez. C'est un ordre !

Valérie, amusée malgré tout, se demandait bien quelle surprise il lui réservait. Mais elle n'avait pas le coeur aux devinettes.

— Où m'emmènes-tu ?

— C'est une surprise ! Allez, viens.

La prenant par la main, il la tira derrière lui et Valérie, attrapant un chandail sur une chaise près de l'entrée, le suivit à l'extérieur, intriguée.

— Je ne t'emmène pas au restaurant car ton rôle d'aubergiste prend souvent le dessus et tu essaies toujours de comparer, d'évaluer, de juger.

— Ah, tu critiques l'aubergiste, maintenant ! Dis-moi où nous allons.

— Je t'emmène dans un endroit merveilleux où je t'aurai tout à moi, sans interférence.

Le fleuve miroitait au soleil et on voyait danser sur sa surface de couleurs lumineuses en bataille. Ils dépassèrent Saint-Fidèle et Valérie devint de plus en plus curieuse. Puis, le paysage se succéda toujours plus merveilleux. Valérie réalisa encore une fois combien elle aimait Charlevoix.

Port-au-Saumon, Port-au-Persil, Saint-Siméon, tous ses villages pittoresques qui l'émouvaient toujours. Quand Valérie réalisa qu'ils roulaient depuis plus de trente minutes, elle vit une petite indication annonçant « Baie-des-Rochers ». Jean-Pierre ralentit avant de klaxonner, pour saluer un vieil homme, la pipe à la bouche.

— C'est Monsieur Albert, lui expliqua Jean-Pierre. Je n'ai jamais compris son nom de famille car il a toujours la pipe au bec, allumée ou éteinte. Mais je viens ici depuis mon arrivée. J'y achète des oeufs frais, du lait et de la crème d'habitant. Une vraie merveille ! Et il m'a fait découvrir ce lieu magique, unique. C'est cet oasis que je veux partager avec toi, aujourd'hui.

Puis, Jean-Pierre bifurqua à droite. Ils s'engagèrent sur une terre cultivée de part et d'autres d'une petite route étroite et rocailleuse. Jean-Pierre arrêta l'auto sur le bord de la chaussée. Il la regarda, le sourire aux lèvres avec dans les yeux, un petit quelque chose de coquin.

— Viens voir mon paradis. On doit faire quelques pas, l'auto ne peut se rendre plus loin.

Valérie sortit de la voiture et l'air salin chatouilla ses narines. Profondément intriguée, elle prit les devants sans attendre son compagnon. Elle vit le fleuve en contrebas mais ce qui lui sauta aux yeux n'avait nulle pareille.

Elle pénétra dans une espèce de caverne à ciel ouvert. De hautes falaises rocheuses s'élevaient en demi-cercle, majestueuses. On se demandait s'il n'y avait pas une partie des Appalaches qui s'était perdue ici, il y a des millénaires.

Pris en étau dans ce canyon particulier, un petit ruisseau semblaient donner la direction de la baie, pour mieux admirer le fleuve dans toute sa splendeur. L'embouchure étroite de ses rochers donnait une visée réduite du fleuve et la Rive Sud au loin semblait toute proche à la fois. Le jeu d'ombre et de lumière sur les rochers et sur le fleuve

donnaient un caractère éthéré à ce tableau.

Le souffle coupé, Valérie buvait ce spectacle avidement. Jean-Pierre s'approcha d'elle et entoura sa taille de ses bras, tout doucement.

— Voici mon paradis magique !

— Quelle merveille, s'exclama Valérie. Comment ai-je pu ignorer ce site extraordinaire ?

— C'est le hasard qui m'a fait le découvrir. Mais je le trouve paradisiaque. Et cette petite île que tu vois, on peut y accéder à marée basse. Attends-moi quelques minutes, je reviens.

Jean-Pierre retourna à la voiture et en ressortit une glacière, que lui avait prêtée sa complice, Madeleine. Il s'approcha d'une immense pierre plate, près du ruisseau et installa le pique-nique champêtre : du pâté de foie gras, une terrine de lièvre aux noisettes, des champignons farcis, des feuilletés aux asperges, des petites quiches au thon, une mousse au saumon, un pain baguette et une bouteille de vin.

Jean-Pierre avait même apporté les couverts et les coupes à vin. Puis, il prépara un feu pour rendre ce repas plus confortable, même si la température était très douce.

Valérie s'exclama, toute excitée :

— C'est une idée merveilleuse, Jean-Pierre !

— Je sais, dit-il d'un air enjoué.

Valérie épiait chacun de ses gestes, et une bouffée de tendresse la traversa soudain. Jean-Pierre avait des idées audacieuses et ça lui plaisait. Depuis la mort de Vincent, Jean-Pierre était omniprésent dans la vie de Valérie. Elle en ressentait une grande paix, comme si c'était la première fois qu'on la tenait par la main dans un moment houleux.

Précédemment, c'était Madeleine qui avait endossé ce rôle. Valérie avait toujours pu compter sur sa marraine et autant sur Rosaire. Mais aujourd'hui, Jean-Pierre prenait toute la place et étrangement, Valérie en était heureuse. Il avait un bon sens de l'analyse et l'aidait, tout particulièrement ces jours-ci, à démêler l'écheveau de ses interrogations et de ses angoisses intérieures.

Des confidences

Ils étaient assis sur une couverture de laine, à même le sol, dégustant avec gourmandise chacun des mets étalés devant eux. Valérie était silencieuse. Son sourire et son enthousiasme l'avaient désertée depuis quelques minutes. Aux aguets, Jean-Pierre lui dit :

— Parle-moi, Valérie. Je te vois très songeuse. Laisse-moi partager ta vie.

Valérie se plongea dans ses yeux et se laissa boire leur profondeur et leur douceur. Ces yeux recélaient la franchise et la bonté, en absolu. Que c'était merveilleux d'être deux ! L'avait-elle jamais été avec Vincent ?

Pourquoi avait-elle l'impression de vivre une relation amoureuse véritable pour la première fois ? La seule chose profonde qu'elle avait partagée avec Vincent, c'étaient leurs silences vides. Valérie sourit à Jean-Pierre.

— Tu sais, j'ai l'impression que j'ai été seule tellement longtemps avec mes ennuis, que j'ai perdu le sens du partage. Seule Madeleine réussit à me rejoindre de temps en temps. J'étais, et je suis encore, si loin avec moi-même qu'il m'arrive d'avoir une grande difficulté à m'y soustraire et à revenir à la réalité.

— Je comprends. Mais dis-moi, que voulait dire ce voile qui a traversé ton regard, tout à l'heure. À quoi pensais-tu ?

— Je pensais à Marie-Ève. Depuis la mort de Vincent, elle fait de drôles de rêves. Elle a fait un cauchemar, la veille de sa mort. Ou plutôt non, la veille de la visite de Miville nous annonçant la nouvelle. C'est donc, au soir de sa mort.

— Ah oui ! Ça m'intéresse. Raconte.

— Elle rêvait que Vincent l'appelait à l'aide. Mais elle ne pouvait pas bouger. Et elle m'a reproché de ne pas l'avoir aidé, moi, puisque lorsqu'elle s'est réveillée en pleurs, et qu'elle m'a raconté son rêve, je savais qu'il avait besoin d'aide. « Tu n'as rien compris », m'a-t-elle dit. Et ça me trotte dans la tête. Je ne comprends pas, effectivement.

— Tu sais, quand ma femme est morte, j'ai fait un drôle de rêve

aussi. Mais je dois te dire d'abord dans quel état d'âme je me trouvais. Après la mort de Sylvie, j'étais révolté, enragé. J'avais l'impression qu'on m'avait enlevé la vie de la façon la plus cruelle qui soit. Sans me demander mon avis, on extirpait de moi ce qui me faisait agir, sentir, vibrer, aimer.

Mon quotidien perdait tout son sens : manger, dormir, le contact aux autres, aux saisons, le sens de la fête. Plus rien ne justifiait mon existence. Seul, je ne réussissais plus à retrouver un ressort qui me donne la signification des choses.

Tout ce que j'aimais me faisait penser à elle, car nous avions découvert la vie ensemble. Et la souffrance m'était si intolérable que j'étais convaincu que quelque chose de tangible, tout noir et tout gluant, allait sortir de mes tripes et m'écraser complètement. J'étais anéanti.

Mais, une nuit, j'ai fait un rêve. J'ai traversé une grande plaine et j'ai volé dans les airs, avec une facilité et une emphase extraordinaire. Puis, j'ai vu une grande lumière et je me suis approché, mû par je ne sais trop quoi. Tout l'espace était lumineux, éblouissant même.

Et je l'ai vu qui s'est approché de moi et qui m'a souri. Elle rayonnait et une grande chaleur m'a envahie. Elle était toute proche mais elle me semblait comme inaccessible. Et j'ai entendu en moi des mots que je ne comprenais pas mais j'ai ressenti une grande joie et une urgence de mordre à la vie. Puis, je me suis réveillé. Et à partir de ce moment là, j'ai su qu'il me fallait réagir et recommencer à vivre.

— Mais que signifiait ce rêve ?

— Je ne sais trop. Appelle-ça un voyage cosmique, un voyage astral, une visite dans l'au-delà. Qu'importe. Je sais seulement que Sylvie était là, qu'elle m'a parlé sans mots et que j'ai compris qu'il me fallait vivre. Je sais seulement que ça existe, parce que je l'ai vécu.

— Mais quoi ? Qu'est-ce qui existe ? Que veux-tu me dire Jean-Pierre ?

— Je crois que j'ai fait une expérience de ce qu'on appelle « la vie après la vie ». Et qu'on est peut-être pas si séparé que ça de cette dimension. Et je pense que c'est ce que Marie-Ève a vécu.

— Tu es sérieux ?

— Oui. Je crois que Vincent a parlé à sa fille. Mais elle n'a peut-être pas compris vraiment. Elle a peut-être oublié d'autres éléments de son rêve et ne s'est souvenu que d'éléments qui correspondaient à son état d'être : le cauchemar. Il est peut-être tout simplement venu lui dire au revoir.

— J'ai des difficultés à donner foi à ce que tu me dis. Mais j'aimerais croire que c'est vrai.

— Est-ce vrai ? Est-ce faux ? Quelle importance. Si ça nous donne la lumière, c'est l'essentiel. Sinon des réponses, au moins de nouvelles questions pour continuer à sourire à la vie.

Il y aura toujours quelqu'un pour dire que c'est idiot ou irréal. Mais si ça me remplit, me satisfait et enlève à tout jamais cet écran opaque devant ma vie, alors c'est vrai ! C'est ça finalement la vérité : ce qui nous fait vivre. Car tant qu'on est ici, il faut vivre. Alors pourquoi pas avec la joie et le bonheur ?

« Tant qu'on est ici, il faut vivre. » Oui, Valérie connaissait cela. Elle avait passé une grande partie de sa vie à continuer à vivre, envers et contre tout. Elle savait ce que parfois ça demandait d'énergie et le sentiment de vide et d'impuissance qui nous attrapait quand les moments de vie n'avaient pas trop de sens.

Oui, peut-être ce qui lui avait manqué c'était justement la joie. Où avait-elle perdu ce sentiment merveilleux qu'est la joie ? Depuis quelques semaines, avec Jean-Pierre, elle retrouvait de ces moments magiques où le rire nous remplit et rend la vie plus simple, plus légère, moins oppressante. La joie ! Oui, c'était peut-être tout simplement ça, la joie. Valérie regarda Jean-Pierre avec un oeil nouveau. Puis, elle dit :

— J'aimerais bien vivre ce genre d'expérience. Et revoir ma mère pour qu'elle m'explique enfin le black-out de mon enfance.

— Justement Valérie, raconte-moi.

— Je voudrais bien, mais j'ignore par où commencer.

— Par le début, ou la fin. Par ce qui te tente. Raconte-moi, simplement.

— Si tu veux...

Valérie se leva, secoua ses cuisses des miettes de pain qui s'y étaient agglutinées et descendit vers la baie, tout doucement. Jean-Pierre la suivit, silencieux, avide de connaître enfin ses secrets.

— Nous étions deux enfants dans la famille. Mon frère Philippe était de dix ans mon aîné. Quand j'étais jeune, il jouait beaucoup avec moi. Je l'adorais. Mon père était un parieur, il jouait aux cartes, aux courses, à tout ce qui était à sa portée.

Il devint incapable de s'arrêter, nous perdions de plus en plus d'argent jusqu'à devenir une famille pauvre parce qu'il ne rapportait plus rien à la maison. Mes parents se querellaient sans arrêt, ma mère pleurait, mon père criait, mon frère partait.

Oui, Philippe se fit alors de plus en plus absent. Il rejoignait sa gang d'amis et pouvait disparaître plusieurs jours. Il faisait régulièrement des fugues et ma mère ne savait plus quoi faire. Mon père était également absent, la plupart du temps. Et ça m'arrangeait bien car quand il était à la maison, c'était la chicane continuelle entre mes parents.

Valérie se pencha et ramassa une pierre tout ronde qu'elle caressa du doigt, comme ayant besoin de faire des gestes à travers cette révélation qui l'embarrassait.

Puis, un beau jour, mon père nous a abandonné. J'avais 8 ans. Ma mère me l'a appris un beau jour, froidement, en me disant qu'il ne reviendrait jamais. Sur le coup j'étais terrifiée, j'ignore pourquoi d'ailleurs.

Mais peu à peu, je me confinai à notre petite vie, à ma mère et à moi. Et de me retrouver seule avec ma mère, m'a donné l'impression d'être libérée. Peut-être était-ce parce qu'elle était différente : joyeuse, enjouée et que l'atmosphère à la maison devenait de plus en plus agréable. Je ne sais pas.

Valérie lança au loin sa roche qui fit quelques bonds sur l'eau et s'engloutit dans un petit bruit froissé.

Un an plus tard, ma mère s'effondra. Du jour au lendemain, elle devint dépressive, pleurant sans arrêt, ne mangeant plus, ne dormant plus. Le médecin lui prescrivit des médicaments et alors ma mère

devint l'ombre d'elle-même.

Je n'ai plus jamais entendu son rire, ni son chant, elle ne souriait plus. Elle semblait complètement anéantie. Plus rien n'avait d'importance pour elle. J'avais 9 ans. C'est à ce moment précis que mon enfance est morte.

Mais c'est aberrant ! pensa Jean-Pierre. *Quel drame pour une fillette de 9 ans.*

Mais il se retint d'intervenir, car Valérie était si concentrée dans son récit qu'il ne voulait pas briser la magie de ces confidences, si longtemps attendues.

— Curieusement, reprit Valérie, jamais rien de tout cela ne transparaissait aux yeux des autres, et ce, pendant plusieurs mois. C'est Madeleine, qui la première sentit qu'il y avait quelque chose qui n'allait pas.

Lors d'une visite chez nous, elle découvrit tout. Ma mère était complètement dépendante de moi, elle ne faisait plus rien. J'avais dû la prendre en charge, comme un bébé. Souvent, en arrivant de l'école, je la trouvais en pleurs, qui se lamentait sur son fils absent, sur sa vie. Elle ne cessait de dire : « C'est trop cher à payer. Je n'y arriverai pas ».

Alors je la couchais, la bordais et préparais le souper que je prenais seule, presque toujours. Nous avons vécu ainsi pendant plusieurs années. Pendant que j'allais à l'école, une voisine venait voir aux besoins de maman.

Et pendant ce temps, je travaillais comme une forcenée à l'école pour pouvoir me sortir de cette misère qui était la nôtre. Mes seuls beaux souvenirs de cette époque sont mes séjours à la ferme de Rosaire et de Madeleine. Sans ces moments-là, je ne crois pas que j'en serais sortie indemne.

— Et ton frère, est-il revenu ?

— Non. Nous avons su qu'il vivait en Ontario mais c'est tout. Pendant des années nous n'avons plus eu de nouvelles de lui. Puis, un beau matin, j'avais alors 17 ans, un policier vint nous apprendre à la maison qu'il avait eu un grave accident de voiture où il avait trouvé la mort.

L'autopsie a indiqué qu'il était drogué et qu'il avait un taux d'alcool élevé dans le sang. Ma mère devint alors hystérique et quelques heures plus tard, complètement catatonique. Elle ne bougeait plus, ne parlait plus.

C'est Rosaire et Madeleine qui durent prendre toutes les procédures pour rapatrier le corps de Philippe et préparer les funérailles. Ma mère a été amenée à l'église et au cimetière, en chaise roulante. Encore aujourd'hui, je me demande si elle en a jamais eu conscience.

— C'est effroyable avoir eu à subir tout cela alors que tu étais si jeune.

— J'ai l'impression qu'à ce moment-là, j'étais très vieille. Je n'avais pas le choix, j'agissais malgré moi et je devais continuer. Je ne pouvais pas me permettre de me poser des questions. Il me fallait agir. C'est tout.

— Et ta mère, comment est-elle morte ?

Un voile passa devant les yeux de Valérie et son visage devint grave. Une profonde détresse se lisait dans son regard et alors même que Jean-Pierre regrettait d'avoir posé cette question, Valérie répondit dans un murmure :

— La veille du service anniversaire de Philippe, ma mère s'est ouvert les veines des deux poignets. C'est moi qui l'ai trouvée morte, en rentrant.

Jean-Pierre, terrassé, prit les deux mains de Valérie dans les siennes. Elle s'était mise à trembler légèrement et ce simple geste de Jean-Pierre avait calmé peu à peu ses tremblements.

Il se sentit si triste, si troublé par cette histoire qu'il ne trouva rien à dire. Il regarda tendrement cette femme qu'il aimait et il aurait voulu pouvoir enlever toutes les horreurs de sa tête et de son cœur.

Voyant le visage ravagé de Valérie, discrètement, il caressa ses mains, sans mots dire. Après quelques instants d'un silence chargé de souffrances, elle leva ses yeux embués vers lui.

Jean-Pierre comprit qu'elle n'en dirait pas davantage pour l'instant. Il comprenait que tout cela lui était très pénible. Et il respecta son silence.

Maman, qu'est-ce que tu as ?

Depuis son escapade avec Jean-Pierre à Baie-des-Rochers, Valérie ressentait une sourde colère rugir en son ventre. D'avoir réveillé ce qui sommeillait en elle depuis des années, la laissait pantelante de rage. D'ailleurs, son cauchemar horrible la visitait régulièrement depuis quelques nuits. Elle s'éveillait horrifiée, en sueurs et ne pouvait retrouver le sommeil que le jour bien installé dans sa fenêtre.

Elle regrettait donc son épanchement et voulait à nouveau refermer à double tour sa boîte à secrets. Car, du loin de ses souvenirs renaissants, IL venait la hanter, la secouer, jusqu'au tréfonds de ses entrailles qui lui faisaient mal et l'empêchaient même parfois de respirer normalement.

La distance qu'avait prise Marie-Ève avec sa mère ajoutait malheureusement à l'oppression qui envahissait la jeune femme. Un matin, alors que son cauchemar habituel l'avait tiré abruptement d'un sommeil agité, Valérie tentait en vain d'avalier un déjeuner qui lui donnait la nausée.

Marie-Ève était assise devant sa mère, silencieuse, comme toutes les fois où celle-ci se trouvait près d'elle. Mais quand Valérie s'étouffa bêtement et que debout, elle cherchait à retrouver en vain sa respiration, Marie-Ève se leva d'un seul coup en hurlant :

— Maman, qu'est-ce que tu as ?

Dans sa détresse respiratoire, Valérie réussit à lever les yeux vers sa fille et la panique extrême qu'elle lut dans les yeux de la fillette, lui donna une peur incommensurable.

Les cris de Marie-Ève qui continuaient à ponctuer chacun des essais désespérés de Valérie pour retrouver l'air qui lui manquait, finirent par alerter Rosaire qui se trouvait dans la cour, non loin des fenêtres ouvertes de la cuisine.

Celui-ci entra vivement pour voir les raisons de ces cris et d'un seul coup d'oeil comprit la situation. Il s'empressa auprès de Valérie, la prenant à bras le corps par derrière et fit une pression à l'estomac de Valérie de ses deux poings refermés. Du coup, Valérie expulsa une petite boule de melon d'eau qui était la cause de cet étouffement.

Alors que Valérie, épuisée, sentait ses jambes la trahir, Rosaire la soutint et l'aida à se rasseoir. Marie-Ève se jeta au cou de Valérie en pleurant, la serrant si fort que des gouttes de sueurs perlèrent au front de sa mère.

— Doucement, Marie-Ève, dit Rosaire pour calmer la fillette. Laisse un peu respirer ta maman.

Et Marie-Ève, affolée, se recula mais gardant ses yeux fixés sur le visage de sa mère, comme pour s'assurer que celle-ci respirait bien encore.

— Ça va, Marie-Ève, réussit à articuler péniblement Valérie.

Puis, quelques toussotements réussirent à éclaircir la voix éraillée de Valérie.

— Ça va, ma puce. Je me suis simplement étouffée. C'est fini maintenant. Viens là, contre moi.

Et Marie-Ève vint se blottir docilement contre Valérie, pleurant encore de peur et d'angoisse, alors que sa mère affichait un sourire resplendissant.

— Ça va mieux, Val ? demanda Rosaire à moitié rassuré.

— Oui, Rosaire. Ça va, merveilleusement bien, lui dit-elle, en éclatant de rire.

Rosaire regarda successivement Valérie, puis Marie-Ève et se mit à rire lui aussi, d'abord d'un rire nerveux de soulagement, mais rapidement gagné par un rire extraordinaire de ravissement.

La mère et la fille étaient désormais réconciliées. Marie-Ève s'était jointe à Rosaire et Valérie et tous les trois riaient maintenant à gorges déployées et ce mélange de rires apportaient à l'oreille de Valérie une musique nouvelle qu'elle avait cru ne jamais réentendre.

Quelques heures plus tard, alors que Valérie racontait à Madeleine l'histoire merveilleuse de l'étouffement matinal, sa marraine, à son tour, fut prise d'un éclat de rire phénoménal. Elle avait du mal à s'arrêter et ses yeux larmoyaient, lamentablement.

— Ça va, Madeleine ? demanda Valérie, alors que les rires de sa

tante s'amenuisaient peu à peu.

— Oh oui ! ça va, ma belle. Et toi, maintenant ?

— Je suis ravie, Mado ! Tu te rends compte, trois semaines qu'elle me faisait la tête et que j'étais impuissante à la rejoindre. C'est merveilleux !

— Tu sais quoi, Valérie ?

— Non, dit Valérie, curieuse.

— Rien n'arrive jamais pour rien. Je te l'avais dit !

Et Valérie et Madeleine repartirent de plus belle à rire, comme des complices libérées d'un fardeau insoutenable.

Marie-Ève reprit donc goût à rire et à jouir à nouveau de sa jeune vie de cinq ans. Valérie reçut toutes les confidences du désarroi de sa fille causé par la mort de Vincent.

Mais sa plus grande surprise fut d'apprendre, par la bouche même de Marie-Ève, que Jean-Pierre avait été présent auprès d'elle et l'avait aidée à traverser cette période difficile du décès de son père. Il ne lui en avait rien dit ! Quelle discrétion. Marie-Ève n'était donc pas si seule. Jean-Pierre avait été là.

Valérie ressentait une profonde tendresse pour cet homme qui avait tenue la main de sa fille dans un moment si amer. Elle ne se sentait plus jalouse de lui, comme au premier jour où il était venu souper chez Madeleine et qu'elle avait appris que Marie-Ève lui faisait des confidences. Au contraire. Elle aimait qu'il se sente concerné par la détresse d'une enfant qui n'était pas la sienne. Elle aimait cela beaucoup.

Comment peut-il comprendre ?

L'intérêt particulier de Jean-Pierre pour Marie-Ève provenait du tout début de leur rencontre. Il avait toujours été attiré par sa fille. Il avait un don avec les enfants et elle était émerveillée de le voir déployer tant d'affinités et de génie avec Marie-Ève. D'ailleurs, Valérie en avait parlé à Madeleine.

— Comment peut-il comprendre Marie-Ève à ce point ? Il n'a jamais eu d'enfants !

— Valérie, tu sais, ça n'a rien à voir ! Même s'il n'a pas eu d'enfant, pourquoi ne pourrait-il pas savoir ? Je ne pourrais pas comprendre ce que tu vis en tant que mère parce que je n'ai pas eu d'enfants ? Voyons, c'est ridicule.

Ce n'est pas seulement la similitude de l'expérience qui donne la compréhension. C'est la sensibilité, le désir pressant de se mettre à la place de l'autre et de ressentir la joie, la peine, la douleur de l'autre. Il ne suffit pas d'avoir le cancer pour saisir ce que vit un mourant du cancer.

Quand tu aimes assez le genre humain et que tu te mets dans la peau de l'autre avec toute ta sensibilité et ta tendresse, tu peux tout deviner, Valérie. Ce sont les gens de ton espèce qui peuvent te comprendre, pas nécessairement ceux et celles qui vivent la même chose que toi.

Valérie sourit de bonheur. Aujourd'hui était un jour béni. Sa fille lui était revenue. Elle avait la chance inouïe de connaître la beauté et la sagesse de Madeleine. Et de surplus, elle avait la preuve que Jean-Pierre était quelqu'un de merveilleux même si son cœur lui avait déjà donné depuis quelques semaines, cette même certitude.

Marie-Ève avait quitté la maison toute joyeuse, comme il y a très longtemps que ça ne lui était pas arrivée. Elle embrassa même Valérie tendrement en lui lançant, comme ces retrouvailles officielles :

— Bonne journée, Mamichou !

— Bonne journée, ma puce, répondit une Valérie toute émue.

Le mois d'octobre finit donc en beauté pour Valérie et elle fut toute

heureuse de retrouver peu à peu chez Marie-Ève, sa joie de vivre, son impétuosité et surtout, sa grande chaleur.

Les feuilles des arbres avaient perdu leur verdeur et se paraient de leurs douces teintes automnales : jaune, orangé et rouge. Le déclin du jour s'installait plus rapidement et la froideur des soirées annonçait de plus en plus l'hiver en préparation.

Novembre fut un mois pluvieux, comme l'était souvent, pensa Valérie, ce « mois des morts », comme elle l'appelait quand elle était petite. Mais cela ne l'empêcha pas de se remettre à la forme.

Elle avait recommencé à faire son jogging, une heure tous les matins, avant le déjeuner. Elle enfilait son ensemble de molleton, buvait un grand verre de jus d'orange et partait seule, faire le tour complet du village pour revenir par la grand-route. Elle était contente d'avoir retrouvé cette discipline du corps qui la remplissait d'énergie et semblait, par la même occasion, évacuer toutes ses bibittes.

Ce matin-là, revenue en nage de sa course matinale, elle plongeait avec délice sous une douche plus chaude qu'à l'ordinaire, ayant besoin tout à coup d'un contact chaud et ferme. Peu à peu, elle baissa la chaleur pour terminer sa douche sous un jet d'eau froide qui la laissa échapper, malgré elle, un petit cri de surprise.

Revigorée, elle s'habilla vite et descendit l'escalier en courant, heureuse de cette nouvelle journée qui s'offrait à elle. Elle retrouva Rosaire et Madeleine à la cuisine, qui bavardait en riant, comme deux jeunes tourtereaux. Valérie sourit à leur vue et les embrassa spontanément tous les deux.

— Tu sembles dans une forme extraordinaire, Valérie, lui fit remarquer Madeleine.

— En effet, Mado. Et le jogging y est pour beaucoup. Je ne sais pas pourquoi j'ai arrêté cette merveille pendant toutes ses années. J'ai l'impression d'avoir rajeuni de dix ans.

— Merveilleux, ma belle, s'exclama Rosaire. Continue comme ça, et on fêtera tes 10 ans bientôt.

Et sur cette taquinerie, il plaqua un baiser sonore sur ses cheveux et salua les deux femmes pour aller à son travail. Avant même que Valérie ne se soit assise, le téléphone sonna.

Un téléphone bien bouleversant

— J'y vais, s'empresse de dire Valérie. Ce doit être Jean-Pierre. Il devait m'appeler tôt ce matin.

Et Valérie se dirigea dans le petit salon alors que la sonnerie accusait déjà cinq coups.

— Oui, Allô.

— Madame Valérie Morin, je vous prie, demanda une voix d'homme inconnue.

— C'est moi-même.

— Bonjour, Madame Morin. Vous êtes bien Valérie, la fille de Huguette Tremblay et de Robert Morin ?

Valérie inquiète refusa de laisser l'angoisse l'envahir mais cette question personnelle la fit frissonner de la tête aux pieds. Après quelques minutes de silence, elle répondit :

— Oui, c'est bien moi. Qui est à l'appareil, je vous prie ?

— Mon nom est Dave McNicoll, Madame Morin. Je suis détective privé.

— Que me voulez-vous, demanda-t-elle sur la défensive, sentant une coulée de sueurs froides lui parcourir le dos.

— Madame, ce que j'ai à vous dire risque peut-être de vous secouer un peu, mais...

Affolée, Valérie referma le téléphone, sans laisser ce Monsieur McNicoll finir sa phrase. Elle tremblait comme si la maladie de Parkinson venait de la frapper à cet instant même. Elle refusait d'en entendre davantage.

Elle refusait qu'on s'insère dans son existence de cette façon. Elle refusait qu'on viole encore aujourd'hui sa vie qui avait enfin trouvé une sérénité espérée depuis près de vingt-cinq ans. Elle refusait qu'on ose lui jeter son passé au visage et l'obliger à refaire sa vie à rebours. Elle ne savait que trop ce qu'on allait lui dire et elle refusait. Un point

c'est tout.

Retrouvant une parcelle de lucidité, elle brancha rapidement le répondeur et effrayée, elle mit ses deux mains sur ses oreilles, refusant d'entendre quoi que ce soit de plus. Elle avait la certitude qu'elle allait exploser si elle continuait de vivre ce moment présent. Il lui fallait fuir, partir, quitter ce lieu où son passé la rejoignait.

Elle n'eut pas conscience des gémissements qu'elle proférait, ni entendait davantage ce « non » douloureux qu'elle psalmodiait sans arrêt en secouant la tête brusquement.

Intriguée par ces lamentations à peine exprimées, Madeleine s'était approchée et regardait interdite, sa nièce qui semblait tout à coup perdre la raison.

— Que se passe-t-il Valérie ? demanda Madeleine d'un ton un peu haut perché, causé par l'inquiétude ressentie.

— NON ! cria Valérie avant de s'enfuir dans l'escalier menant aux chambres.

Madeleine suivit Valérie sans tarder.

— Valérie! Mais qu'y a-t-il ? Qu'est-ce qui se passe ?

Mais Valérie ne cessait d'hurler ce NON, toujours plus fort, toujours plus douloureusement. Elle atteint sa chambre, s'y engouffra et ferma à clé. Ce geste radical d'isolement troubla Madeleine mais ne l'arrêta pas pour autant. Elle frappa à la porte de Valérie :

— Valérie. Ouvre-moi. Dis-moi ce qui se passe !

— Non. Laisse-moi, cria Valérie quasi hystérique.

— Tu dois me dire ce qu'il y a. Qui était-ce au téléphone ? Est-il arrivé quelque chose à Marie-Ève ? Valérie, réponds-moi.

Et Madeleine eut beau hausser le ton, prendre un ton ferme, rien ne réussit à faire fléchir Valérie qui avait maintenant installé le silence entre elles.

Madeleine était persuadée que cette fois il y avait quelque chose de grave, de très grave. Elle tourna les talons et descendit rapidement à la

recherche de Rosaire. Affolée, elle semblait avoir de la difficulté à penser intelligemment. Il lui fallut dix bonnes minutes pour trouver son mari qui cordait le bois dans la petite cabane près de l'auberge.

— Rosaire, viens vite !

— Qu'est-ce qui se passe encore ? questionna-t-il inquiet, alerté par le ton de Madeleine.

— C'est Valérie. Je n'y comprends rien. Quelqu'un a téléphoné et elle a crié : Non ! non ! Elle s'est enfermée dans sa chambre et refuse de m'ouvrir et de me parler. J'ai peur, Rosaire. Si Marie-Ève...

— Allons-y.

Rapidement, ils atteignirent la maison et alors qu'ils se dirigeaient vers l'escalier pour rejoindre la chambre de Valérie, celle-ci les interpela de la cuisine, d'un ton calme, ferme, presque inquisitoire :

— Madeleine, où est mon père ?

Madeleine, soulagée de voir sa nièce, n'entendit pas ce qu'elle dit et s'exclama :

— Enfin, Valérie ! Vas-tu nous dire ce qui se passe ? C'est Marie-Ève ?

— Mais non, Madeleine, répondit sèchement Valérie. Marie-Ève va très bien. Répond à ma question : où est mon père ?

Madeleine interloquée ne sut que répondre et se tourna, démunie, vers Rosaire.

— Qu'y a-t-il Valérie ? Pourquoi poses-tu cette question ? enchaîna Rosaire calmement, s'avançant vers sa nièce.

— Je veux que vous me disiez la vérité, lança rageusement Valérie en haussant le ton.

— Mais quelle vérité ? demanda Madeleine. Ton père a disparu et n'a jamais redonné signe de vie. Tu le sais comme nous. Que veux-tu savoir de plus ? Explique-toi, Valérie.

Valérie regarda tour à tour Rosaire et Madeleine. Et une grande déception parut sur ses traits. Elle avait cru qu'ils savaient quelque

chose qu'elle ignorait et qu'ils ne lui en avaient rien dit. Mais l'inquiétude qu'elle voyait dans leurs yeux indiquait bien qu'elle se trompait.

Le découragement prit Valérie par surprise et c'est le dos plié de désolation qu'elle tenta d'aller vers eux. Rosaire s'approcha doucement et mit son bras autour des épaules de Valérie dans ce geste fréquent de protection qu'il avait envers elle.

— Viens t'asseoir, Valérie, veux-tu ? Reprenons depuis le début. Je t'avoue qu'on est un peu dérouté, Madeleine et moi.

Valérie se laissa conduire au divan du salon et s'assit. Elle regarda à nouveau son parrain et sa marraine et pensa brièvement, le temps de quelques secondes, qu'ils devaient la croire folle. L'ironie de la situation la fit tout de même sourire un peu.

— Vous devez croire que je deviens folle !

— Mais non, voyons Valérie, n'exagérons rien ! rétorqua Madeleine avant de venir se percher sur l'appui-bras du divan, près de Valérie.

— Que se passe-t-il, Valérie ? demanda Rosaire d'une voix posée.

— J'ai eu un téléphone d'un détective privé tout à l'heure. Un dénommé Dave McNicoll. Il voulait me parler. Il m'a demandé si j'étais bien la fille de Huguette Tremblay et de Robert Morin.

Rosaire et Madeleine se regardèrent, les sourcils relevés comme autant de surprise.

— Il m'a dit que ce qu'il avait à me dire allait sûrement me secouer un peu...

— Et puis ? demanda Madeleine d'une voix qui cachait mal la curiosité et la nervosité qui la tenaillaient.

— Puis, rien, continua Valérie. J'étais tellement affolée que j'ai coupé la communication avant qu'il ne m'en dise davantage.

— Mais pourquoi ? demanda naïvement Madeleine.

— Mais parce que je ne veux pas entendre ce qu'il a à me dire. Et tu sais comme moi, exactement de quoi il s'agit.

À nouveau, Rosaire et Madeleine se regardèrent plus interdits l'un que l'autre.

— Il est revenu, dit tout bas une Valérie qui semblait complètement perdue.

Madeleine pâlit et ne sut absolument pas quoi répondre, ni si, de toute façon, elle se devait de répondre. Rosaire se leva et fit quelques pas avant d'aller se poster à la fenêtre, donnant sur le jardin. Un silence presque gêné perdura de part et d'autre. Comme si tout avait été dit.

— Parlez-moi de lui, demanda Valérie, brisant le silence qui les entourait, depuis plusieurs minutes.

Rosaire se retourna surpris et regarda Madeleine à la dérobée avant de fixer le regard de Valérie.

— Tu n'as jamais voulu en parler. Tu le détestais tellement que je croyais toujours que tu allais exploser à la seule mention de son nom.

— Je le déteste toujours autant. Rien ne changera mon opinion sur lui. C'est un égoïste et un lâche pour nous avoir abandonné de la sorte, ma mère et moi. Philippe aussi probablement, même si c'était déjà un homme. J'ai la ferme conviction qu'il faut avoir une dose marquée de méchanceté pour avoir agi ainsi.

— Non, Valérie, répondit Rosaire. Ton père avait bien des défauts, mais il n'avait aucune méchanceté.

— C'est toi qui le dit ! rétorqua Valérie à la vitesse de l'éclair.

— Valérie, ma fille, écoute-moi, continua Rosaire. Tu as connu ton père par les yeux d'une petite fille. Tu avais 8 ans quand il vous a quitté. Tu l'as vu et senti par ton coeur de fillette déçue, apeurée et dépassée par les événements. On ne peut pas dire que tu as vraiment connu ton père, sois honnête.

Valérie ne répondit pas. Elle sentait un étau prêt à l'étouffer et aurait tant voulu pouvoir discuter froidement, rationnellement de tout ça. Mais le malaise abominable qui commençait à la faire suffoquer se riait bien de ses bonnes intentions de femme de tête, sottement vaincue, encore une fois.

Valérie ne veut pas savoir

Madeleine sembla percevoir toute la réflexion de Valérie car elle mit fin à cette situation, au grand soulagement de sa nièce.

— Rosaire, je crois que cet avant-midi nous a apporté notre lot d'émotion, qu'en dis-tu ?

Surpris, Rosaire se retourna vers sa femme et finit par comprendre que ce qui venait de s'amorcer à peine devait prendre fin aussitôt.

— Mais, bien sûr. Valérie, laisse le temps...

— ... faire son oeuvre, continua Valérie, en souriant. La fameuse règle du temps et de la patience ! Tu as raison, Mado. Assez pour aujourd'hui ! Je ne veux pas vraiment entendre parler de lui.

Et sans ajouter autre chose, Valérie les quitta pour se rendre à l'auberge, comme si rien n'était arrivé. Rosaire et Madeleine échangèrent un regard courroucé. C'était tout de même fantastique comment Valérie pouvait faire apparaître ou disparaître son passé et tout ce qui s'y rattachait, tout comme on ouvrait ou fermait un téléviseur. Rosaire restait songeur et même une certaine contrariété voilait ses yeux.

— Dis-moi, ce qui te tracasse, Rosaire.

— Tu vois toujours tout, ma belle Mado, hein ? Tu lis en moi comme dans un livre ouvert.

— Tu sais bien que tu ne peux rien me cacher. Alors autant tout me dire.

— Je n'ai jamais aimé et je n'aime pas plus aujourd'hui cette haine qu'elle porte à son père. C'est malsain, Mado !

— Tu l'as dit tantôt, Rosaire. La petite fille d'alors a vu avec ses yeux d'enfants. Elle a souffert énormément de cet abandon et des conséquences affreuses qui s'ensuivirent. Alors, sa déception est devenu reproche, le reproche s'est changé en frustration et avec les années c'est la colère et la rage qui a pris la place et qui s'est envenimé d'épreuves en épreuves.

— Mais il faut que ça cesse, Mado. Elle va finir par se détruire. Il faudrait...

— Non, Rosaire. Je m'y refuse. Elle pourra assumer la vérité quand elle le décidera d'elle-même. Et l'expérience d'aujourd'hui nous prouve que ce n'est pas encore le moment.

— Est-ce que ce moment arrivera un jour ? J'en doute. Mais tu as toujours eu une bonne intuition, alors je te fais confiance, encore une fois.

— Laissons le temps faire son oeuvre, dit Madeleine d'un ton sarcastique.

Et ils éclatèrent de rire, complices une fois de plus.

Fin de *Guérir du passé* Tome 1 / 2

Qu'arrivera-t-il ? Qu'est-ce que ce détective avait-il à lui dire ?

Voyez la suite...

Des livres captivants

www.livresenligne.ca et faites-vous plaisir !
et le blog <http://plein-de-livres.com>

Le blog de l'auteure
<https://lisebellavance.wordpress.com>



Harfang des neiges près du fleuve
photo de Caroline Tremblay

Guérir du passé Tome 1 / 2

Guérir du passé Tome 2 / 2